This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

TAYLOR
INSTITUTION

Bequeathed
by Professor
VIVIENNE
MYLNE

MYLNE 803

OXFORD
1992

LE DANGER
DES LIAISONS.
OU
MEMOIRES
DE LA BARONNE
DE BLEMON.

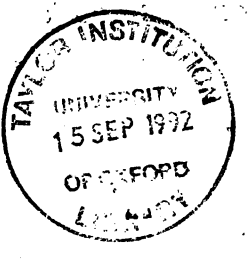
Par Madame la M... de S. A.

TOME TROISIÉME.

SECONDE PARTIE.

A GENEVE,

M. DCC. LXIII.


TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
15 SEP 1992
OF OXFORD

LE DANGER DES LIAISONS, OU MEMOIRES DE LA BARONNE DE BLEMON.

SECONDE ET DERNIERE PARTIE.

L'Affaire qui m'avoit fait venir à Clermont, fut ce qui m'y occupa le moins, j'en laissai la conduite au Marquis de Pressac, qui, en qualité de mon tuteur,

voulut bien s'en charger ; pour moi, je ne ſongeai, mon deuil étant fini, qu'à jouir des amuſments que pouvoient me procurer le ſéjour de la Ville où je ne m'étois point trouvée encore.

Clermont étoit très-brillant lorſque j'y vins demeurer, le Régiment de *** y étoit en garniſon ; la plûpart des Officiers, jeunes, riches, aimant la dépenſe, y en faiſoient une très-conſidérable ; de ſorte que chaque jour y étoit marqué par de nouvelles fêtes : mon arrivée y fit du bruit ; ſoit caprice ou raiſon, j'y devins la beauté à la mode : le ſuffrage général des hommes, m'attira la haine de la plûpart des femmes ; mais les hommages flatteurs des uns, me conſolérent aiſément de l'averſion marquée des autres.

Dans le nombre de ceux qui s'attachérent à me rendre des ſoins, ſe diſtinguérent particuliérement deux hommes d'état & de caractére bien différent; l'un étoit le Colonel du Régiment que j'ai dit être en garniſon à Clermont, l'autre un jeune Fermier-général, alors de tournée dans la Province : la part que ces deux hommes ont eu aux égarements dont je me ſuis engagée de faire ſincérement l'hiſtoire, exige que je les faſſe connoître.

Le Comte de St. Dreux (c'eſt le nom du Colonel) eſt cadet d'une ancienne & illuſtre maiſon, peu riche relativement à ſa naiſſance; mais jouiſſant cependant d'une fortune que beaucoup d'ordre rendoit ſuffiſante pour ſoutenir avec dignité ſon nom &

ſon état ; il eſt, au reſte, grand, bien fait, a l'air noble, les traits ni bien ni mal, la phiſionomie ſpirituelle ; ſon caractére, contre l'ordinaire de celui des gens de Cour, eſt franc & ſincére, & quelquefois même ſemble l'être trop ; ſon ame eſt belle, généreuſe, bienfaiſante, ſon eſprit très-cultivé ; en un mot s'il eût voulu être aimable, il l'auroit été, ſans doute, mais il n'avoit jamais penſé qu'à ſe rendre eſtimable, & croyoit que cela devoit ſuffire ; erreur dont il a été forcé de revenir avec le tems : un de mes plus vifs regrets, c'eſt d'avoir contribué à l'en guérir, comme on le verra par la ſuite.

Monſieur de Valnel (c'eſt le Fermier-général) étoit, à tous égards, le contraire du Comte ; c'étoit une petite figure très-

jolie, remplie de grace & de vivacité, & quoiqu'il n'eût pas tout l'esprit imaginable, il sçavoit si bien employer le peu qu'il en avoit, qu'on pouvoit passer quelque tems avec lui sans lui en souhaiter davantage; d'ailleurs, qu'en avoit-il affaire? il étoit si immensement riche, faisoit une si énorme dépense, étoit toujours si superbe en habits & en bijoux, donnoit des fêtes si magnifiques & si galantes; a-t-on besoin de rien de plus dans le monde pour réussir & plaire?

Ce ne fut pas sans inquiétude que Monsieur de Fargenne se vit deux rivaux déclarés; mais comme le Fermier-général, qu'il jugea le plus dangereux, étoit marié, & que de plus il remarqua aisément que je n'avois

pour les vertus du Comte, que l'eſtime qu'il étoit impoſſible de leur refuſer, il redevint bientôt tranquille.

Quoique aucun des trois n'intéreſſât mon cœur, ils occupoient agréablement ma vanité; ſans abſolument les flater d'éſpérance, je les traitois de façon à ne la leur point faire entiérement perdre; manége condamnable que les femmes croient pouvoir ſans danger ſe permettre, & qui ſouvent les conduit bien plus loin qu'elle n'ont projetté d'aller.

Au reſte, quelque diſſipée que je fuſſe, je ne perdis point de vue le deſſein que j'avois formé de mettre à profit, pour Mademoiſelle de Chanſay, la premiere circonſtance favorable que me pourroit offrir les alterca-

tions fréquentes que le Marquis de Clarcy continuoit d'avoir avec Madame de Sanval, & auxquelles donnoit lieu sans cesse l'irréguliére conduite de cette femme : après en avoir attendu & souhaité l'occasion quelque tems elle se présenta enfin, & voici comment.

Madame de Sanval, outre plusieurs galanteries qu'on lui reprochoit, fut vivement soupçonnée d'un commerce secret avec le Receveur des Tailles de la Ville, homme déja d'un certain âge, sans figure, sans esprit; mais qui avoit une réputation assez singuliére, pour faire naître à une femme, de l'espece de Madame de Sanval, la curiosité de s'instruire s'il étoit vrai qu'elle fût méritée. La femme de cet homme, mariée avec lui depuis

peu de tems, jeune, jolie, piquée de la froide indifférence de ſon mari, chercha à en pénétrer la cauſe, la découvrit; commença par en gémir, & finit par s'en plaindre; ce qui loin de ramener l'époux, ne ſervit qu'à l'éloigner davantage, & à expoſer même ſa femme à pluſieurs mauvais traitements : la jeune perſonne, outrée, eut recours à l'Intendante de la Province dont elle été protégée, & qui avoit fait ſon mariage. L'Intendante, bonne, compatiſſante, entra dans ſes peines, la conſola, lui promit de travailler à les faire ceſſer, & lui conſeilla, en attendant, de prendre patience; & ſurtout, d'éviter tout ridicule éclat. Il faut ſçavoir que l'Intendante, à l'arrivée de Madame de Sanval en Pro-

vince, séduite d'abord par les charmes dangereux de cette femme, l'avoit prise dans la plus grande amitié, & avoit absolument voulu la loger chez elle, jusqu'à son mariage avec le Marquis, qu'alors on regardoit comme certain. Quoique peu après la coquetterie outrée de l'une, eût déplû singuliérement à l'autre, elles vivoient cependant encore ensemble lorsque je revins à Clermont ; mais l'Intendante que je voyois beaucoup, & à qui bientôt je m'attachai tendrement, ne me dissimula point son mécontentement, que sa considération pour Monsieur de Clarcy pouvoit seule contraindre : de mon côté je crus pouvoir lui confier les sentimens de Mademoiselle de Chansai, & combien je desirois voir le

Marquis y répondre ; & par le portrait que je lui fis de cette aimable fille, je parvins aiſément à lui inſpirer pour elle autant d'amitié & d'intérêt que j'en reſſentois moi-même : nous rêvames comment nous pourrions nous y prendre, pour tourner en certitude les doutes du Marquis ſur les infidélités de ſa maîtreſſe, dont il étoit dans la Ville, le ſeul, peut-être, qui en doutât encore. Je ne vois qu'un ſeul moyen, me dit l'Intendante, qui pourroit nous réuſſir ; ce ſeroit d'amener le Marquis au point de ſe méfier aſſez des perfidies de Madame de Sanval, pour lui faire ſouhaiter de s'en convaincre ; alors, il faudroit l'engager, ſous quelque prétexte apparent, de feindre une abſence, le faire cacher dans la Ville, & mettre

auprès de Madame de Sanval des eſpions ſûrs pour éclairer ſes démarches : il eſt certain que n'étant plus contrainte par la continuelle préſence de ſon amant, que dans ces vûes de mariage elle a le plus grand intérêt de ménager, elle ne tardera pas, du caractére dont elle eſt, de faire quelques imprudences marquées qui achéveront de la perdre. J'approuvai l'expédient, & dès le lendemain j'eus occaſion d'en faire uſage; le Marquis ſe trouva ſeul chez moi; il étoit, comme à ſon ordinaire, ſombre & rêveur; je le preſſai ſi vivement de m'en confier le ſujet, qu'enfin il céda à mes inſtances.

Qu'exigez-vous que je vous diſe, me dit-il, en ſoupirant? J'ai honte de l'état où je me trouve, j'ai fait juſqu'à préſent

de vains efforts pour en ſortir ; mais, c'eſt inutilement que je forme des réſolutions, un regard, un mot ſuffit pour me les faire oublier! ..... J'aime, comme vous ſçavez, continua-t-il après un moment de ſilence, juſqu'à l'idolatrie ; &, puiſque vous voulez enfin que je l'avoue, je ſuis jaloux juſqu'à la fureur.... Quoi! c'eſt-là tout votre mal, interrompis-je en riant! que vous me raſſurez ; allez à Madame de Sanval, que ne fera-t-elle pas pour vous en guérir ? Et c'eſt auprès d'elle qu'il augmente, reprit-il d'un air chagrin ; ma jalouſie n'eſt point l'effet d'un vain caprice, ni celui d'une délicateſſe outrée ; je ne ſuis que trop fondé à en avoir : depuis ſa ſortie du Couvent elle m'en a donné les plus juſtes ſujets ;

je l'ai toujours vûe entourée de mille amants, qu'il eſt ſimple, ſans doute, que ſes charmes lui attirent; mais ſa coqueterie les retient, & c'eſt ce qui me déſeſpére. Eh! n'auriez-vous pas un plus juſte ſujet de vous déſeſpérer, lui demandai-je, ſi, au lieu de ce deſir général de plaire, vous aviez à lui en reprocher de particulier? Et! penſez-vous, reprit-il avec vivacité, que s'il ne s'agiſſoit préſentement que du deſir de paroître belle, je fuſſe aſſez bizarre pour en faire un crime capital à Madame de Sanval? ah! je connois trop les femmes, pour ignorer qu'il n'eſt point de paſſion qui puiſſe détruire en elles ce deſir, qui puiſſe même l'affoiblir; que leur premier ſentiment, à qui tous les autres cédent, eſt ordinairement celui

que leur vanité leur inſpire ; comptez donc, puiſque je me plaint, que j'en ai d'autres raiſons. Je le preſſai de me les apprendre : Hé bien, reprit-il, puiſque vous les voulez ſçavoir, je ſoupçonne le Receveur des Tailles, d'être avec elle auſſi bien qu'il eſt poſſible qu'on y ſoit ; jugez de-là combien j'en pourrois ſoupçonner d'autres. Vous m'étonnez doublement, lui dis-je, en affectant un air ſurpris, j'ai peine à croire Madame de Sanval coupable de rien de plus que de la coquetterie ; mais s'il eſt vrai que cela ſoit, comment eſt-il poſſible que vous l'aimiez encore ? Parce qu'un ſoupçon, quand on aime, ne ſuffit pas pour n'aimer plus, me répondit-il ; & que pour éteindre mon amour, il faudroit que j'euſſe

des preuves de l'indignité de l'objet qui me l'inſpire ; la difficulté d'en acquérir, dont il ſoit impoſſible à Madame de Sanval de ſe juſtifier, fait mon plus cruel ſupplice ; je ſupporterois, je crois, plus aiſément la certitude de la ſçavoir infidelle, que la crainte qu'elle ne le ſoit ; il eſt affreux d'aimer ce qu'à chaque inſtant on appréhende d'être contraint de haïr. Si cela eſt, répartis-je, il eſt, je penſe, plus facile que vous ne l'imaginez, de vous procurer à ce ſujet les lumiéres, qui en effet vous ſont indiſpenſablement néceſſaires pour fixer à jamais vos incertitudes : alors je lui propoſai le moyen dont j'étois convenu avec l'Intendante. S'il eſt vrai, continuai-je, que Madame de Sanval ait quelques intrigues, tant que vous

ſerez auprès d'elle, & que vous l'éclairerez comme vous faites, elle n'éclateront jamais; mais commencez à vous faire violence ſur votre jalouſie, qu'elle puiſſe ſe figurer que vous n'en avez plus; feignez enſuite un voyage dans vos terres, ſous prétexte d'arrangements à prendre pour vôtre mariage, auquel, pour lui inſpirer plus de confiance, il faut paroître déterminé; reſtez caché dans la Ville, & ſûrement, en faiſant ſuivre de près votre maîtreſſe, vous parviendrez à découvrir ſi les idées que vous vous formez d'elle, ſont fauſſes ou véritables : Quoique le Marquis trouva le conſeil bon, il eut quelque peine à ſe réſoudre de le ſuiv re, ſans doute qu'il redoutoit l'i nutilité dont il pourroit lui êtr e, par l'éclairciſſe-

ment qu'il devoit lui procurer ; cependant il prit ſon parti & me promit d'en faire uſage : J'étois ſi aſſurée du ſuccès, que le jour même je priai Monſieur de Fargenne, d'aller chez mon Frere, pour engager Mademoiſelle de Chanſai à revenir à Clermont ; quoiqu'il ignorât ſes ſentimens pour le Marquis, dont elle avoit jugé inutile de l'inſtruire, il ſçavoit combien nous deſirions tous cette union, &, la jugeant convenable à tous égards, il entra volontiers dans mes vues, fut chercher ſa Belle-fille qu'il ramena le lendemain, & qui, quelque priere que je puſſe lui faire, refuſa de loger chez moi, & voulut rentrer dans le Couvent attendre quelle ſeroit la fin de mes eſpérances, qui ſe trouverent heureuſement juſtifiées par l'événement.

Le Marquis, après s'être exactement conduit pendant quinze jours, ainſi que nous en étions convenus, annonça la néceſſité d'un voyage dans ſes terres, fit ſes adieux, & feignit de partir. Peu de jours après ce prétendu départ, Madame de Sanval, ſur un aſſez leger prétexte, chercha querelle à l'Intendante, ſe brouilla publiquement avec elle, ſortit de ſa maiſon, & fut loger en Hôtel garni : à la priere du Marquis, qui me venoit voir tous les ſoirs, je lui offris un appartement chez moi, qu'elle refuſa. Ce refus augmenta les ſoupçons de Monſieur de Clarcy, il la fit épier avec ſoin, & bientôt il apprit qu'un Officier de la garniſon alloit ſouvent chez elle ; que de plus, le Receveur la voyoit ſecrettement de certains jours

marqués; c'étoit beaucoup, sans doute, mais ce n'étoit point encore assez : j'arrêtai le Marquis qui n'en demandoit cependant point d'avantage pour éclater : je connoissois l'adresse de Madame de Sanval à se justifier des plus fortes apparences, & je redoutois la foiblesse de son amant; enfin l'occasion tant desirée se présenta.

Le Receveur gêné dans la Ville, & craignant également les clameurs de sa femme & les reproches de l'Intendante, à qui il étoit en partie redevable de sa fortune, loua, dans les environs de Clermont, une petite maison, & arrêta avec Madame de Sanval, que pour dérouter leurs surveillants, ce lieu, à l'avenir, seroit celui de leurs rendez-vous : j'appris ce galant

arrangement par un des gens de Madame de Sanval, que j'avois eu l'adreſſe de faire depuis peu entrer à ſon ſervice, & qui, feignant d'être amoureux de ſa femme de chambre, étoit inſtruit par elle de tous les ſecrets de ſa maîtreſſe, dont il me rendoit le compte le plus exact: un jour fut marqué pour la priſe de poſſeſſion de la petite maiſon; Madame de Sanval ſur le ſoir, accompagnée de ſa femme de chambre, s'y rendit: mon fidele eſpion vint ſur le champ m'en avertir; j'en fis donner avis au Marquis, & j'attendis impatiemment la fin de cette avanture.

Il étoit tard lorſque Monſieur de Clarcy arriva chez moi; l'air libre que je lui remarquai en entrant me donna d'abord de l'inquiétude, je crus que quel-

ques circonſtances imprévûes avoient dérangé le rendez-vous ; mais le Marquis diſſipa bientôt cette crainte. Enfin, me dit-il, tout ce que j'avois penſé eſt vrai ; mais ce qui va vous étonner, & ce qui m'étonne moi-même, c'eſt que je viens de m'en convaincre, & que non-ſeulement je ne ſuis point en fureur, mais que je ne me ſens pas même en colere ; &, ſans me donner le tems de le féliciter ſur cette ſurprenante tranquillité, que je ne crus point cependant auſſi entiére qu'il le diſoit, il continua ainſi.

Sur l'avis que vous m'avez fait donner, je me ſuis rendu, ſans perdre de tems, à la maiſon en queſtion ; comme j'étois en redingotte, ſans épée, & à peu près mis comme un domeſtique, j'ai eu peu de peine

à perſuader, à une eſpéce de portier qui eſt venu m'ouvrir, que j'appartenois à ſon maître, & que des ordres preſſés exigeoient que je lui parlaſſe : cet homme étoit ſeul domeſtique dans la maiſon, le Receveur ne s'étant fait ſuivre d'aucuns de ſes gens, & Madame de Sanval ayant renvoyé ſa femme de chambre, je ſuis parvenu ſans obſtacle juſqu'à la porte de la chambre de nos amants, que, ſans m'accompagner, le portier avoit eu ſoin de m'indiquer ; cette porte étoit entrouverte, j'en approchai doucement ; l'appartement étoit fort éclairé, & il y regnoit le plus grand ſilence ; je crus d'abord qu'il n'y avoit perſonne, & j'allois entrer pour continuer mes recherches, lorſque, jettant les yeux ſur une glace, je vis très-diſtincte-

ment ce qui se passoit vis-à-vis, sur un petit lit placé dans une alcove; je m'arrêtai pour contempler à loisir la tendre scene qui s'y jouoit; ma perfide m'y parut être, ce que tant de fois elle m'avoit juré n'avoir jamais été que pour moi: pour le Receveur, il me sembla mettre moins d'art dans ses caresses; mais elles avoient un caractére de solidité très fait pour satisfaire Madame de Sanval, & dont elle me parut aussi très-satisfaite. Qui m'auroit dit qu'avec sang froid, j'aurois contemplé ce spectacle! non, je ne l'aurois jamais pu croire: rien cependant de plus réel! Ma passion tout-à-coup sembla s'évanouir; le plus froid mépris y succéda; j'entrai brusquement. Quelque sérieusement occupée que fût Madame de Sanval, elle

me reconnut, jetta un cri affreux, s'évanouit, ou en fit semblant; c'étoit pour elle le meilleur parti à prendre. J'étois si tranquille, & si fort en état de faire des remarques, que sa présence d'esprit dans les grandes occasions ne m'échappa point, & que je l'en félicitai toute évanouie qu'elle étoit, ou qu'elle feignoit d'être: pour le Receveur, confus, tremblant, il resta pétrifié; sa mine & sa contenance étoient si singuliére & si ridicule, que je ne pus m'empêcher d'en rire: après m'en être diverti quelques instans, je lui tendis la main & le priai d'un air libre, qui le rassura un peu, de me pardonner le trouble que j'apportois à ses plaisirs, en faveur de la parole que je lui donnois de ne les troubler jamais; il est, au reste, avantageux

avantageux pour vous, pour moi, & pour le digne objet de vos vœux, pourſuivis-je, que j'aie été inſtruit à tems de votre mutuel amour, peut-être que quelques mois plus tard je me ſerois ſottement mis dans la néceſſité de le trouver mauvais; heureuſement pour tous trois, je puis encore le trouver bon; ſoyez-donc ſans inquiétude, jouiſſez de votre bonheur; pour vous prouver combien je deſire y contribuer, je vous abandonne ſans nulle réſerve tous les droits que cette belle perſonne avoit daigné me donner ſur elle, & il ne tiendra pas même à moi que tous ceux à qui elle a été aſſez bonne pour en laiſſer prendre, ne vous cédent pareillement les leurs; je doute, quelque conſidérable qu'en puiſſe être le nom-

bre, qu'il s'en trouve aucun qui voulût faire comparaiſon avec vous, pour la façon d'aimer & d'en convaincre ; vous avez à cet égard, ajoûtai-je en ſouriant, un mérite ſi eſſentiel & ſi ſupérieur, que je ſuis ſûr, qu'avec les ſoins que je vais me donner pour en inſtruire le public, vos rivaux humiliés ſe rendront juſtice, & vous laiſſeront, en ſe retirant, ſeul poſſeſſeur d'un bien dont vous êtes ſi digne : en achevant cette longue tirade, continua Monſieur de Clarcy, je ſuis ſorti, avec le ſeul chagrin que l'heure ne me permît pas d'aller dans l'inſtant même, courir dans toute la Ville, confier à une cinquantaine de jeune gens de mes amis, l'aventure qui vient pour jamais de me faire ſecouer le joug

ignominieux ſous lequel gémiſſoit ma raiſon depuis plus de trois ans. Mais eſt-il bien poſſible qu'il le ſoit, & qu'il le ſoit ſans retour, lui demandai-je? Madame de Sanval eſt bien ſéduiſante, & je vous connois, lui dis-je en riant, de grandes diſpoſitions à être ſéduit; vous la verrez repentante, pleurer, gémir de ſes torts, vous en demander grace; pouvez-vous vous répondre qu'elle ne l'obtiendra pas? vous avez, je le crois, perdu le deſir de devenir ſon époux; mais, comment croire que vous avez pu perdre celui de reſter ſon amant? C'eſt ce que je n'entreprendrai point de vous perſuader préſentement, me répondit-il, je remets ce ſoin au tems & à ma conduite; tout ce que je me permets de vous

dire pour le moment, c'eſt que je redoute ſi peu ces charmes ſéducteurs dont vous me parlez, que je ne les veux pas ſeulement éviter. J'avois formé le projet d'aller paſſer quelques tems dans mes terres; mais, toutes réflexions faites, Madame de Sanval imagineroit que je ne m'éloigne que parce que je la crains : je veux donc reſter ici pour la braver. Il eſt bien vrai, continua-t'il, que ſi je n'avois aimé cette femme, que comme dans le vrai elle méritoit de l'être, il ſeroit très-poſſible que je fuſſe capable de quelque retour pour elle ; mais je tenois à l'ingratte moins par les ſens que par le cœur, & je connois aſſez le mien, pour être ſûr qu'il ne lui pardonnera jamais de lui avoir inſpiré des ſentimens dont elle étoit ſi indigne.

Effectivement, le Marquis ſçut réſiſter avec courage à toutes les attaques qui lui furent livrées; priéres, regrets, larmes, lettres, entrevue même, tout fut inutile. Madame de Sanval aſſurée enfin qu'il reſteroit inflexible, prit ſon parti, & quitta Clermont quinze jours après ſon avanture avec le Receveur, que Monſieur de Clarcy, ainſi qu'il ſe l'étoit promis, avoit eu grand ſoin de répandre dans la Ville. Elle retourna à Paris, où, un étranger étant devenu éperdument amoureux d'elle, elle eût l'adreſſe de s'en faire épouſer, le ſuivit dans ſon pays, où il retourna peu après ſon mariage, & dont elle n'eſt point revenue depuis.

Il eſt aiſé de ſe figurer la joye de Mademoiſelle de Chanſai,

lorſque je lui appris le départ de ſa rivale ; j'avois eu beau l'aſſurer, & lui répondre même de la fermeté du Marquis, elle appréhendoit toujours quelque retour d'une paſſion mal éteinte ; mais délivrée de ces inquiétudes, l'eſpérance bientôt prit leur place.

Depuis ſon retour au Couvent, j'avois pluſieurs fois engagé ſans affectation le Marquis à m'y accompagner ; ces viſites que, depuis ſa brouillerie avec ſa maîtreſſe, j'eus ſoin de rendre plus fréquentes, produiſirent l'effet que j'en attendois. Mademoiſelle de Chanſai ſpirituelle, aimable, animée du deſir de plaire, & de l'eſpoir d'y réuſſir, la parut davantage encore. Monſieur de Clarcy enchanté de ſon eſprit, touché de

ſon caractére, s'y attacha enfin, & ſe reprocha de ne s'y être pas attaché plutôt; je fus la premiere à qui il confia ſes nouveaux ſentimens: pour m'en aſſurer davantage je feignis d'en douter, & comme il me conjuroit un jour inſtamment de les déclarer à Mademoiſelle de Çhanſai, & de la déterminer à y répondre; N'allons pas ſi vîte, lui répondis-je, elle ne voudroit peut-être pas me croire, & moi-même, que vous avez en quelque ſorte accoutumée aux prodiges, à peine vous en croyé-je: Je ne prétends point vous rappeller votre paſſion pour Mademoiſelle de Blémon, à laquelle a ſuccédé ſi rapidement celle que vous avez pris pour Madame de Sanval; je comprends qu'ayant perdu toute eſpérance pour la

premiere, il étoit ſimple que vous cherchiez dans une ſeconde à vous faire oublier les peines qu'elles vous avoit fait ſouffrir ; mais ce que je ne comprends pas, c'eſt que cette ſeconde paſſion ſi vive, & que trois ans d'habitude loin d'affoiblir ſembloit avoir fortifié, ait pu s'éteindre tout-à-coup, ſans qu'il ait paru en rien coûter à votre cœur, & qu'une troiſiéme à l'inſtant même ait pris ſa place ? Penſez-vous, continuai-je, que ces réflexions échappent à Mademoiſelle de Chanſai, & quelles ne lui faſſent pas naître quelques craintes ſur votre conſtance ? croyez-moi, avant que de vous déclarer, examinez bien vos ſentimens pour elle ; la connoiſſance de ceux quelle a pour vous, vous ſéduit peut-être ; vous pouvez vous méprendre, & donner

à l'amour ce qui n'appartient qu'à la reconnoiſſance, & je doute que ce ſentiment ſeul pût la ſatisfaire, & qu'elle en jugeât les ſiens ſuffiſamment payés. Je vous ai écouté ſans vous interrompre, répondit le Marquis, accordez moi la même grace : J'aime votre amie, cela eſt certain ; mais, puiſqu'il faut tout vous avouer, je l'aime comme je n'ai aimé de ma vie : l'idée de poſſéder une belle femme, & les plaiſirs attachés à cette poſſeſſion, voilà en général ce qui juſqu'à préſent m'avoit déterminé, & ce n'eſt pas ce qui me détermine pour Mademoiſelle de Chanſai ; ſa figure ſimplement me plaît & ne m'enchante point ; heureux auprès d'elle, ſatisfait de la voir, charmé de l'entendre, à peine imaginai-je qu'il

eſt par de-là d'autres plaiſirs : en un mot, j'attache l'idée de mon bonheur à paſſer mes jours avec elle, plus à titre d'ami qu'à celui d'amant. Telle eſt pour elle ma façon de penſer ; ſi elle lui convient je lui offre ma main, & je puis jurer que ſi elle la refuſe elle ſera la derniere femme à qui je l'offrirai. A l'égard de mon changement pour Madame de Sanval, continua-t-il, quelque prompt qu'il ait été, il a dû paroître ſi ſimple, qu'il eſt, je penſe, inutile de m'en juſtifier ; il ſuffit de réfléchir, combien l'amour-propre bleſſé, ſoutenu du mépris, a d'empire ſur une paſſion qu'avec raiſon on juge aviliſſante, & qu'il eſt impoſſible de conſerver ſans ſe deshonorer ; mais enfin, quoiqu'il en ſoit, ajou-

ta-t-il, comme je ne puis reſter dans l'incertitude où je ſuis au ſujet de Mademoiſelle de Chanſai, ſi vous me refuſez votre ſecours, je vole à ſes pieds, & j'y vole tout à l'heure, la conjurer de décider de mon ſort. Voilà bien de la vivacité & de l'impatience, pour un ami qui prétend n'être point amant, lui dis-je en ſouriant? C'eſt, reprit-il, que cet ami eſt ſi tendre, qu'un amant auroit peine à l'être davantage. Après m'être fait prier encore quelques inſtans, je conſentis à la fin de voir & de parler à Mademoiſelle de Chanſai; il fallut pour ſatisfaire le Marquis que ce fût à l'inſtant même: je me rendis donc ſur le champ au Couvent. On imagine bien la tendre joye qu'inſpira à mon amie la com-

miſſion dont je venois m'acquitter; & lorſque je la preſſai de me rendre une réponſe déciſive : Faites celle que vous feriez ſi vous étiez à ma place, me répondit-elle. J'avouerois naturellement que j'aime, lui dis-je, & qu'on peut chercher le moyen de s'en convaincre, en prenant des meſures qui me permettent de le prouver; voilà quelle ſeroit ma réponſe. Ce doit-être, ſans doute, la mienne, reprit-elle, & je conſens qu'elle ſoit faite : Elle achevoit à peine ces mots, que le Marquis, qui m'avoit ſuivie & qui nous écoutoit, entra tout-à-coup, & vint d'un air tranſporté ſe jetter à genoux devant la grille ; ſes remercimens furent ce qu'ils devoient être. Mademoiſelle de Chanſai les reçut d'abord avec embarras ; mais bientôt elle

s'accoutuma à les entendre, & finit par y répondre : la conversation fut vive, spirituelle & tendre, & se termina par le consentement que Mademoiselle de Chansai donna à son union avec Monsieur de Clarcy. Comme elle ne dépendoit que de son Beau-pere, tout fut bientôt d'accord pour la conclure. L'attachement de Mademoiselle de Chansai pour la Comtesse d'Oville, lui ayant fait désirer qu'elle fût témoin de son bonheur, & ma Belle-sœur, mere depuis peu d'un fils, n'ayant pû se résoudre à le perdre quelques jours de vue, en s'absentant de sa terre, il fut décidé, d'un commun accord, qu'on iroit célébrer les nôces chez elle. J'eus avant & après le mariage du Marquis, bien des persécutions à essuyer

de la part de ma famille réunie au ſujet de Monſieur de Fargenne, qui, toujours plus amoureux que jamais, la preſſoit vivement en ſecret de me ſolliciter en ſa faveur ; mais je déclarai ſi poſitivement que je voulois reſter libre, & que je ne me réſoudrois jamais de former un ſecond engagement, qu'enfin on me laiſſa tranquille, & que Monſieur de Fargenne, déſeſpérant de me faire changer de réſolution, prit le parti de travailler ſérieuſement à ſe guérir de ſon inutile amour : à cet effet, il accepta l'offre que lui firent les nouveaux époux d'aller avec eux dans leur terre, où ils ſe trouvoient forcés, pour mettre un ordre néceſſaire dans leurs affaires, de ſe retirer pour quelques tems ; la fortune du

Marquis ſe trouvant alors conſidérablement dérangée par les dépenſes exceſſives que Madame de Sanval lui, avoit fait faire pendant ſon commerce avec elle, & celle de Mademoiſelle de Chanſai l'étant auſſi beaucoup par le grand nombre de dettes qu'avoit laiſſé ſa Mere.

Après avoir donc paſſé près d'un mois chez mon Frere, Monſieur de Fargenne, le Marquis & la Marquiſe de Clarcy, arrêtérent leur départ & en fixérent le jour; j'évitai l'embarras & l'attendriſſement des adieux en revenant à Clermont la veille; je n'en prévins que mon Frere & ma Belle-ſœur, à qui j'alléguai pour raiſon mon procès contre les héritiers de Monſieur de Blémon, qui étoit au moment d'être jugé, & qui le fut

effectivement à mon avantage peu de jours après mon retour : le testament fut décidé bon, & je me trouvai par conséquent maintenue dans la possession de tous les biens que m'avoit légués mon mari ; mais ce ne fut pas pour long-tems, les héritiers appellérent du Jugement rendu à Clermont, au Parlement de Paris, & y renouvellérent leurs poursuites avec plus d'acharnement que jamais. Sur ces entrefaites, Monsieur de Valnel, ce Fermier-général dont j'ai déja fait mention, après avoir passé près de dix-huit mois en Auvergne, où son amour pour moi étoit peut-être sa seule affaire, fut obligé d'en partir précipitamment : il étoit marié à une femme âgée, à qu'il il devoit en partie sa fortune, & que cette raison

lui avoit fait épouſer il y avoit cinq ou ſix ans ; mais l'extrême diſproportion des âges, & la différence des humeurs les avoient contraints de ſe ſéparer très-peu de tems après leur mariage. Cette ſéparation s'étant faite d'un commun accord, ils avoient conſervé enſemble une ſorte de liaiſon & ſe voyoient quelquefois : Madame de Valnel, dans l'abſence de ſon mari, étant tombée très-dangereuſement malade, lui fit écrire en Auvergne, pour le prier de ſe rendre inceſſamment à Paris où elle deſiroit le voir ; il ſe trouva donc contraint d'y retourner : Je pars, Madame, me dit-il, lorſqu'il vint me faire ſes adieux, & j'ignore quand je ſerai aſſez heureux pour vous revoir ; que ne puis-je diſpoſer de mon ſort, je le fixerois dès

cet instant pour jamais à vos pieds ! le vrai bonheur pour moi seroit de vous y jurer sans cesse que je vous adore ! pardonnez-m'en l'aveu ; demain je ne vous verrai plus, & je vais loin de vous payer bien chérement le plaisir que j'ose me permettre aujourd'hui : laissez - moi du moins me flatter, que si un jour il peut m'être permis de vous offrir mes vœux, vous daignerez les recevoir ; & souffrez, en attendant, que je saisisse les occasions de vous servir : vous avez, ajouta-t-il, un grand procès à Paris, permettez que je me charge de le suivre ; quel seroit mon bonheur si je pouvois vous être utile !

Monsieur de Valnel étoit Fermier-général, cet état offre ordinairement, à l'imagination des

femmes, de Province ſurtout, des idées de fortune éblouiſſante, auxquelles peu ſçavent réſiſter, & dont j'avouerai de bonne foi que je ne me trouvai pas plus exempte qu'une autre : dans l'incertitude du ſuccès de mon procès, je crus devoir me ménager une reſſource contre le malheur de le perdre ; je remerciai donc Monſieur de Valnel de ſes offres, & j'acceptai avec reconnoiſſance celles qu'il me faiſoit de ſes ſoins, pour les affaires que j'avois à Paris ; je paſſai légérement ſur ce qui regardoit ſa paſſion, en lui laiſſant cependant entrevoir que, s'il m'étoit permis un jour d'y répondre, j'y répondrois peut-être : il parut ſatisfait de cette eſpérance, me jura une conſtance éternelle, & partit.

Quelques tems après ſon départ j'en reçus une Lettre qui m'annonçoit que mon procès ſe pourſuivoit vivement ; que les Avocats jugeoient l'affaire bonne, ſans cependant la juger inperdable ; mais que pour lui, il avoit imaginé un moyen ſûr de la gagner, & que c'étoit de venir la ſolliciter moi-même : il finiſſoit ſa lettre par me preſſer très-ſérieuſement de me rendre à Paris ſans perdre de tems, où ma préſence, m'aſſuroit-il, étoit indiſpenſablement néceſſaire. Je conſultai à ce ſujet, & ma famille & pluſieurs de mes amis, qui tous inſiſtérent ſur la néceſſité de ce voyage ; il n'y eut que le Comte de St. Dreux qui fut d'un ſentiment contraire, & qui le prétendoit inutile ; mais, comme il étoit viſible qu'il conſul-

toit moins l'intérêt de ma fortune que celui de ſon amour, l'avis des autres l'emporta ſur le ſien, & je me réſolus de partir. Dès que le Comte m'y vit déterminée, il feignit une affaire qui l'appelloit à Paris, & me propoſa de m'y accompagner. La longueur de la route, les riſques que je pouvois courir en m'expoſant à la faire ſeule, m'y fit conſentir. J'inſtruiſis Monſieur de Valnel de mon départ, & le priai de m'arrêter un appartement dans un Couvent, où je voulois me retirer juſqu'après la déciſion de mon procès. Ces arrangemens pris, je fus paſſer quelques jours chez mon Frere & ma Belle-ſœur, d'où j'écrivis au Marquis & à la Marquiſe de Clarcy tous mes regrets de quitter la Province ſans les voir; enſuite je

revins à Clermont joindre Monsieur de St. Dreux, & nous partimes.

Le Comte fut sombre & rêveur pendant toute la route; sans doute que la précaution que j'avois prise de mener deux femmes, qui étoient avec nous dans la même voiture, & qui, ainsi que je leur avois recommandé, ne me quittèrent pas un instant dans tous les endroits où nous nous arrêtames, en ôtant à Monsieur de St. Dreux toute occasion de m'entrenir seule, causérent sa mauvaise humeur, qui augmenta encore considérablement à mesure que nous approchions de Paris; il ne put même s'empêcher de me faire ueqlques reproches sur l'impatience & le desir que je marquois d'y arriver. Paris, me dit-il d'un

air chagrin, eſt ſans contredit le théâtre de l'univers où la beauté joue le plus beau rôle; il eſt bien ſimple qu'à votre âge, belle comme vous êtes, vous ſouhaitiez d'y voir repréſenter la vôtre; mais enfin, Madame, ajouta-t-il, vous y arriverez demain: laiſſez-moi donc au moins jouir encore tranquillement aujourd'hui du bonheur de vous voir; les affaires, les connoiſſances nouvelles, les plaiſirs ſurtout, vont vous occuper ſi fort, que peut-être ne vous reſtera-t-il guéres d'inſtants à diſpoſer en faveur de vos anciens amis. Je l'aſſurai que c'étoit mal me connoître, que de me ſoupçonner capable de négliger ceux que je me croyois fondée à eſtimer; qu'ayant, à ce ſentiment, plus de droit que perſonne, il devoit

moins craindre qu'un autre de le voir affoiblir : il me regarda triſtement, ſoupira, ne me répondit rien, & ne me parla même preſque plus le reſte de la journée.

Nous arrivames de bonne heure le lendemain à Fontainebleau, où nous trouvames Monſieur de Valnel qui m'y attendoit : comme il n'étoit point préparé à me voir accompagnée du Comte, il changea de viſage en le reconnoiſſant, & parut interdit ; le Comte de ſon côté le reçut très-froidement, & daigna à peine répondre à quelques complimens d'uſage qu'il lui adreſſa. Cependant le premier moment paſſé, on ſe remit un peu de part & d'autre, Monſieur de Valnel nous força d'accepter, à l'Hôtel des Fermes, un ſuperbe dîné, qu'à tout événement

ment il avoit ordonné, après lequel il nous offrit de nous conduire à Paris, où nous arrivames enſemble.

Je ne fus point trop frappée du fracas & du brillant de cette Ville; &, comme l'imagination, & celle ſurtout d'une femme de vingt ans, travaille aſſez ordinairement au-delà du réel, Paris ne m'offrit rien qui m'étonnât; je trouvai ſeulement l'idée que je m'en étois faite, ſuffiſamment remplie, & rien de plus: nous le traverſames pour nous rendre à la Communauté des Filles de***, où l'on m'avoit arrêté un appartement; dès que nous y fûmes arrivés, Meſſieurs de St. Dreux & de Valnel, ſuppoſant que j'avois beſoin de repos, me quittérent pour me laiſſer la liberté d'en prendre.

Les deux premiers mois de mon ſéjour à Paris, ſe paſſérent en viſites chez mes Procureurs, mes Avocats & mes Juges; j'en étois à la fin ſi cruellement ennuyée, que le plaiſir d'en être quitte me fit ſupporter avec moins de chagrin le malheureux ſuccès de mon procès, que je perdis avec tous dépens, malgré la conſtance de mes ſollicitations, celles de l'Intendante de Clermont, arrivée à Paris peu de tems après moi, & les ſoins empreſſés de Monſieur de Valnel.

Quoique cet événement renverſât ma fortune, j'en reçus la nouvelle avec une indifférence qui ſurprit également l'Intendante & Monſieur de Valnel, qui me l'apprirent, & qui avoient cru devoir uſer des plus grands

ménagemens pour me l'apprendre. Aux choſes ſans reméde, leur dis-je, les regrets ſont inutiles; j'oublie dès ce móment ce que je perds, pour ne me ſouvenir que de ce qui me reſte; mon parti eſt pris, je vais retourner dans ma Province : là, dans le ſein d'une famille aimable, à qui l'amitié me lie plus encore que le ſang, ſi je n'y goûte pas de grands plaiſirs, au moins n'y éprouverai-je pas de grandes peines. Il eſt certain que telle étoit ma réſolution, & qu'elle auroit été éxécutée ſans les conſeils dangereux qui en retardérent l'effet, & qui inſenſiblement me conduiſirent au bord du précipice, dont je ne connus le danger que lorſqu'il ne me fut plus poſſible de m'empêcher d'y tomber. Pour éclair-

cir cette anecdote, je ſuis obligée de reprendre les choſes d'un peu plus haut.

J'ai dit qu'en arrivant à Paris, j'avois été conduite par Monſieur de Valnel, à la Communauté de***; la néceſſité de voir ſouvent les gens chargés de mes affaires, & les fréquentes ſorties qu'exigeoit les ſollicitations, avoit paru le déterminer à préférer cette maiſon, qui n'eſt point cloîtrée, & où les hommes ont la liberté d'entrer, à un Couvent régulier : j'avois juſqu'au Jugement de mon Procès été ſi occupée, que, quoiqu'il y eut deux mois que je demeuraſſe dans cette maiſon, je ne connoiſſois encore aucune de celles qui l'habitoient. Monſieur de Valnel, qui, ſur le prétexte de mes affaires, dont il

avoit voulu abſolument prendre la conduite, venoit me voir ſans ceſſe, m'avoit, il eſt vrai, parlé bien des fois d'une fille de condition du Dauphiné, qu'un procès conſidérable, me diſoit-il, avoit, ainſi que moi, obligée de venir à Paris; mais je n'avois fait d'abord qu'une legere attention à ce qu'il m'en avoit dit: cependant il revint tant de fois à la charge, me vanta ſi fort l'eſprit & le caractére de Mademoiſelle de la Fond, (c'eſt le nom de cette Fille) qu'à la fin il me fit naître le deſir de la connoître, & que je le priai un jour de me mener chez elle, où il me conduiſit ſur le champ. Elle parut enchantée de me voir, accabla Monſieur de Valnel de remercimens, & moi d'éloges: j'avouerai toutefois, que, quel-

que favorablement prévenue que je fusse en sa faveur, sa figure, dont on ne m'avoit point parlé, me révolta si fort au premier coup d'œil, qu'il s'en fallut peu qu'elle n'effaçât l'impression avantageuse qu'on m'avoit donné d'elle. Elle avoit environ trente-cinq ans, & en paroissoit près de cinquante; elle étoit grande, malfaite, avoit l'air ignoble, la peau extrêmement brune, les traits fort marqués, la phisionomie dure, le regard plus qu'assuré; tout cela formoit un ensemble choquant, mais dont elle se vengeoit bien après un quart-d'heure de conversation; alors on ne songeoit plus à la regarder, on étoit assez occupé à l'entendre: son esprit, malheureusement, fit sur moi tout l'effet qu'en avoit espéré Monsieur de Valnel; j'en

fus enchantée, &, dès cette premiere visite, je pris pour elle cette amitié funeste dont elle a si indignement abusé depuis.

Quelques jours après la perte de mon Procès, Monsieur de Valnel entra chez moi accompagné d'un Notaire; ils me présentérent un papier, qu'ils me dirent être une procuration pour envoyer en Province; j'étois si ennyuée de tout ce qui s'appelloit affaire, que je la signai sans vouloir permettre qu'on m'en fît la lecture.

Le Comte de St. Dreux, qui dans le commencement de mon sejour à Paris, avoit conçu la plus violente jalousie des soins empressés de Monsieur de Valnel, & de la confiance que je lui témoignois, & qui, par cette

raiſon, venoit très-rarement me voir, ayant appris par l'Intendante de Clermont que mon deſſein étoit de retourner en Province, ſentit renaître ſes eſpérances, qu'augmenterent l'embarras de ma ſituation; quelque ombrage que pût lui cauſer encore Monſieur de Valnel, ſa femme vivant toujours, il crut n'en devoir rien craindre, & il renouvella plus que jamais auprès de moi ſes aſſiduités; je remarquai que Mademoiſelle de la Fond lorſqu'elle ſe trouvoit avec lui, ce qui arrivoit ſouvent, affectoit un froid & un ſérieux qui ne lui étoit pas ordinaire, & qu'elle n'avoit avec perſonne: je lui en demandai un jour la raiſon. Avant que de répondre poſitivement, me dit-elle, ſouffrez que je vous faſſe une queſtion. Quel

motif & quel but peuvent avoir les fréquentes visites du Comte? Je lui avouai naturellement que j'en étois aimée, que cet amour avoit pris naissance en Province; & que, quoique je fusse bien loin du retour qu'il méritoit, sans doute, j'avois cependant assez d'estime & d'amitié pour lui, pour le voir avec plaisir. S'il n'est question de rien de plus entre vous, reprit-elle, souffrez un conseil que l'amitié va dicter. On ne connoit encore de vous à Paris que vos charmes; si la moitié de ce qui le compose les admire, l'autre doit les envier, & le tout ensemble, par différens motifs, a les yeux ouverts sur votre conduite: le Comte est homme de marque, par son nom & son état; on vous voit sans cesse avec lui; il

eſt jeune, vous êtes belle, il n'en faut pas davantage pour donner lieu aux plus malins diſcours, & aux ſoupçons les plus injurieux : dans ce Pays-ci, recevoir les vœux d'un amant ou les ſatisfaire, eſt pour le public à peu près la même choſe, l'un lui fait toujours ſuppoſer l'autre ; & lorſqu'une fois il a décidé d'une réputation, quelque injuſte que ſoit le jugement qu'il en porte, c'eſt ſans appel & ſans retour. Pardonnez, ajouta-t-elle, la franchiſe de cet avis ; ſi je vous étois moins ſolidement attachée, je ne le hazarderois pas; mais daignez vous en rapporter à mon expérience, quand vous en aurez un peu acquis vous trouverez que j'ai raiſon.

Quoique dans le vrai cette ſcrupuleuſe délicateſſe me parût ou-

trée, & qu'il s'en fallût bien que je ne jugeaſſe les aſſiduités du Comte auſſi dangereuſes qu'on me les repréſentoit, Mademoiſelle de la Fond s'étoit déja acquis ſur mon eſprit un empire ſi abſolu, que, malgré ma répugnance à rompre ſans ménagement avec un homme tel que Monſieur de St. Dreux, & dont je n'avois jamais eu le plus léger ſujet de me plaindre, je conſentis qu'on lui fît refuſer ma porte, ſans daigner ſeulement l'inſtruire des raiſons que j'en pouvois avoir. Ce refus fut réitéré tant de fois, que le Comte ſe le tint à la fin pour dit, ne s'y préſenta plus, & peu après j'appris qu'il étoit retourné en Auvergne rejoindre ſon Régiment qui y étoit encore.

Mon deſſein de partir pour la

Province étoit, au reſte, toujours le même; Mademoiſelle de la Fond, loin de le combattre paroiſſoit au contraire l'approuver, & l'exécution n'en fut remiſe que pour me donner le tems de connoître les plaiſirs que j'étois ſur le point de quitter vraiſemblablement pour jamais.

Depuis la perte de mon procès Monſieur de Valnel ne venoit plus que rarement me voir; il ne négligeoit, au reſte, aucune occaſion de m'être utile, prenoit toujours de mes affaires le même ſoin qu'il auroit pu prendre des ſiennes; mais il n'étoit plus queſtion de ſon amour, & rien ne ſembloit annoncer qu'il en conſervât encore; qu'eſt-ce que les femmes! je n'en avois certainement point pour lui; cependant, une guériſon ſi prompte

me piqua, & je ne pus m'empêcher d'en marquer mon étonnement à Mademoiſelle de la Fond. Si Monſieur de Valnel, vous a aimé, me dit-elle d'un air ſimple, & qu'il ait oſé vous le déclarer, ſoyez ſûre qu'il vous aime toujours; je le connois, il n'eſt pas né inconſtant, & vous n'êtes pas faite de façon à faire qu'il le devienne : votre façon de penſer, qu'il a eu le tems d'étudier, & le reſpect qu'il eſt naturel qu'elle lui inſpire, le force, ſans doute, à ſe contraindre; il attend une circonſtance favorable pour ſe déclarer, & je répondrois bien que la fortune, un jour, réparera avec avantage les pertes qu'elle vous à fait faire.

Cette premiere converſation donna lieu à beaucoup d'autres;

d'abord je traitai de chimères cette fortune qu'on ne ceſſoit de me faire enviſager comme certaine ; mais peu à peu je m'accoutumai à croire qu'il n'étoit pas impoſſible qu'elle ſe réaliſât, & je parvins enfin à déſirer qu'elle le fût : de ſorte qu'elle me fit inſenſiblement, & ſans que je m'en apperçuſſe, éloigner l'idée de retourner en Province.

Différez de quelques tems, me diſoit Mademoiſelle de la Fond, il y auroit de l'imprudence, dans la circonſtance où vous êtes, de précipiter votre départ ; Madame de Valnel, par ſon âge & ſon état, ne peut encore ſe promettre un grand nombre de jours, & la perſévérance de ſon mari doit vous être une preuve, qu'il ſera alors pour l'amour tout ce que

vous avez droit d'en attendre : elle n'eut pas beaucoup de peine à me perſuader, & je lui promis de ne me conduire que par ſes conſeils.

Un mois s'écoula, au bout duquel Mademoiſelle de la Fond, qui ſortoit tous les jours pour ſolliciter, diſoit-elle, ce procès dont on m'avoit parlé, m'annonça, un ſoir en rentrant, qu'il ſeroit jugé le lendemain ; & en effet, dès le lendemain Monſieur de Valnel vint lui-même, avec empreſſement, lui apprendre l'heureuſe nouvelle qu'elle venoit de le gagner : elle en reçut nos complimens, &, s'étant habillée à la hâte, elle ſortit avec lui, pour aller, me dit-elle, remercier ſes Juges.

A quelques jours de-là, elle me dit que l'état de ſes affaires

exigeoit absolument qu'elle prît une maison à elle : Ce n'est cependant qu'à une condition que je puis m'y résoudre, continua-t-elle ; quelque nécessaire que puisse m'être ce changement, quelqu'indispensable même qu'il me soit, je ne m'y déterminerai jamais si vous ne consentez à me suivre ; nous resterons ensemble jusqu'à votre départ pour la Province, ou jusqu'à ce que l'événement heureux que je désire, & que j'espére, nous sépare. Ai-je trop présumé de vos bontés, ajouta-t-elle, quand j'ai osé me flatter que vous ne me refuseriez pas ? Je la remerciai de cette offre, & me défendis d'abord de l'accepter ; mais elle parut si touchée de ce refus, me conjura avec tant d'instance de lui donner cette preuve de mon

amitié, & m'assura si positivement qu'elle ne quitteroit la Communauté de *** qu'à cette condition; qu'enfin je cédai à ses instances: Mon consentement donné, il fallut aller avec elle voir plusieurs maisons, & décider celle qu'elle prendroit; nous en arrêtames une sur le Palais-Royal, que la proximité du jardin nous fit préférer, & peu de jours après nous fumes nous mettre en possession de notre nouveau domicile.

Deux mois s'écoulérent, pendant lesquels je m'accoutumai, peu à peu, à recevoir les assiduités de Monsieur de Valnel, qui depuis notre sortie du Couvent ne nous quittoit presque plus; mais il étoit toujours si réservé, si respectueux, que je ne pus m'imaginer qu'il y eût

le moindre danger à courir dans la familiarité qu'insensiblement faisoit naître la grande habitude de nous voir: Un jour que j'en parlois à Mademoiselle de la Fond, & que je ne lui dissimulois point l'estime & la confiance que m'inspiroit une semblable conduite, & si bien soutenue: Vous avez raison, me dit-elle, de lui en tenir compte, il est bien peu d'amants qui lui ressemblent; je pourrois même assurer qu'il n'en est point: tous veulent, non-seulement, être aimés quand ils aiment, mais tous en éxigent encore les plus fortes preuves; & Monsieur de Valnel se contente du seul plaisir de vous adorer: mais, continua-t-elle, quel prix aura donc sa persévérance? car je ne puis vous cacher que sa façon d'ai-

mer m'intéreſſe, & me paroît digne de vous intéreſſer vous-même : voulez-vous, pourſuivit-elle, ſans me donner le tems de lui répondre, que je vous parle vrai ? il ſeroit eſſentiel que vous le ménagiez plus que vous ne faites ; quelque violente que ſoit ſa paſſion, ne pourroit-elle pas à la fin s'affoiblir ? il eſt preſque impoſſible d'aimer toujours ſans eſpoir de l'être, laiſſez lui entrevoir quelque diſpoſition favorable : quel riſque courez-vous ? la façon dont il s'eſt conduit vous eſt un ſûr garant de celle dont il ſe conduira ; d'ailleurs, il mérite des égards, & votre ſituation exige que vous en ayez ; je vous parle en amie qui deſire ardemment vous voir heureuſe ; un moyen de vous le rendre ſe préſente, il y auroit

plus d'imprudence que de ſageſſe à n'en pas profiter : je ſuis bien éloignée de vous conſeiller rien d'indigne ; mais il faut ſçavoir quelquefois ſe prêter aux circonſtances ; de plus, ajouta-t-elle, je connois Monſieur de Valnel, s'il peut ſe croire aimé il n'en ſera que plus tendre, ſans en être moins reſpectueux. De ſemblables diſcours, répétés ſans ceſſe, pouvoient-ils manquer de produire enfin leur effet ſur l'eſprit d'une jeune perſonne, élevée avec ſimplicité dans le fond d'une Province, & par conſéquent ſans aucun uſage ? Mademoiſelle de la Fond, d'ailleurs, affectoit dans ſes mœurs une retenue ſi auſtère, vivoit ſi réguliérement, parloit ſi ſouvent & ſi bien de la vertu : quelle apparence qu'elle pût & voulût me tromper ! de plus,

comme je l'ai déja dit, Monsieur de Valnel étoit aimable, &, quoique sans goût déterminé pour lui, il me sembloit cependant que je l'aurois préféré à tout autre; je lui avois des obligations d'intérêt, & son amour me paroissoit au moins mériter de la reconnoissance; les suites qu'il pouvoit avoir & qu'on me persuadoit qu'il auroit, jointes à l'embarras de ma situation, & l'abandon de ma famille, dont depuis la perte de mon procès je n'avois pas entendu parler, tout cela réuni, m'engagea à ces ménagemens dangereux qu'on me conseilloit d'avoir; je m'entendis tant de fois répéter que je devois aimer, qu'à la fin on réussit à me faire croire que j'aimois. A combien de femmes n'est-il pas arrivé, comme à moi, de se

méprendre ? & combien y en a-t-il que cette mépriſe à conduit auſſi loin qu'auroit pu les conduire l'amour ; quoiqu'il en ſoit je me trouvai bientôt entraînée vers l'abîme, où acheva de me précipiter une circonſtance qui auroit dû m'en garantir ſi j'avois voulu en profiter.

Nous devions un jour aller voir une jolie maiſon dans les dehors de Paris, que Mademoiſelle de la Fond m'avoit dit avoir achetée & qu'elle faiſoit réparer : c'étoit Monſieur de Valnel qui devoit nous y conduire ; mais à l'inſtant de partir je me trouvai avoir un ſi furieux mal de tête, que je les priai d'y aller ſans moi, & de me laiſſer ſeule : ils en firent d'abord quelque difficulté, & s'y déterminérent à la fin, d'autant plus qu'il étoit

décidé que nous devions dans peu y aller passer le reste de la belle saison, & qu'il y avoit encore bien des réparations à y faire pour la mettre en état de nous recevoir : ils partirent donc. Sur l'après midi, me sentant un peu mieux de mon mal de tête, je descendis au Palais-Royal dans l'espérance que l'air acheveroit de le dissiper ; je n'eus pas fait deux tours dans une allée détournée, accompagnée d'une de mes femmes que je tenois sous le bras, qu'il me sembla reconnoître le Comte de St. Dreux avec plusieurs autres jeunes gens, qui passérent auprès de moi ; comme ils marchoient assez vîte, & que d'ailleurs je croyois le Comte en Province, j'imaginai m'être trompée & je continuai ma promenade.

Quelques momens après, les mêmes jeunes gens, dans le nombre desquels je m'étois figuré voir le Comte, étant repassés encore, & s'étant arrêtés à quelques pas d'un banc où je m'étois assise, j'eus tout le tems de les examiner & de me convaincre que je ne me méprenois point; le desir d'apprendre des nouvelles de ma famille, dont je ne doutois pas que Monsieur de St. Dreux ne fût instruit, & d'être éclaircie par lui des raisons de l'outrageant abandon où elle me laissoit, me fit naître l'envie de l'entretenir. Je l'appellai; il tourna la tête, me fixa un moment, détourna ensuite les yeux, & fit semblant de ne me pas reconnoître; mais l'ayant appellé une seconde fois, il fut forcé de me répondre, m'aborda d'un air

air embarrassé, & me fit quelques froides excuses sur ce qu'il ne m'avoit pas reconnu d'abord. Je dois au sort, Madame, m'ajoûta-t-il, bien des actions de graces du bonheur qu'il me procure, je désespérois d'en jouir jamais; je ne veux point vous dire combien j'en ai regretté la perte, vous êtes trop sûre de la façon dont je pense pour en douter. Pour toute réponse, je lui proposai de me donner la main pour me conduire jusques chez moi, il parut balancer d'abord; mais, l'ayant assuré que j'étois seule, il me suivit.

Dès que nous fumes rentrés, j'entamai la conversation par me justifier du tort qu'on m'avoit, en quelque sorte, contrainte d'avoir avec lui; je lui expliquai les raisons qui m'avoient

empêché de le voir, & je ne lui cachai point combien, malgré l'éloquence de Mademoiſelle de la Fond, j'avois eu de peine à les trouver bonnes : enſuite je lui fis un aveu ſincére & ingénu, des termes où j'en étois avec Monſieur de Valnel, & ne lui diſſimulai point l'intérêt que m'inſpiroit ſa paſſion & ſa conduite avec moi, non plus que mes eſpérances pour l'avenir ; qui cependant n'auroient peut-être pas été capables de me retenir à Paris, ſi j'avois trouvé dans ma famille les reſſources que j'avois droit d'en attendre, & qui, m'ayant manqué dans le plus preſſant beſoin, m'avoit miſe dans l'humiliante néceſſité d'accepter l'offre généreuſe que l'amitié de Mademoiſelle de la Fond m'avoit faite, de demeurer avec elle

juſqu'à ce que j'euſſe pris d'autres arrangemens. Pendant ce diſcours, que les circonſtances de ce qui m'étoit arrivé depuis que je n'avois vu le Comte avoit rendu un peu long, je m'aperçus qu'il m'examinoit avec une attention mêlée d'étonnement, & que dans quelques momens il paroiſſoit rêver profondement; j'avois même ceſſé de parler qu'il rêvoit encore, & lorſque je lui demandai ce que pouvoit ſignifier ſon ſilence? Des doutes, me répondit-il, dont votre air de ſincérité triomphe: ce ſeroit vous faire trop d'outrages que de les conſerver encore. Non, pourſuivit-il, en me regardant fixement, je ne me trompe point quand je penſe qu'il eſt impoſſible que vous ayez ceſſé d'être ce que je puis deſirer que

que cette maiſon où vous êtes, appartient à Valnel, a été ornée & meublée par lui; que tout l'univers ſçait ſon amour pour vous, & ſe le figure heureux autant qu'un amant peut l'être; que la la Fond, fille perdue & connue par nombre d'avantures, n'a d'abord été miſe auprès de vous que pour vous ſéduire, & n'y reſte que pour vous garder; voilà, continua le Comte, les bruits publics dont j'ai été inſtruit en Province par votre famille, qui en eſt pénétrée du plus vif chagrin, & qui s'eſt plainte à moi, avec amertume, d'une infinité de lettres qu'elle vous avoit écrites & auxquelles vous n'avez pas daigné répondre..... J'interrompis le Comte, pour l'aſſurer que je n'en avois reçu aucunes. Sans doute, me dit-il, que la la Fond

& Valnel, appréhendant l'effet qu'elles pouvoient produire, auront pris des mesures pour empêcher qu'elles ne vous parviennent ; Quoiqu'il en soit, fondés à croire votre parti pris sur les événemens, le Comte d'Oville, le Marquis de Clarcy, & leurs femmes, se sont figurés devoir prendre le leur ; je pensois aussi avoir pris le mien, poursuivit le Comte, mais hélas ! je vous revois plus belle que jamais, vertueuse encore, & de plus malheureuse ; & je ne sens que trop que non-seulement je n'ai point cessé de vous aimer, mais que je vous aimerai toujours. Il est aisé de se représenter les divers mouvemens de colere, d'indignation & de honte dont j'étois agitée pendant ce discours ; je voulus vingt fois ouvrir la bou

che pour entreprendre de juſtifier ma conduite, & autant de fois les ſanglots & les larmes, qu'en vain je m'efforçois de retenir, firent expirer la parole ſur mes lévres. Le Comte attendri de ma douleur, mit tout en uſage pour en modérer l'excès, & finit par me dire qu'il étoit un moyen ſûr de m'arracher à l'état qui la cauſoit; mais il eſt tard, ajouta-t-il, Valnel & la la Fond vont ſans doute revenir, je ne veux point qu'ils me trouvent ici; malgré le chagrin que j'éprouve de vous laiſſer livrée au vôtre, je vais vous quitter; demain vous ſçaurez ce que je penſe; je deſire pour votre bonheur, autant que pour le mien, que vous puiſſiez penſer de même. Un bruit de caroſſe, que nous entendimes dans la cour, le fit lever précipitam-

ment ; pour éviter qu'il fût rencontré, je le fis sortir moi-même par un petit escalier qui descendois dans le Palais-Royal.

C'étoit Monsieur de Valnel & Mademoiselle de la Fond qui rentroient, à peine eus-je le tems d'ordonner qu'on leur disse que je voulois être seule & que j'avois défendu, sous quelque prétexte que ce fût, qu'on entrât dans mon appartement. Mademoiselle de la Fond, n'imaginant point que cette défense pût la regarder, y accourut, & persista long-tems avec opiniâtreté pour se faire ouvrir : elle fut très surprise lorsque, ennuyée à la fin de ses persécutions, je lui fis signifier qu'elles étoient inutiles ; que j'avois de particuliéres raisons pour ne la pas voir, dont elle ne tarderoit pas d'être instruite ;

qu'en attendant, je la priois de me laiſſer tranquille. Monſieur de Valnel, auſſi étonné qu'elle, s'épuiſa en recherches pour découvrir ce qui pouvoit avoir donné lieu à un changement ſi ſubit & ſi extraordinaire; à force de queſtionner tous mes gens l'un après l'autre, ſur ce qui s'étoit paſſé dans ſon abſence, il apprit enfin, de celle de mes femmes qui m'avoit accompagnée au Palais-Royal, la recontre que j'y avois faite, & le long entretien qui l'avoit ſuivi; mais comme elle n'étoit à moi que depuis peu de tems, & que par conſéquent elle ne connoiſſoit point le Comte, elle ne put lui dire qui il étoit, & Monſieur de Valnel, ignorant ſon retour à Paris, ne s'aviſa pas de le deviner. L'inquiétude, jointe à la curioſité

d'apprendre qui étoit cet homme, & ce qu'il avoit pû me dire, le fit me ſupplier tant de fois, & avec de ſi vives inſtances, de lui accorder un inſtant d'entretien, en m'aſſurant qu'il ne ſe retireroit point qu'il ne l'eût obtenu, qu'enfin, pour me délivrer de ſon importunité, je conſentis à le voir, très-réſolue de lui ſignifier que c'étoit pour la derniere fois, & de l'accabler de tous les reproches qu'il méritoit : j'ordonnai donc qu'on le laiſſât entrer. Quel fut ſon embarras & ſa confuſion, lorſque je lui rendis mot pour mot la converſation que j'avois eûe avec le Comte : Voilà donc, ajoûtai-je vivement, cet amour tant vanté qu'on prétendoit que je devois m'applaudir d'avoir fait naître ? étoit-ce en me deshono-

rant aux yeux de l'univers qu'il devoit éclater ? quel prix de ma bonne foi, de mon eſtime, de ma confiance, de mon amitié ! Je quitte une retraite honnête pour prendre un aſyle que je crois l'être : avec qui ſuis-je aſſociée ? quelle connoiſſance m'avez-vous fait faire ? pour qui paſſé-je enfin ? Monſieur de Valnel, interdit & troublé, fut quelques inſtans ſans me répondre ; mais prenant enfin ſon parti, & ne pouvant douter, d'après tout ce que je venois de lui dire, que je ne fuſſe bien inſtruite, & qu'il ſeroit inutile de chercher à m'en impoſer davantage : J'avoue Madame, dit-il en ſe jettant à mes genoux, j'avoue à vos pieds tous mes crimes ; j'ignore qui, en ſi peu de tems, a pu ſi bien vous

OXFORD

les apprendre ; &, ſans chercher à le pénérer, ſans chercher même à m'en juſtifier, je conviens que je ſuis coupable, puiſque vous jugez que je le ſuis ; la violence de ma paſſion n'eſt pas même une excuſe que je veuille faire valoir : je pourrois cependant vous dire que mon reſpect, toujours ſoutenu, à dû vous convaincre que je n'ai eu d'autre vue que de vous conſerver à mon amour, & de me procurer le moyen de vous paroître digne du vôtre ; de jouir ſimplement du bonheur de vous aimer, & d'attendre, ſi ce n'eſt pas avec moins d'impatience, du moins avec moins d'inquiétude, l'inſtant heureux de ma vie où je pourrai vous les conſacrer tous. Voilà, Madame, continua-t-il, & j'oſe vous le jurer, quels ont

été mes seuls desseins ; je vous connoissois trop pour oser en former d'autres. Qu'avez-vous donc à me reprocher ?.... Ma sortie du Couvent, interrompis-je avec précipitation ; l'indigne association d'un sujet méseſtimable ; le blâme de ma famille ; le mépris public..... Je conviens, interrompit à son tour Monsieur de Valnel, que Mademoiselle de la Fond n'a pas été toujours irréprochable dans ses mœurs ; qu'on lui donne quelques avantures ; qui, tout bien examiné, après tout, ne font que la mettre de niveau avec quantité de femmes qu'on voit cependant tous les jours, & qu'on ne se croit point deshonoré de voir ; la seule différence qui s'y trouve est dans la fortune. A la Cour & à la Ville, que de femmes couver-

tes d'opprobres ſi leur rang & leurs biens permettoit qu'on les en couvrît! Pour en revenir à Mademoiſelle de la Fond, continua-t-il, elle n'eſt plus de figure, & commence à n'être plus d'âge à faire parler d'elle ; auſſi n'en parle t'on plus. Vous aviez formé le projet de retourner en Province, je tremblois de vous le voir éxécuter ; il m'auroit, ſans doute, coûté la vie : pour vous le faire perdre, il falloit vous arracher à votre retraite, & vous occuper de nouveaux objets, la la Fond me parut propre à ce deſſein ; elle a de l'eſprit, elle eſt adroite, perſuaſive, amuſante, je la jugeai capable de remplir quelques-uns de vos momens, & je ne crois pas qu'elle ſe ſoit jamais écartée de la route que je lui ai preſcrit de

ſuivre, & qu'elle vous ait donné ſujet de vous plaindre d'elle. A l'égard de votre famille, je ne ſçai ſi ſa conduite avec vous mérite les regrets qu'elle vous cauſe : devoit-elle, dans la ſituation où elle vous ſçavoit, ſe contenter des froides lettres qu'elle prétend vous avoir écrites ? Si elle eût pris à votre ſort l'intérêt qu'elle devoit y prendre, n'auroit-elle pas dû voler à votre ſecours ? le Marquis de Clarcy ou le Comte d'Oville, ne pouvoient-ils pas venir à Paris ? la véritable amitié attend-t'elle qu'on l'implore ? lui faut-il rien de plus que la connoiſſance du beſoin qu'on a d'elle ? Pour ce qui eſt du public, pourſuivit-il, que vous importe la façon dont il juge, & celle dont il penſe ? ah ! ſi vous aviez pour moi le

plus leger retour de tendreſſe ; vous en embarraſſeriez-vous, & mon eſtime ne vous ſuffiroit-elle pas ? Il ſeroit trop long de rapporter en entier toute cette converſation qui dura plus de quatre heures ; je me contenterai ſimplement d'ajoûter, que Monſieur de Valnel ſçut ſi adroitement m'y prouver que l'éclat d'une ſéparation d'avec Mademoiſelle de la Fond ſeroit abſolument inutile, & que, ſuppoſé qu'il fût vrai qu'on ſe fût formé dans le monde quelques idées ſur notre liaiſon, rien n'étoit plus capable de les détruire que la conſtance de ſon amour, & la fin qu'il oſoit s'en promettre : de plus, il me fit une peinture ſi touchante du déſeſpoir où il ſe livreroit ſi je prenois une réſolution contraire à ſes eſpérances,

qu'il parvint à me faire consentir à ce que les choses demeurassent dans l'état où elles étoient. Lorsqu'il en eut obtenu la promesse, il fit, de mon aveu, appeller Mademoiselle de la Fond, qui, comme on le pense bien, n'étoit pas sans impatience d'apprendre le sujet d'un aussi long entretien. Venez, Mademoiselle, lui dit Monsieur de Valnel, lorsqu'il la vit entrer; venez m'aider à persuader Madame, de tous les sentimens dont vous me connoissez pénétré pour elle, & la rassurer sur les dangers d'une passion, extrême à la vérité, mais que le respect le plus profond accompagnera toujours: il lui rendit alors un compte abrégé de notre conversation, en en retranchant toutefois ce qui pouvoit le regarder; ils tentérent ensuite l'un

& l'autre, de me faire avouer à qui je devois les lumieres que j'avois acquiſes; mais ayant témoigné que je ne voulois pas être preſſée à ce ſujet, ils ne m'en parlérent plus.

Il étoit tard on ſervit à ſoupé; dès qu'il fut fini, je fis appercevoir à Monſieur de Valnel qu'il étoit tems de ſe retirer: ce ne fut qu'après lui en avoir réitéré l'ordre bien des fois que je pus l'y réſoudre: Je vous laiſſe avec elle, dit-il en ſortant à Mademoiſelle de la Fond, je crains les réfléxions de la nuit, travaillez à m'en garantir.

Tout bien examiné, me dit cette fille, lorſque nous fumes ſeules, Monſieur de Valnel devroit plus ſe réjouir que s'affliger du hazard qui vous a dévoilé ſa conduite; ſans lui vous

auriez ignoré long-tems encore, peut-être, tout ce que l'amour dans un cœur noble eſt capable d'imaginer, &, quoique je ſois fondée à penſer que tout ce qui eſt intérêt vous touche peu, je ſuis cependant ſûre que vous n'avez pû être inſenſible à ſon extrême généroſité: quelles preuves plus convainquantes, d'ailleurs, de la droiture de ſes intentions, que les meſures qu'il a priſes pour vous aſſurer un état, & réparer le malheur de votre fortune? quel fruit pouvoit-il ſe promettre de ſes bienfaits, puiſqu'il comptoit vous les laiſſer ignorer? Ce diſcours, hazardé comme ſans deſſein, eut l'effet qu'on en attendoit; en me faiſant entendre que j'avois de ſecrettes obligations à Monſieur de Valnel, il me fit naître le deſir de les

apprendre : je queſtionnai à ce ſujet Mademoiſelle de la Fond, qui d'abord joua la ſurpriſe, & le regret de s'être avancée ſi imprudemment : Mais enfin continua-t'elle, après avoir rêvé un moment, puiſque j'ai donné lieu à votre curioſité, je ne puis vous refuſer de la ſatisfaire, ſous la condition toutefois, que vous m'en garderez exactement le ſecret, & que Monſieur de Valnel ignorera à jamais ce que je vais vous révéler : je le lui promis, & elle reprit ainſi.

Ce procès gagné, cette fortune qu'il me procuroit, ſont des êtres d'imagination. Des malheurs arrivés à ma famille m'ont laiſſé avec très-peu de bien : il y a pluſieurs années que je connois Monſieur de Valnel, ſa Femme eſt de notre Province,

il y vint peu après ſon mariage pour l'arrangement de quelques affaires, & dès-lors il eut pour moi autant d'amitié, que les qualités eſtimables que je lui connus m'en firent prendre pour lui. Une amie intime que j'ai perdue il y a deux ans, & avec laquelle je vivois à Grenoble, vint s'établir à Paris, & m'y amena avec elle. Monſieur de Valnel y revint avec nous, & continua de nous voir aſſez aſſiduement juſqu'à ſon départ pour l'Auvergne; à ſon retour je fus ſa premiere viſite; je le trouvai changé & très-triſte; je lui en demandai avec intérêt la raiſon: il m'avoua naturellement que pendant ſon ſejour à Clermont, il y étoit devenu éperduement amoureux d'une jeune & belle veuve; qu'il ſeroit encore auprès d'elle, ſi une

maladie ſurvenue à ſa femme ne l'avoit forcé de revenir; qu'il avoit été au déſeſpoir de vous quitter, & qu'il n'étoit occupé que des moyens de vous rejoindre. Il me parla de votre procès, & ce fut par mon avis qu'il vous conſeilla de venir à Paris le ſolliciter vous-même: lorſque vous l'eutes chargé de vous choiſir un Couvent, ce fut moi encore qui lui fit préférer la Communauté de***, où je fus prendre un appartement peu de jours avant votre arrivée. Le projet de Monſieur de Valnel étoit de nous faire faire connoiſſance; il comptoit trouver des reſſources dans mon amitié pour lui, s'il pouvoit vous amener à en prendre pour moi; il eſt d'ailleurs à obſerver, que je pouvois ſans répugnance & ſans

ſcrupule entrer dans ſes vues ſur vous, puiſqu'il n'en avoit que de légitimes, ſa femme étant d'un âge & dans un état à les autoriſer; ſans cette circonſtance, jamais, continua-t-elle, avec un air de dignité que pour la premiere fois je remarquai lui aller aſſez mal, je ne me ſerois intéreſſée à ſa paſſion. Enfin vous arrivates, & je vous trouvai tout ce que vous êtes, c'eſt-à-dire, mille fois mieux encore que l'amour ne vous avoit peinte; &, quoique pour l'ordinaire il embelliſſe ſes portraits, je convins avec Monſieur de Valnel, que le ſien, tout ardent qu'il étoit, n'avoit fait qu'ébaucher le vôtre. Dès ce moment, je ne lui donnai plus de relâche qu'il ne m'eut mis à portée de vous connoître; il me promit de ſaiſir la premiere

occasion qui s'en présenteroit & me tint parole ; vous daignate répondre à mes empressemens, & depuis ce moment nous ne nous quittames plus.

Monsieur de Valnel, enchanté de cette liaison, me conjura d'employer le crédit qu'elle m'avoit acquise pour éloigner le Comte de St. Dreux, dont il étoit mortellement jaloux ; je vous en parlai en vous cachant la commission que j'en avois reçue, je prétextai d'autres raisons de le congédier, vous les approuvates, & ne le vites plus.

Dans l'incertitude du succès de votre procès, Monsieur de Valnel imagina de vous faire croire que j'en avois un considérable ; j'ignorois son projet ; mais le connoissant assez pour n'en

n'en rien redouter, je me prêtai à tout ce qu'il voulut.

Quelques jours après que la perte de votre procès vous eut été annoncée, Monsieur de Valnel entra chez moi un matin : Je touche, me dit-il, d'un air satisfait, au terme heureux où j'ai tant souhaité d'arriver, Madame de Blémon est absolument ruinée ; je suis exactement informé de sa situation, les frais de Justice, & la jouissance des biens qu'elle est condamnée de rendre, vont absorber la totalité de ce qui lui reste : Que ma fortune me devient précieuse puisqu'elle me peut servir à réparer le malheur de la sienne ! Mais comme je la connois, qu'elle en rejetteroit l'offre ; il faut, pour épargner sa délicatesse & ménager sa fierté, feindre dans

peu de jours, que le procès que je vous ai supposé est gagné; que l'arrangement de vos affaires vous rend le séjour du Couvent trop incommode; que vous êtes résolue de le quitter, à la condition qu'elle ne refusera pas de vous suivre : servez-vous de tout le pouvoir que l'amitié vous donne pour l'y engager, surtout, éloignez l'éxécution du projet qu'elle a formé de retourner en Province; gagnons du tems, peut-être arrivera-t-il quelque changement dans ma situation, qui me permettra de changer entiérement la sienne; mais songez, ajoûta-t-il, que mon bonheur dépend d'un secret inviolable. Je lui promis de le garder, & de faire auprès de vous les démarches qu'il éxigeoit de moi; elles ne furent pas inutiles,

& vous cédates à mes importunités, peut-être autant qu'à ma tendreſſe.

Enfin, me dit d'un air tranſporté Monſieur de Valnel, quelques jours avant notre ſortie du Couvent, je viens de réparer, autant qu'il m'eſt poſſible, l'injuſtice du ſort, en rendant à Madame de Blémon une partie de ce qu'il lui a fait perdre; la maiſon que vous allez occuper, & qui a ſemblé lui plaire, eſt à elle; je l'ai achetée & payée en ſon nom; le Notaire qui en a paſſé la vente eſt encore muni d'un contrat de dix mille livres de rente qui lui appartient: de plus, je ſuis en marché d'une jolie maiſon dans les dehors de Paris, dont dans peu de jours elle ſera propriétaire; je viens de lui faire ſigner ces actes, ſans qu'elle ait

pu ſe douter de ce qu'ils contiennent ; il eſt eſſentiel qu'elle les ignore juſqu'à ce qu'il me ſoit permis d'y joindre encore ma main, & tout ce que je poſſéde : ſans cela, je n'en puis douter, elle dédaigneroit mes dons, & me feroit peut-être l'injuſtice de s'en offenſer ; je puis cependant atteſter le Ciel, que je ne veux que la voir, que l'adorer, & mériter par mon reſpect, autant que par mon amour, le retour que je deſire & que j'eſpére.

Des ſentimens ſi rares, pourſuivit l'adroite la Fond, me cauſérent autant d'admiration que de ſurpriſe, & comme je ne les ai jamais vus ſe démentir, je crus, perſuadée du peu de danger que votre vertu couroit avec un amant de ce caractére, pou-

voir travailler à vous inſpirer quelque tendre bonté pour lui. Voilà Madame, ajouta-t-elle, ce que vous ignoriez, & ce que je ne vous aurois jamais appris ſi ma propre juſtification ſur les démarches hazardées, qu'il peut vous ſembler que je vous ai fait faire, ne m'y avoit forcée; j'ignore ce qu'elles peuvent paroître aux yeux du monde, &, à parler vrai, je m'en embarraſſe aſſez peu; votre bonheur que j'ai vu aſſuré, m'a, je l'avoue, engagé à tout oſer pour qu'il le fût: pour être éclaircie ſi j'ai bien ou mal fait, je ne veux que vous pour juge; au reſte, je le répéte encore, Monſieur de Valnel ne me pardonneroit jamais l'abus de ſa confiance: j'aurois été incapable de la trahir, ſi je n'avois appréhendé pour lui &

pour moi, des soupçons également offençants pour tous deux : j'ose donc vous répondre de ses desseins, & vous supplier de rendre justice aux miens. Elle m'ajoûta ensuite beaucoup de choses, qui toutes tendoient à me faire sentir l'étendue des obligations que javois à Monsieur de Valnel ; elle me représenta, avec les ménagemens convenables, tout ce que ma situation sans lui auroit eu d'embarrassant & de désagréable. Vous êtes, me dit-elle, au plus beau de vos jours, quel dommage n'auroit-ce pas été de les aller passer dans une triste Province ! Faites la comparaison de ceux qu'on vous offre ici, d'avec ceux qui vous y étoient destinés ? L'amour & les plaisirs en marqueront tous les instans, le

chagrin & l'ennui les auroient tous marqués. Enfin elle employa tant de raiſonnements, pour me prouver que la premiere démarche faite, il n'étoit plus en mon pouvoir de la réparer, qu'elle acheva de m'en faire perdre entiérement le deſir. Le reſte de la nuit ſe paſſa à nous entretenir; je ne pus me défendre de lui avouer que c'étoit le Comte de St. Dreux, que j'avois vu la veille, & je ne lui cachai point non plus qu'il m'avoit dit en partant, qu'il ſçavoit un moyen ſûr de réparer le coup porté à ma réputation, & qu'il me le propoſeroit : Il faudra l'entendre, reprit-elle, peut-être pourra-t'il vous convenir; & alors ce ſeroit très-bien fait, ſans doute, de l'employer. Enſuite elle changea de converſa-

tion, & il ne fut plus queſtion du Comte.

Neuf heures du matin nous ſurprirent, ſans que nous euſſions l'une & l'autre ſongé à prendre de repos; Mademoiſelle de la Fond alloit cependant ſe retirer, lorſqu'on me vint dire qu'un homme demandoit à me parler; mais qu'ayant ſçu que j'étois avec du monde, il avoit répondu qu'il attendroit que je fuſſe ſeule: nous nous doutames aiſément que c'étoit de la part du Comte, Mademoiſelle de la Fond paſſa dans un cabinet, & j'ordonnai qu'on fit entrer le commiſſionnaire, il me préſenta une Lettre & ſe retira, pour me laiſſer la liberté de la lire & d'y répondre: Mademoiſelle de la Fond qui rentra, s'en ſaiſit. Comme en effet elle étoit du

Comte, la crainte qu'elle n'y fût traitée ainſi qu'elle l'avoit été dans notre converſation de la veille, m'auroit fait deſirer, par ménagement pour elle, de la lire moi-même; mais elle s'en étoit emparée, & ne voulut point me la rendre : elle l'ouvrit donc, & lut tout haut ce qui ſuit.

Lettre du Comte de St. Dreux à Madame de Blémon.

» Si vous avez daigné réfléchir, Madame, ſur notre converſation d'hier, & ſur les divers ſentimens dont j'ai dû vous paroître pénétré; ce qui me reſte à vous dire aujourd'hui, vous ſurprendra peu, ſans doute. Depuis l'inſtant que je vous aime, c'eſt-à-dire, de

» puis celui que je vous connois;
» vous ſçavez ſi ma façon de penſer
» pour vous a varié un ſeul mo-
» ment; elle étoit digne de vous
» toucher, & j'ai long-tems oſé
» me flatter, qu'avec le tems,
» elle vous toucheroit : de triſtes
» preſſentimens, cependant, me
» firent prévoir tout ce que j'a-
» vois à redouter de votre voyage
» à Paris; ils n'ont été que trop
» juſtifiés par l'événement.

» Valnel, continua de vous
» adreſſer des vœux déja offerts;
» il eut l'art de ſe rendre néceſ-
» ſaire; vous lui permites de
» vous voir ſans ceſſe, & il me
» fut défendu de vous voir ja-
» mais : Jaloux & furieux, je
» pars dans l'eſpérance que l'ab-
» ſence & le tems parviendra à
» me guérir; que je me trom-
» pois! abſent comme auprès de

» vous, je vous adore; &, ne
» pouvant plus vivre où vous
» n'êtes pas, je reviens plus vo-
» tre amant, que je n'étois parti :
» j'apprends de tous côtés, en arri-
» vant, la confirmation des bruits
» injurieux déja répandus dans
» votre famille; qu'elle douleur
» mortelle ne me causérent-ils pas?
» forcé par de trompeuses appa-
» rences, de penser comme tout
» le monde, je sens mon désef-
» poir s'accroître sans en sentir
» diminuer mon amour. D'après
» ce foible exposé de tout ce que
» m'a fait souffrir l'un & l'autre,
» peignez-vous l'excès de ma
» joie, lorsque je découvre hier,
» dans l'entretien que nous avons
» ensemble, qu'il m'est encore
» permis de me livrer à tous
» mes sentimens pour vous, &
» que vous n'avez point cessé

» d'en être digne : quel effet
» produisit sur mon cœur les
» larmes que vous répandîtes à
» la connoissance des dangers qui
» vous environnent ! que ces
» pleurs vous embellirent, &
» qu'ils me touchérent. Mais s'ils
» ne m'ont point trompé, s'il
» est vrai qu'ils soient sincéres,
» tarissez-en la source, en détrui-
» sant leur cause ; osez rompre
» d'indignes fers : je vous offre
» ma main, souffrez qu'elle les
» brise. Voilà, Madame, ce
» moyen que je ne pus vous ex-
» pliquer hier, & que je trem-
» ble de vous voir rejetter au-
» jourd'hui : c'est cependant le
» seul capable de vous garantir
» du péril où vous êtes. Si vous
» l'acceptez, heureux, satisfait,
» je renonce à tous projets am-
» bitieux, & à toutes idées de

» gloire : j'aurai assez fait pour
» elle, en conservant votre cœur
» à la veru. Adieu, Madame;
» j'attends en frémissant mon ar-
» rêt ; mais avant de le rendre,
» songez de grace, que vous ne
» le prononcerez point sans
» prononcer le vôtre. «

Le Comte DE S. DREUX.

Hé bien, Madame, me dit Mademoiselle de la Fond, en me regardant fixement, lorsqu'elle eut achevé de lire ; à quoi vous déterminez-vous ? Le procédé du Comte est généreux, poursuivit-elle, voyant que je gardois le silence & que je rêvois profondément, & je sens combien vous devez regretter l'impossibilité où vous êtes d'y répondre.... Eh ! pourquoi n'y répondrois-je pas, interrompis-je

avec vivacité, entraînée par le premier mouvement de ma reconnoiſſance pour Monſieur de St. Dreux? Si vous vous trouvez au fond du cœur des raiſons qui vous y engage, reprit-elle froidement, vous ferez bien, ſans doute: ſacrifiez le malheureux Valnel, immolez à des idées chimériques d'honneur, une fortune réelle, brillante, aſſurée, j'y conſens; il doit m'être égal que vous vous donniez au Comte ou que vous vous conſerviez à ſon rival; ſoyez heureuſe c'eſt tout ce que je deſire. Mais s'il faut ne vous rien taire, & ſi mon amitié éxige que j'oſe tout vous dire, vous ne pouvez ne pas l'être avec l'un, & vous courez riſque de ne l'être jamais avec l'autre: le Comte a des vertus, j'en conviens; il vous

aime cela eſt certain ; il vous aimera toujours, cela peut être encore ; mais qui vous répondra qu'unis à jamais, il oublie parfaitement les impreſſions qu'on à cherché à lui faire prendre de votre conduite avant cette union ? & s'il vient à s'en ſouvenir, n'aurez vous point alors de jalouſie à craindre, & de reproches à eſſuyer ? croyez-moi, appréhendez les effets de l'une, redoutez la honte des autres. Payez la généroſité du Comte, ajoûta-t-elle, voyant que ces raiſons commençoient à m'ébranler, par un noble refus ; ſoyez aſſurée qu'un jour il vous en ſçaura gré. Je ne vous parle point de Monſieur de Valnel, combien, à jamais, vous alliez enchaîner ſa reconnoiſſance ; ce ſentiment manquoit à ſon amour.

Dequoi ne le rendra-t-il pas capable, lorſque vous l'y aurez joint! il vous tiendra compte du ſacrifice que vous lui aurez fait, comme s'il n'y avoit point eu de danger pour vous à ne le pas faire. Enſuite, ſans me donner le tems de réfléchir davantage, elle me préſenta une écritoire, & me dicta en partie la lettre ſuivante.

Réponſe au Comte de St. Dreux.

« Tout ce que la reconnoiſſance » peut faire éprouver & ſentir, » croyez, Monſieur le Comte, » que je l'éprouve & le ſens; je » connois tout le prix de l'offre » que vous me faites, & tout » celui du ſentiment qui vous le » fait faire, & le Ciel m'eſt té- » moin combien ſincérement je

» regrette de n'en pouvoir profi-
» ter ; mais vous même y avez
» mis un obſtacle invincible, en
» m'apprenant les jugemens in-
» jurieux du public & les vôtres.
» J'ai été ſoupçonnée, j'ai paru
» mériter de l'être; en vain, comme
» amant, vous ſemblez l'oublier
» aujourd'hui, vous vous en ſou-
» viendriez, peut-être un jour,
» comme époux. C'eſt vous en
» dire aſſez pour vous faire com-
» prendre la cauſe, & les raiſons
» de mon refus. Adieu, comptez
» toujours ſur toute mon eſtime:
» je remets l'offre de votre ami-
» tié à un tems plus heureux, plus
» tranquille ; à celui enfin, où
» vous ſerez en état de l'accep-
» ter. Juſques-là, ne me voyez
» point ; épargnez-moi la honte
» de pleurer encore devant vous,
» & de pleurer inutilement. «

La Baronne DE BLÉMON.

Cette lettre écrite, Mademoiſelle de la Fond employa de nouveau toute ſon éloquence à vaincre & ſurmonter la répugnance que je ſentois à la faire partir, & j'allois enfin m'y déterminer, lorſque Monſieur de Valnel entra tout-à-coup ſans ſe faire annoncer. L'air de triſteſſe répandu ſur mon viſage, le frappa autant que l'embarras qu'il crut y remarquer : la Lettre du Comte étoit ouverte ſur mon lit, il s'en ſaiſit avec promptitude ; mes efforts pour l'empêcher de la lire, en augmentérent le deſir : il la lut donc, changea vingt fois de viſage en la liſant ; &, ſans proférer un ſeul mot, ſans me regarder, il la rejetta ſur mon lit, & fit un mouvement pour ſortir. Mademoiſelle de la Fond l'arrêta ; où allez-vous donc,

lui demanda-t-elle ? Mourir de ma douleur, répondit-il. Ce peu de mots, prononcés avec déſeſpoir, m'attendrit. Je tenois la réponſe que je venois de faire, je la lui préſentai ; liſez, lui dis-je, & voyez ſi on vous y condamne ? Il la prit, la lut, & ſe jettant à genoux auprès de mon lit : Que vous m'allez trouver injuſte, me dit-il ; un autre expireroit de joie & de reconnoiſſance, moi je meurs d'inquiétude & de jalouſie. Vous refuſez le Comte, il eſt vrai, vous lui défendez même de vous voir ; mais puis-je croire qu'il s'en tiendra à ce refus & à cette défenſe ; & qui me répondra que vous réſiſterez toujours aux tentatives que, ſans doute, il va eſſayer de faire ?..... La parole que je vous en donne,

interrompis-je. Hé bien, reprit-il avec vivacité, ſi vous êtes véritablement dans le deſſein de me la tenir; daignez vous rendre à la priere que j'oſe vous faire de me ſuivre à la campagne & de m'y ſuivre dès ce jour. Il fallut pour calmer ſes craintes le lui promettre, & ſe diſpoſer même ſur le champ à partir. La Lettre pour le Comte fut donnée pour lui être rendue, & ayant à la hâte fait quelques préparatifs pour notre voyage, je montai avec Mademoiſelle de la Fond dans le caroſſe de Monſieur de Valnel, & nous primes la route d'une terre qu'il avoit à ſix lieues de Paris, ne m'imaginant point aſſez éloignée du Comte dans la petite maiſon où il avoit été la veille avec Mademoiſelle de la Fond, & où il avoit compté

nous faire passer quelques tems.

Cette démarche fut la premiere que je fis avec la connoissance que je ne la devois pas faire ; ce fut mon premier pas vers l'abîme, bientôt je m'y vis entraînée.

Je fis la route tristement, malgré la joie dont Monsieur de Valnel étoit transporté, & toute la gaieté de Mademoiselle de la Fond ; je ne pouvois m'empêcher de réfléchir au risque que j'allois courir au fond d'une solitude avec mon amant, son amour, & la la Fond, qui commençoit à me paroître aussi redoutable que l'un & l'autre. L'approche du crime épouvante toujours, & peut-être que dans les commencemens il en coûte autant pour renoncer à la vertu que pour s'y maintenir. Mes ap-

préhenſions à meſure que j'approchois augmentoient : Que je me repentis d'avoir ſi précipitamment quitté Paris ! mais tous mes regrets étoient inutiles, nous arrivions.

Je ne ſçai ſi Monſieur de Vaſnel avoit pénétré ce qui ſe paſſoit dans mon ame ; mais il ſe conduiſit, les quinze premiers jours, d'une façon ſi réſervée, qu'enfin il parvint à diſſiper entiérement mes inquiétudes, & à m'inſpirer cette ſécurité dangereuſe, qui, en faiſant perdre de vue le péril, fait négliger les précautions qu'on auroit pû prendre pour s'en garantir. Lorſque nous nous trouvions ſeuls, ce qui arrivoit ſouvent & indiſtinctement à toutes les heures ; il affectoit un reſpect, une retenue, dont il auroit été difficile,

avec auſſi peu d'expérience que j'en avois, que je n'euſſe pas été dupe, & dont je ne tardai pas à être la victime.

Ces quinze premiers jours écoulés, Mademoiſelle de la Fond me montra une Lettre qu'elle me dit avoir reçu de Paris, par laquelle on lui marquoit qu'un de ſe parens venoit d'y arriver, & que pour l'arrangement de quelques affaires il étoit indiſpenſablement néceſſaire qu'elle s'y rendît pour vingt-quatre heures; elle m'aſſura que ſon abſence, au plus, ſeroit de trois jours. J'y conſentis ſans beaucoup de difficulté; cependant, je ne l'eus pas vue partir que mes frayeurs ſe renouvellérent; mais la conduite de Monſieur de Valnel, toujours la même encore, me raſſura.

Trois ſemaines ſe paſſérent depuis ce départ ; nous recevions ſouvent des nouvelles de Mademoiſelle de la Fond, elle comptoit tous les jours revenir & ne revenoit point ; il ne me vint pas dans l'eſprit de me méfier de ce retardement. J'aime la campagne, celle où j'étois étoit charmante ; mon tems étoit partagé entre la lecture & la promenade : d'ailleurs, née ſenſible au point où je le ſuis, il n'étoit pas poſſible que je ne fuſſe pas à la fin touchée de l'amour de Monſieur de Valnel, qui chaque jour me paroiſſoit plus tendre ; l'habitude de vivre enſemble, la liberté de ſe voir à tous momens, loin de l'affoiblir ſembloit l'augmenter. Que ce ſéjour me paroit délicieux depuis que vous y êtes, me diſoit-il un ſoir que nous

nous nous promenions dans une allée ſombre & écartée, terminée par un boſquet? Que ne puis-je y paſſer ma vie avec vous; je n'aurois à m'y plaindre que du tems qui s'y écoule avec trop de rapidité; hélas! auprès de vous les jours ſont à peine commencés qu'ils ſont finis. Comme il achevoit ces mots, nous nous trouvames à l'entrée du boſquet; notre promenade avoit été longue, il me propoſa de m'y repoſer un inſtant: j'étois laſſe, j'y entrai ſans méfiance: m'étant aſſiſe M^r. de Valnel ſe mit à mes pieds, j'étois accoûtumée à lui voir préférer cette place; après quelques legers efforts pour lui en faire prendre une autre, je conſentis à le laiſſer à la ſienne.

Il eſt pour les femmes de dangereux moments; combien y

en a-t-il, qui ne doivent peut-être leur vertu qu'à un hazard heureux, qui ne les a jamais miſes dans la poſition d'en manquer?

Monſieur de Valnel ne me dit d'abord que ce que je lui avois entendu dire mille fois; peu-à-peu ſes diſcours s'animerent; quelques innocentes careſſes hazardées & ſouffertes l'enhardirent; l'heure, le lieu, l'obſcurité, tout fut pour lui contre moi; l'amour enfin remporta la victoire, ſans me laiſſer le tems de m'appercevoir qu'il ſongeoit à la remporter. L'illuſion dura peu, je revins à moi; étonnée de ſon triomphe, déſeſpérée de ma défaite, je voulus m'arracher des bras de mon amant, qui quelques inſtans rendit mes efforts inutiles; ce-

pendant, à la fin, il fallut y céder. Je lui défendis d'un ton absolu de me suivre, & je sortis du fatal bosquet; la crainte de m'irriter davantage l'empêcha de me retenir. Il prévit que j'allois m'enfermer dans mon appartement; les détours du jardin lui étoient mieux connus qu'à moi, il me laissa suivre la route que j'avois prise, &, m'ayant devancé de quelques momens, il fut se cacher dans un cabinet qui donnoit dans ma chambre à coucher. Il étoit tard; comme j'aime à veiller, j'avois, pour n'être point contrainte, défendu, une fois pour toutes, à mes femmes de m'attendre. Monsieur de Valnel avoit pris la même précaution avec ses gens; ainsi, il étoit bien assuré qu'on ne viendroit ni nous surprendre, ni nous

interrompre. En entrant dans mon appartement je fus me jetter toute habillée ſur mon lit; il ne donna pas aux réfléxions le tems de venir m'accabler, à peine y étois-je qu'il fut à mes pieds : Daignez m'écouter un inſtant, me dit-il, en m'arrêtant le bras que j'avançois pour ſaiſir un cordon de ſonnette, je jure de vous obéir, & de me retirer ſi vous me l'ordonnez. Hé bien, je vous l'ordonne, lui dis-je? venez-vous inſulter à ma honte, & la renouveller peut-être encore? faut-il pour ajouter à votre triomphe, vous rendre témoin du déſeſpoir qu'il me cauſe? Les larmes m'empêchérent d'en dire davantage. Que vous me faites payer cher, reprit-il d'un air pénétré, ce prétendu triomphe! je ne le dois, hélas! qu'à l'exès

de mon amour ; c'eſt à la violence de mes tranſports que vous avez cédé, & point au tendre mouvement des vôtres : cette idée ne ſuffit-elle pas pour empoiſonner mon bonheur ? tout grand qu'il eſt, peut-il me ſatisfaire quand je ſuis ſûr que vous ne le partagez point, & quand votre douleur, votre colere, me fait craindre que vous ne le partagerez jamais ? Je devrois être, ajouta-t-il triſtement, le plus fortuné des hommes, & vous m'en rendez le plus malheureux. Ce diſcours accompagné de larmes, & ſuivi des proteſtations les plus tendres d'une conſtance éternelle, & de mille aſſurances de mériter ſon pardon par un reſpect inviolable à l'avenir, me le fit à la fin accorder ; à la condition qu'il ſe conduiroit dorénavant de façon à

ne me rappeller jamais ce qui venoit de ſe paſſer ; il me le jura : mais un amant ſe croit-il obligé de tenir de ſemblables ſerments, l'amour & l'occaſion ne l'en diſpenſent-ils pas toujours ? Il fut cependant, pour cette fois ſeulement, éxact à la garder ; une partie de la nuit fut ſimplement employée à nous entretenir. Il m'étoit ſurvenu des doutes ſur l'abſence de Mademoiſelle de la Fond[illegible] parus deſirer d'en être éclaircie ; Monſieur de Valnel n'ayant plus de raiſon pour entretenir mon erreur ſur le compte de cette fille, m'avoua qu'elle n'étoit point à Paris ; qu'elle n'avoit feint d'y être néceſſaire, que pour lui laiſſer plus de liberté, & le défaire d'un témoin toujours incommode, quelle que ſoit la confiance qu'on ait en

lui; qu'elle étoit reſtée à une Ferme à peu de diſtance, où elle attendoit l'inſtant de reparoître. Il m'avoua de plus, que c'étoit par ſes conſeils qu'il avoit formé le deſſein de ſe rendre heureux; qu'elle lui avoit fait naître tant de crainte de l'amour du Comte & des ſuites qu'il pouvoit avoir, tant que je n'aurois pas pris les derniers engagemens, qu'il s'étoit réſolu de tout riſquer pour me les faire prendre. Quoique prévénue ſur le caractére de cette Fille, je ne pûs écouter Monſieur de Valnel ſans indignation; &, voyant le précipice où cette malheureuſe m'avoit inſenſiblement conduite, je le conjurai inſtamment de me ſauver de l'horreur de la revoir: il me le promit & me tint parole. Mademoiſelle de la Fond partit pour

Paris ; & je fus quelques tems ſans entendre parler d'elle.

On trouvera, ſans doute, extraordinaire, qu'après l'aventure du boſquet, & les regrets qu'elle m'avoit cauſé, je puſſe ſi facilement me réſoudre à reſter expoſée à en eſſuyer de ſemblables ; mais qu'on faſſe réfléxion à tout ce que mon état avoit d'embarraſſant : Sans amis, ſans parens, ſans fortune, ſans aucune reſſource enfin, & par l'imprudence de mes premieres démarches perdue de réputation avant que d'avoir réellement mérité de l'être ; que ſerois-je devenue ? Y avoit-il un autre parti à prendre que celui de me confier entiérement à l'amour & à la conſtance de mon amant ? Après y avoir bien réfléchi, je crus ce moyen le plus ſûr, comme le ſeul qui me reſ-

toit ; & tant que vécut Madame de Valnel, j'eus tout lieu de me confirmer de plus en plus dans mes espérances. Son mari étoit si tendre, si empressé ; il avoit des attentions si délicates, si soutenues, qu'il me parut justifier le goût que je m'imaginois qu'il m'avoit inspiré ; je m'accoutumai donc à croire le sentir, & peu à peu je le fus à m'y livrer.

Nous restames un mois encore à la terre où nous étions ; lorsqu'il fut écoulé, Monsieur de Valnel me proposa de me ramener à Paris, ses affaires ne lui pouvant permettre un plus long séjour à la campagne. Dans les commencemens du désordre on est effrayée & timide ; je me figurois, si j'osois reparoître, que tout l'univers s'appercevroit de

ma défaite ; je ſuppliai donc Monſieur de Valnel de conſentir que j'allaſſe en enſévelir la honte dans la petite maiſon qu'il m'avoit fait préparer, & qu'il me deſtinoit, dans les dehors de Paris ; il le voulut bien ; & nous partimes pour nous y rendre.

Je paſſai deux mois ſans deſirer d'en ſortir, à la fin cette ſolitude commença par me paroître triſte, & bientôt me devint ennuyeuſe : j'aimois les plaiſirs bruyants du grand monde ; née tendre, je m'étois perſuadée que l'amour m'en tiendroit lieu ; & qu'il ſuffiroit à mon cœur, ainſi que lui avoit ſuffi dans les premieres années de mon entrée dans le monde, celui que j'avois reſſenti pour Monſieur de Clarcy ; mais quelle différence du ſen-

timent dont j'étois alors animée, à celui que je reſſentois pour Monſieur de Valnel: Que la comparaiſon que j'en faiſois quelquefois m'humilioit; il me ſembloit que j'aurois eu moins de reproches à me faire, s'ils ſe fuſſent reſſemblés davantage.

Qu'on me pardonne ici une petite digreſſion: je ſçai que les exemples n'autoriſent pas, que même ils ne peuvent excuſer; mais à combien de femmes n'eſt-il pas arrivé, comme à moi, de ſe méprendre? & combien y en a-t'il qui ne ſe ſont, ainſi que moi, apperçu de cette mépriſe, que lorſqu'elle les a eu conduites auſſi loin qu'auroit pu les conduire l'amour?

Monſieur de Valnel étoit, au reſte, conſtamment le même; il venoit réguliérement ſouper

tous les soirs avec moi, sembloit me quitter toujours avec peine, & me revoir avec un nouveau plaisir. Près de six mois se passérent de cette sorte ; mais quel est l'amant heureux qui ne se lasse point à la fin de l'être ? Le mien, quoi qu'en apparence toujours enchanté de son bonheur, s'apperçut bientôt de notre trop grande solitude, & me proposa de m'amener quelques-uns de ses amis : je résistai quelques tems, & cédai enfin. Insensiblement je m'accoûtumai à revoir du monde ; je hazardai même quelques voyages à Paris ; peu à peu je repris l'habitude d'y paroître, je me fis à l'idée de tout ce qu'on pouvoit penser & dire, & je finis par cesser de m'en inquiéter.

Six mois encore s'écoulérent ;

au bout de ce tems, rentrant un ſoir ſeule chez moi, je trouvai Mademoiſelle de la Fond qui m'y attendoit. Depuis que j'avois perdu de vue cette fille, je m'étois peu embarraſſée de ce qu'elle étoit devenue ; il ne m'étoit même point arrivé de faire à Monſieur de Valnel la moindre queſtion à ſon ſujet : mon premier mouvement, en l'appercevant, fut plus de ſurpriſe que d'indignation ; elle me connoiſſoit trop pour s'y m'éprendre. Vous êtes étonnée, Madame, me dit-elle en venant au-devant de moi, de ce que j'oſe encore me préſenter devant vous, après l'arrêt que vous m'avez fait ſignifier : je croyois le pouvoir ſubir toute ma vie, mais je me ſuis trompée ; la vraye amitié a des droits qu'il eſt impoſſible

qu'elle perde jamais : la mienne vous a conſervé ceux qu'elle vous avoit acquiſe, ai-je donc perdu ſans retour ceux qu'elle me donnoit à la vôtre ? Ce début, accompagné de quelques larmes, me toucha. Je lui demandai avec douceur ſi je pouvois lui être utile, & ce qu'elle éxigeoit de moi ? Que vous m'aimiez encore, reprit-elle avec vivacité ; que vous ſoyez perſuadée que je vous aime, & que dans tout ce qui s'eſt paſſé, je n'ai eu d'autre vue, d'autre projet que votre bonheur : l'événement heureux que je prévois vous le prouvera en me juſtifiant. Alors, ſans me donner le tems de lui répondre, elle m'apprit que depuis deux jours Madame de Valnel étoit à toute extrémité à la campagne, chez une de ſes

amies ; que s'étant trouvée chez ſon mari l'après dîné, au moment qu'il en recevoit la nouvelle, il l'avoit chargée, étant obligé de partir ſur le champ, de venir me l'annoncer ; enſuite m'embraſſant avec toutes les marques de la joye la plus vive : je n'aurai bientôt plus de vœux à former, me dit-elle, puiſque bientôt il ne m'en reſtera plus à faire pour vous.

Nos jugemens pour l'ordinaire ſe reſſentent de la ſituation où nous ſommes ; j'avois trouvé Mademoiſelle de la Fond coupable lorſque je ne l'étois point ; elle me parut l'être moins parce que je l'étois devenue. Elle n'eut donc pas beaucoup de peine à achever de détruire un reſte de répugnance que je ſentois encore pour elle, & à reprendre au-

près de moi la place qu'elle y avoit occupée. On va voir ce que m'a coûté l'imprudence & la foibleſſe qui me la lui fit rendre.

Peu de jours après mon raccommodement avec cette fille, Madame de Valnel mourut à la campagne; ſon mari de retour à Paris vint me voir avec empreſſement, & continua ſes aſſiduités auprès de moi, comme à l'ordinaire. Trois mois cependant ſe paſſérent ſans qu'il fût directement queſtion de la parole qu'il m'avoit donné tant de fois; mais j'attribuois ſon ſilence, à ce ſujet, aux raiſons de décence qui ne lui permettoient pas, avant la fin de ſon deuil, de s'occuper d'un ſecond engagement; & j'attendois ſans inquiétude le tems où je pourrois le ſommer de l'éxécution de ſes promeſſes.

Pendant ce tems, Mademoiſelle de la Fond, qui ne me quittoit plus & à qui j'avois fait prendre un logement chez moi, employa toutes les reſſources de ſon eſprit à faire renaître, & enſuite à entretenir, mon goût pour le plaiſir & la diſſipation; comme je ne lui pouvois attribuer d'autres vues que mon amuſement, je lui tenois un tendre compte des ſoins qu'elle ſe donnoit pour m'en procurer: par ceux qu'elle prit, ma maiſon en devint une des plus brillantes de Paris, & où ſe trouvoit en hommes la meilleure compagnie. La vie diſſipée & tumultueuſe qu'on m'engageoit à mener eut l'effet qu'on s'en propoſoit; elle m'empêcha de remarquer la conduite de Monſieur de Valnel avec moi: diſtraite par un infinité d'objets, je

ne fis point attention qu'il ne venoit plus chez moi que des momens, & que ces momens étoient toujours ceux où le cercle y étoit le plus nombreux. Jamais, ainſi que j'en ſuis déja convenue, je n'avois reſſenti pour lui rien de plus que de la reconnoiſſance; ce ſentiment, joint à l'embarras des circonſtances où je m'étois trouvée, avoit bien pu ſuffire pour former notre liaiſon; mais pouvoit-il être ſuffiſant pour la ſoutenir? Une foule d'adorateurs, dont le nombre augmentoit chaque jour, & dans laquelle ſe trouvoit des gens du rang le plus diſtingué, me fit naître des idées d'ambition auxquelles ſe joignit le plus vif chagrin de l'impoſſibilité de la ſatisfaire: je me perſuadois que ſans l'éclat de mon aventure

avec Monſieur de Valnel, il n'étoit fortune, ni rangs, auxquels je n'euſſe pu juſtement prétendre : de-là s'enſuivit des repentirs ſur le paſſé, des dégoûts pour le préſent, & des regrets pour l'avenir.

Monſieur de Valnel ne fut pas long-tems ſans s'appercevoir du changement qui s'étoit fait dans ma façon de penſer ; ſon amour affoibli par près de deux ans d'habitude, & plus encore, peut-être, par le peu de ſoin que je prenois de l'entretenir s'éteignit tout-à-fait. Il s'eſtima heureux que mon inconſtance autoriſât la ſienne, & ſe crut diſpenſé de me rendre des ſoins, que ma froide conduite avec lui lui faiſoit juger également gênants pour tous deux. Ses engagements avec moi furent donc

oubliés ; je ne m'aviſai pas de l'en faire ſouvenir, & pluſieurs mois s'étant écoulés ſans que de part ni d'autre il en fût queſtion ; perſuadé alors que je n'en conſervois aucune idée, il crut, ſon deuil fini, pouvoir faire ſuccéder ſans riſque l'infidélité à l'inconſtance. L'éclat de ſa fortune ayant ébloui une famille illuſtre ; une fille de qualité, jeune, jolie, lui fut propoſée : Monſieur de Valnel flatté de l'alliance l'accepta. Ce mariage, quoique traité ſecrettement, fut ſçu dans le monde, parvint juſqu'à moi, & me fit faire quelques réflexions : on ne nommoit ni la famille, ni la jeune perſonne ; le Duc de*** ſimplement étoit cité comme s'intéreſſant à cette affaire & l'ayant conduite. Pluſieurs de mes amis, à qui

l'intérêt que je devois prendre à ce mariage n'étoit point inconnu, m'ouvrirent les yeux sur l'opprobre dont il acheveroit de me couvrir : la crainte de voir à jamais confirmer ma honte, & de perdre le seul moyen qui me restoit de la réparer, me fit, mais trop tard, former la résolution de mettre tout en usage pour rappeller mon amant; mais tout fut inutile. L'amour est comme le tems, passé une fois il ne revient plus. Mes plaintes, mes reproches, ne produisirent d'autre effet sur Monsieur de Valnel, que de l'éloigner de moi davantage, & bientôt même il cessa tout-à-fait de me voir. Je m'en plaignis avec amertume à Mademoiselle de la Fond, qui, après avoir fait, à ce qu'elle me dit, d'impuissants efforts pour me

le ramener, chercha à m'insinuer qu'elle ne me voyoit point de meilleur parti à prendre, que de ſonger à me procurer du côté de la fortune des dédommagemens ſuffiſſants, qui puſſent me mettre en état de ſoutenir le train de vie brillant que je menois; & me laiſſa entrevoir que Monſieur de Valnel étoit très-diſpoſé à m'accorder tous ceux que j'éxigerois pour le dégager entiérement de ſa parole. Ne pouvant plus conſerver de doute, d'après cette aviliſſante propoſition, ſur le deſſein où il étoit d'y manquer, l'honneur, & plus encore la vanité, peut-être, m'affermit dans le projet de tout tenter pour le forcer à la tenir; mais je crus auparavant devoir chercher à pénétrer quel pouvoit être l'objet à qui l'on me ſacrifioit.

Les ſoins que je me donnai ne furent pas inutiles; après les plus exactes perquiſitions je le découvris enfin, & j'appris, avec le plus grand étonnement, que c'étoit Mademoiſelle de St. Dreux, ſœur cadette du Comte de ce nom dont j'ai déja parlé; qu'elle étoit à trente lieues de Paris, dans l'Abbaye de ***; que Monſieur de Valnel y avoit déja fait pluſieurs voyages, & qu'on attendoit pour la faire venir & conclure ſon mariage, le retour du Marquis de St. Dreux, aîné de cette maiſon, Ambaſſadeur pour lors à *** qui devoit arriver dans peu de tems.

Mademoiſelle de la Fond à qui je fis part de cette découverte, auſſi-bien que de l'idée qu'elle me fit naître de m'adreſſer au Comte de St. Dreux, pour con-

certer avec lui des moyens de me garantir du malheur que je redoutois, ſe ſervit de toute l'adreſſe de ſon eſprit pour me perſuader l'inutilité de l'humiliante démarche qu'elle me voyoit déterminée de faire : il étoit peu vraiſemblable, me diſoit-elle, que le Comte ignorât les vues de Monſieur de Valnel ſur ſa ſœur, & moins vraiſemblable encore qu'il pût y mettre obſtacle, cette ſœur dépendant uniquement de ſon frere aîné, qui lui tenoit lieu de pere : d'ailleurs, à ſuppoſer au Comte l'autorité ſuffiſante pour empêcher un établiſſement avantageux, & jugé néceſſaire par le peu de fortune de la jeune perſonne, étoit-il à préſumer que le Comte, après les ſujets eſſentiels de plaintes que, ſans doute, il s'imaginoit avoir à former contre

contre moi, pût préférer mon intérêt à celui de sa Sœur : j'avois mépriſé ſon amour, &, ce que les hommes pardonnent peut-être moins encore, j'avois humilié ſa vanité : ſeroit-il inſenſible au plaiſir de s'en venger, & pourroit-il n'en pas ſaiſir l'occaſion ? Ces raiſons, quelques apparentes qu'elles fuſſent, n'ébranlérent point ma réſolution, & la vivacité de Mademoiſelle de la Fond à la combattre, ne ſervit qu'à m'y affermir davantage ; l'expérience que j'avois acquiſe du caractére de cette fille m'avoit appris à m'en défier. Quoique depuis l'abandon total de Monſieur de Valnel elle parût ne le voir que très-rarement, je ſçavois, à n'en pouvoir douter, qu'ils avoient enſemble des entrevues très-fréquentes.

& très-longues, les précautions qu'elle prenoit pour m'en dérober la connoissance me les rendirent suspectes; je pris donc le parti de dissimuler à mon tour avec elle, & feignis de me rendre à ses conseils, il ne fut plus question du Comte. Cependant, je m'informai avec soin s'il étoit à Paris: je sçus qu'il y avoit plus de deux ans qu'il n'y avoit paru; qu'il vivoit ordinairement ou à son Régiment ou dans une terre qu'il avoit en Languedoc. Pour me sauver de l'inconvénient d'adresser une lettre où il ne seroit pas, m'étant souvenue de lui avoir entendu parler plusieurs fois d'un Chevalier de Malthe son intime ami, nommé de Luzanne, attaché à un de nos Princes du Sang, je chargeai un Gentilhomme de ce

même Prince, que je voyois souvent, de demander au Chevalier où étoit actuellement le Comte: ayant appris qu'il étoit à sa terre, je lui écrivis un mot simple, mais pressant, par lequel, sans lui rien expliquer, je le supplios de se rendre à Paris, où j'avois à lui communiquer une affaire importante qui me regardoit, où son secours m'étoit nécessaire, & dont l'estime que je conservois pour lui m'assuroit par avance. Mon espérance ne fut point trompée, le tems de recevoir réponse étoit écoulé à peine, que le Comte me l'apporta lui-même: ce fut un matin, j'étois encore au lit, & je venois d'être instruite par de secrets émissaires que j'avois auprès de Monsieur de Valnel, que le Marquis de St. Dreux & sa Sœur étoient

arrivés *incognito* à Paris de la veille, lorsqu'on m'annonça leur Frere : on juge bien avec quel trouble & quel embarras je le reçus ; mais il eut une si grande attention à éloigner toutes idées de plaintes & de reproches, qu'il parvint à me rassurer, & à m'inspirer assez de confiance pour oser lui faire l'entier aveu de ma situation. Il m'écouta attentivement sans m'interrompre, parut surpris de l'arrivée de son Frere & de sa Sœur à Paris, qui, dans les lettres qu'il en avoit reçu il y avoit peu de jours, ne lui avoient point marqué qu'ils dussent y arriver si tôt ; ensuite, il me promit de tout employer pour rompre le mariage que je craignois, m'assura que pour y faire ses efforts il auroit prévenu mes ordres, si son Frere,

en lui faiſant part d'un projet d'établiſſement pour leur Sœur, lui avoit nommé l'époux qu'il lui deſtinoit, &, ſans entrer dans de plus grand détail à ce ſujet, il me quitta pour aller chez le Duc de***, où on m'avoit dit que Monſieur & Mademoiſelle de St. Dreux étoient logés.

Environ une heure après, étant avec Mademoiſelle de la Fond, qui, ayant rencontré le Comte comme il ſortoit de mon appartement, tâchoit avec ſon adreſſe ordinaire de pénétrer quel pouvoit être l'objet de cette viſite, on vint, tout bas, m'avertir que deux hommes, qui refuſoient de ſe nommer, demandoient avec inſtance à me parler ſeule un inſtant. Imaginant que c'étoit quelque meſſage de la part du Comte de St. Dreux, j'ordonnai

qu'on les fît entrer dans un cabinet tenant à la chambre où j'étois, & je fus les y recevoir. Qu'on se figure mon étonnement, en reconnoissant mon Frere & le Marquis de Clarcy ! mon premier mouvement fut de voler à eux, & de les embrasser avec tendresse ; ils ne se refusérent point à mes caresses, mais ils les reçurent sans me les rendre. Cette froide réserve m'interdit ; je restai immobile, sans oser lever les yeux sur eux, & j'attendis, avec une sorte de saisissement, qu'ils rompissent les premiers le silence, & qu'il leur plût de m'instruire des motifs de leur voyage à Paris, dont la visite que j'en recevois me faisoit craindre que je ne fusse l'objet.

Mon embarras, mon inquiétude, se peignoient si bien sur mon

viſage, que mon Frere & le Marquis qui m'examinoient avec attention s'en apperçurent aiſément; malheureuſement ils eurent la mal-adreſſe de ne pas ſçavoir profiter des divers mouvemens qui m'agitoient : loin de chercher à me raſſurer & à m'inſpirer en eux une tendre confiance, ils me la firent entiérement perdre par l'amertume de leurs remontrances ſur le déſordre de ma conduite. Comme, après tout, je ne reconnoiſſois point en eux d'autorité qui leur donnât le droit de me les faire, je leur reprochai vivement à mon tour, qu'à ſuppoſer que je me les fuſſe réellement attirées, l'abandon où m'avoit laiſſé ma famille, après le renverſement de ma fortune, en étoit la premiere cauſe. Pour éviter à ce ſujet de

plus amples éclairciſſements, où j'appréhendois de n'avoir pas toujours raiſon, je les quittai en les priant de me laiſſer à l'avenir l'arbitre de mon ſort, de continuer, ainſi qu'ils avoient fait par le paſſé, à ne s'en point inquietter, & je paſſai dans une autre chambre dont je fermai la porte ſur moi.

Leur deſſein étoit louable, ſans doute, puiſqu'il n'en avoient point d'autre que celui de m'arracher aux nouveaux dangers qu'ils prévoyoient que je pouvois courir encore, & auxquels ils étoient fondés à craindre que je réſiſterois mal : l'expérience prouvant qu'une premiere faute eſt aſſez ordinairement ſuivie d'une ſeconde, & ſouvent de pluſieurs autres, le nombre des femmes qui n'ont eu qu'une foibleſſe étant

beaucoup moins considérable que celui de celles qui n'en ont point eu du tout. Il est possible de ne point sortir des bornes du devoir ; mais lorsqu'elles sont franchies une fois, la pente qui entraîne dans le désordre est si rapide qu'il est bien difficile de s'y arrêter.

Cependant si mon Frere & Monsieur de Clarcy se fussent moins livrés à l'imprudence de leur zéle, si au lieu d'aviliſſants reproches, qu'on pardonne d'autant moins qu'on sent davantage qu'on les mérite, ils n'eussent employé avec moi que l'indulgente douceur, dont la vraie vertu sçait si bien se servir pour ramener à elle, il est vraisemblable que mon premier égarement auroit été le seul dont j'aurois à rougir aujourd'hui, & qu'ils

ſeroient aiſément parvenus à m'éloigner des occaſions dangereuſes, en me déterminant à retourner en Province ; je crois même que, malgré mon reſſentiment ſur la façon dont ils s'y étoient pris pour m'y réſoudre, ils y auroient pu réuſſir à la fin, ſi ils ne s'étoient vus forcés de ſortir précipitamment de Paris, ce qui les empêcha de me voir une ſeconde fois : à la vérité ils m'écrivirent ; mais leur lettre me trouvant encore dans toute l'émotion que leur viſite m'avoit cauſé, & me figurant qu'elle n'étoit qu'une ſuite ou une répétition de notre entretien, je ne la voulus point lire & la leur renvoyai dédaigneuſement ſans l'avoir ouverte, avec une aſſurance très-poſitive que ce ſeroit l'uſage que je ferois de toutes

celles qui me viendroient de leur part : vivement offensés de ce procédé, ils se le tinrent pour dit, & cette tentative fut la derniere dont ils me jugérent digne ; fondés à croire que toutes celles qu'ils pourroient faire désormais seroient inutiles, ils résolurent pour se venger & me punir, de m'abandonner à moi-même & aux inutiles regrets qui ne pouvoient manquer de me tourmenter un jour, & que je ne tardai pas de commencer à éprouver.

Sur la fin du jour me trouvant seule, Mademoiselle de la Fond étant sortie, & ayant fait défendre ma porte, excepté au Comte de St. Dreux dont j'attendois impatiemment le retour, on vint m'avertir qu'un homme, ayant l'apparence d'un domesti-

que & qui refuſoit de dire de quelle part il étoit envoyé, demandoit avec obſtination à me parler, & proteſtoit de ne point ſe retirer qu'il ne m'eut donné une lettre, qu'il ne pouvoit, aſſuroit-il, remettre en d'autres mains que dans les miennes: imaginant que ce nouveau meſſage pouvoit venir encore de Meſſieurs de Clarcy & d'Oville je refuſai de le recevoir: l'homme qui en étoit chargé ne ſe rebutant point, & renouvellant au contraire avec opiniâtreté ſes perſécutions, je fus forcée d'y céder, & de permettre qu'on le laiſſât entrer. Il me préſenta une lettre, qu'il me dit être du Comte de St. Dreux, je l'ouvris précipitamment & y lus ce qui ſuit.

LETTRE.

» Je ſuis arrivé un jour trop
» tard, Madame, l'inſtant du
» bonheur que m'a procuré l'idée
» de vous être utile, ne me rend
» que plus cruelle l'impoſſibilité
» de vous ſervir; le coupable
» Valnel a conſommé ſon crime,
» & vient d'en être puni : il eſt
» marié de cette nuit, & vous
» avez été vengée ce matin : on
» ignore par qui, & comment,
» mais il a été rapporté chez lui
» dans un état à laiſſer peu d'eſ-
» pérance pour ſa vie; d'affreux
» ſoupçons qu'on me laiſſe en-
» trevoir me font craindre pour
» vous un injurieux éclat. Pré-
» venez-en les ſuites, Madame,
» abſentez-vous de Paris, au
» moins pour quelques jours, je
» vous ai ménagé un aſyle, per-

» mettez à l'homme chargé de
» cette lettre de vous y conduire,
» vous y ſerez en ſûreté. Je n'ai
» pas le tems d'entrer dans un plus
» grand détail ; je volerai vous
» en inſtruire auſſi-tôt que j'en
» ſerai plus amplement informé,
» & que je me croirai inutile
» ici à vos intérêts.

Le Comte DE *St. Dreux.*

P. S. » Il faut vous obſerver,
» Madame, que je juge dange-
» reux que Mademoiſelle de la
» Fond ſoit inſtruite du lieu de
» votre retraite, & que je ſuis
» fondé à penſer qu'il eſt eſſen-
» tiel qu'elle l'ignore.

On ſe figure l'effet que dut produire ſur moi cette Lettre, au douloureux dépit que me fit éprouver la nouvelle du mariage

de mon perfide amant, se joignit l'inquiétude la plus vive sur cette vengeance dont me parloit le Comte. Quelle pouvoit-elle être? quels soupçons en pouvoient rejaillir sur moi? enfin, que pouvois-je en avoir à craindre? Je questionnai envain le commissionnaire de Monsieur de St. Dreux, je n'en pus tirer de plus grandes lumiéres; son maître l'avoit laissé, me répondit-il, dans un Hôtel garni, où ils étoient allés descendre en arrivant, étoit sorti seul peu d'instants après, & n'avoit point reparu depuis: c'étoit le Chevalier de Luzanne, ami intime du Comte, qui avoit apporté la Lettre qu'on venoit de me rendre; c'étoit de lui dont le porteur avoit reçu ces ordres, pour l'éxécution desquels il lui avoit recommandé de la

part de ſon maître la plus extrême diligence. Cet homme enſuite me ſupplia de le mettre en état de les remplir, & de ne pas perdre en inutilités un tems, qu'on lui avoit dit être de la plus grande conſéquence d'employer. Pendant qu'il m'en preſſoit avec des inſtances plus fatiguantes que perſuaſives, je reçus un ſecond Billet du Comte qui me détermina : il ne me diſoit cependant rien de plus que ſa Lettre ; mais il continuoit d'inſiſter ſi vivement ſur la néceſſité de quitter Paris ſur le champ, qu'il parvint à me perſuader qu'il falloit qu'en effet je courus quelques riſques à y reſter. Sans imaginer quels ils pouvoient être, tourmentée de l'inquiéte curioſité de l'apprendre, je conſentis à me laiſſer conduire où le Comte m'aſſuroit qu'il ne tar-

deroit pas à venir m'en inſtruire lui-même ; c'étoit à cinq lieues de Paris, dans une maiſon de campagne appartenant au Chevalier de Luzanne.

Par une ſuite des précautions qu'avoit priſes Monſieur de St. Dreux, une voiture devoit ſe trouver à une des portes du Palais-Royal, ſur lequel donnoit la maiſon que j'occupois. Pour dérober ma marche à mes gens, & ſurtout à Mademoiſelle de la Fond, ainſi qu'il m'étoit recommandé, accompagnée de mon conducteur & d'une de mes femmes, que je voulus emmener avec moi, je me rendis de mon appartement dans le Jardin par un eſcalier qui y communiquoit ; il commençoit à faire nuit, nous le traverſames ſans être reconnus de perſonne. Arrivés à la

porte indiquée nous montames dans la voiture, qui effectivement nous y attendoit, & nous partimes ; nous fimes une si prodigieuse diligence, qu'en moins de cinq quarts-d'heure nous arrivames à***, où étoit située la maison du Chevalier de Luzanne, que nous trouvames prête à nous recevoir par les ordres qui nous avoient précédés. On se figure aisément qu'elle étoit mon impatience d'apprendre les raisons qui avoient engagé le Comte à exiger de moi une démarche aussi précipitée que celle qu'il venoit de me faire faire, aussi bien que celle d'être instruite des particularités du mariage de Monsieur de Valnel, & des suites qu'il avoit eû, où je soupçonnois vivement mon Frere & le Marquis de Clarcy d'avoir eu part.

L'eſpérance de voir à chaque inſtant arriver le Comte, m'aida d'abord à ſoutenir les tourmens de l'incertitude ; mais l'ayant inutilement attendu le lendemain & la nuit ſuivante, & ce retardement augmentant mon inquiétude, j'allois lui dépêcher ſon homme de confiance, qui par ſon ordre étoit reſté auprès de moi, lorſqu'enfin il arriva. Il commença par me tranquilliſer ſur ma ſortie de Paris, m'aſſurant que j'étois libre d'y retourner, & que je n'avois plus rien à redouter de l'orage, qu'il avoit dit voir former ſur ma tête : m'expliqua enſuite quel avoit été cet orage, & comment Monſieur de Valnel lui-même l'avoit diſſipé : voici ce qu'il m'apprit à ce ſujet.

Le Duc de***, allié de près à Meſſieurs de St. Dreux & en cette qualité s'intéreſſant à l'établiſſement de leur Sœur, avoit depuis l'inſtant de la mort de Madame de Valnel jetté les yeux ſur ſon mari, avec lequel il vivoit depuis bien des années dans une ſorte d'intimité, qu'on prétendoit lui avoir été utile plus d'une fois pour l'arrangement de ſes affaires ; quoiqu'il en ſoit, appréhendant que la liaiſon de ſon ami avec moi ne fût un obſtacle à ſon projet, pour l'appuyer & le faire plus ſûrement réuſſir, il avoit eu recours à Mademoiſelle de la Fond, dont il connoiſſoit le caractére intéreſſé, & tout l'empire que lui avoit acquis ſur Monſieur de Valnel ſa complaiſance à le ſervir dans ſes plaiſirs, & ſon adreſſe

à lui en procurer. Une récompense considérable promise à cette fille l'avoit facilement déterminée à entrer dans ses vues, que n'avoit secondées que trop ma froide indifférence pour mon amant, augmentée encore par l'extrême dissipation où l'on m'engagea à me livrer. Cependant ce projet de mariage ayant transpiré, & m'ayant, ainsi que je l'ai déja dit, occasionné quelques réflexions, Mademoiselle de la Fond redoutant l'effet de la résolution qu'elles me firent prendre de recourir au Comte de St. Dreux, à qui, par son avis, on n'avoit point nommé l'époux destiné à sa Sœur, pressa la conclusion du mariage, &, dans la crainte de quelque éclat désagréable de ma part, conseilla de prendre des mesures

pour le terminer auſſitôt l'arrivée de la jeune perſonne à Paris; ce qui fut exécuté : de ſorte que le Comte en apprit la nouvelle chez le Duc de***, où je l'avois aſſuré qu'il trouveroit ſon Frere. Vivement touché de la douleur qu'il ſe figuroit que j'en reſſentirois, il rêvoit triſtement comment il s'y pourroit prendre pour me l'annoncer, quand un des gens de Monſieur de Valnel étoit venu, d'un air effrayé, avertir le Duc, de la part du Marquis de St. Dreux, que ſon maître, ſorti depuis environ trois heures, venoit dans l'inſtant d'être rapporté chez lui, avec deux coups d'épée à travers le corps, & dans un état à faire tout craindre pour ſa vie : le Duc ſur le champ étoit ſorti pour ſe rendre chez Monſieur

de Valnel, où le Comte l'avoit accompagné dans le deſſein d'apprendre les particularités de cette avanture, & de venir m'en inſtruire. Ils trouvérent Monſieur de Valnel, ſans connoiſſance, entre les mains des Chirurgiens, qui leur confirmérent le danger où il étoit, & leur peu d'eſpérance de l'en tirer. Tandis qu'ils s'occupoient à queſtionner inutilement ſes gens ſur la cauſe de ce malheur, Mademoiſelle de la Fond étoit ſurvenue, qui, ayant tiré le Duc & le Marquis de St. Dreux à part, leur avoit rendu compte de la viſite de mon Frere & du Marquis de Clarcy chez moi, où elles les avoit laiſſées, & de ce qu'elle avoit entendu de leur converſation. La circonſtance dans laquelle ils ſe trouvoient à Paris les fit ſoupçonner d'avoir part à ce qui ve-

noit d'arriver à Monſieur de Valnel, que le Duc & le Marquis de St. Dreux ne manquérent pas de traiter de lâche aſſaſſinat, & auquel ils ne doutérent point que le deſir de me venger ne m'eût fait contribuer. Quelques propos à ce ſujet qui leur échappérent devant le Comte, lui ayant fait conjecturer qu'ils étoient réſolus, à tout hazard, de s'aſſurer de ma perſonne, lui avoit fait me donner l'avis que j'en avois reçu, & je ne ſçais trop ſi les précautions qu'il avoit priſes pour ma ſûreté auroient été ſuffiſantes, ſi le malheur qu'on redoutoit fût réellement arrivé; mais heureuſement Monſieur de Valnel, moins dangereuſement bleſſé qu'on ne l'imaginoit, étant revenu à lui, & en état de s'expliquer, m'avoit pleinement juſtifié

fiée de l'accusation, & avoit si affirmativement protesté de mon innocence, que, quoiqu'il refusât très-obstinément les éclaircissemens qu'on persistoit à lui demander sur son aventure, on avoit cessé de croire qu'elle eût quelque rapport avec ce qui me regardoit. Le Comte de Saint Dreux rassuré à cet égard, & ne voyant plus rien à craindre pour moi, se disposoit à partir pour me venir joindre, lorsque son beau-frere ayant, appris qu'il étoit chez lui, avoit demandé à le voir & à lui parler; ce fut dans l'entretien qu'ils eurent ensemble, que Monsieur de Valnel, persuadé qu'il ne couroit aucun risque à se confier au Comte, lui avoua que c'étoit contre le Marquis de Clarcy qu'il venoit de se battre; que le soir il étoit

venu le trouver avec mon Frere ; que d'abord ils lui avoient parlé avec ménagement & douceur de ſes engagemens avec moi, parvenus juſqu'à eux en Province par le bruit public, auſſi-bien que le deſſein où l'on aſſuroit qu'il étoit d'y manquer ; que, quoiqu'ils fuſſent certains que cela ne pouvoit être, ce bruit s'étoit ſi généralement répandu, & avoit trouvé créance dans l'eſprit de tant de gens, qu'ils s'étoient vus contraints de venir eux-mêmes l'engager d'employer, ſans plus de délai, le ſeul moyen de le faire ceſſer. Monſieur de Valnel ajouta qu'embarraſſé à cette propoſition, il avoit tâché d'éluder une réponſe déciſive, ce qui ayant fait juger à mon Frere & à Monſieur de Clarcy qu'il étoit peu diſpoſé à en faire une

qui les pût ſatisfaire, ils avoient bruſquement terminé leur viſite par le prier de bien examiner la juſtice & même l'abſolue néceſſité de leur demande, & ce qu'il y avoit à riſquer en les expoſant à la renouveller inutilement une ſeconde fois ; qu'ils vouloient bien encore lui accorder la nuit pour y réfléchir, que le lendemain ils ſeroient exacts à lui venir demander ſa derniere réſolution qui décideroit de la leur ; qu'effectivement ſur le midi il avoit reçu deux billets, l'un de mon Frere, l'autre du Marquis de Clarcy, remplis des plus amers & des plus piquans reproches, dont le réſultat étoit de lui aſſigner deux rendez-vous différens preſque pour la même heure, celui de mon Frere au Bois de Vincennes, & celui du Marquis

au Bois de Boulogne ; que sans balancer il avoit préféré le dernier, n'ayant pû se résoudre, après les torts qu'il ne pouvoit se dissimuler d'avoir avec la Sœur, d'aller encore s'égorger avec le Frere ; qu'il s'étoit donc simplement contenté de lui répondre, que d'importantes raisons l'empêchoient de se trouver au lieu indiqué ; mais que vraisemblablement la cause de ce refus avoit été ou soupçonnée, ou découverte, puisqu'à l'instant qu'il recevoit du Marquis le dernier coup qui avoit terminé leur combat, mon Frere étoit accouru pour les séparer ; qu'au reste l'un & l'autre s'étoient conduits en ennemis généreux ; qu'il étoit forcé de convenir que s'il revenoit à la vie, il en seroit redevable aux soins qu'ils avoient pris pour la

lui conſerver & à l'attention qu'ils avoient eu de le faire tranſporter chez lui : comme à l'inſtant que Monſieur de Valnel faiſoit cette narration à Monſieur de St. Dreux, il étoit encore incertain des ſuites de cet événement, qu'on penſoit, & qu'il penſoit lui-même, que ſes jours étoient en danger, & qu'agité de cette crainte aucune paſſion dans ce moment ne lui faiſoit illuſion, il mêla dans pluſieurs endroits de ſon récit, des regrets aſſez vifs ſur ſon infidélité, plus ſans doute parce qu'il en étoit puni, que parce que j'en étois la victime ; la perfide la Fond dont le manége & les conſeils avoient tant contribué à notre commun malheur, ne fut pas non plus oubliée. Monſieur de Valnel, moins dans le deſſein de

la faire paroître coupable ; que dans celui de le paroître moins lui-même, détailla avec soin au Comte un nombre presqu'infini de calomnies atroces dont elle n'avoit cessé de noircir ma conduite, & sur lesquelles il ne manqua pas de rejetter l'inconstance de la sienne ; mais comme les inutiles remords qu'il en témoignoit ne me pouvoient dédommager de ce qu'elle me faisoit perdre, ils n'adoucirent point l'amertume du chagrin qu'elle me fit éprouver. Pénétrée de la honte dont elle alloit publiquement me couvrir, & ne me sentant pas la force de la supporter, je résolus de ne point reparoître à Paris, & regardant comme le comble de l'ignominie de continuer à être redevable à l'ingrat qui m'abandonnoit, je fis part à

Monſieur de St. Dreux du deſſein où j'étois de rendre à Monſieur de Valnel tous les dons que ma confiance en ſon amour, plus que la néceſſité, m'avoit engagé à recevoir de lui ; je formai auſſi le projet de me racommoder avec ma famille, que je penſois être l'unique reſſource qui alloit me reſter. Le Comte à qui j'en parlai, y applaudit ; mais l'ayant inſtruit de ce qui s'étoit paſſé dans la viſite que j'avois reçue de mon Frere & du Marquis de Clarcy, il me conſeilla de ne point trop précipiter auprès d'eux des démarches qui, dans les diſpoſitions où ils devoient être, ſeroient peut-être mal reçues, s'engagea de travailler à les amener lui-même au point où je déſirois qu'ils fuſſent, ſans qu'il pût paroître que

je l'en eusse chargé, & m'offrit; en attendant le succès de sa négociation, de me conduire chez une de ses parentes, qui vivoit retirée dans une Terre du Bourbonnois, où il alloit tous les ans avec le Chevalier de Lusanne passer une partie de la belle saison.

Ne voyant rien que de convenable dans cette proposition, je l'acceptai d'autant plus volontiers qu'elle devoit, en me rapprochant de ma famille, mettre le Comte à portée de travailler à mon raccommodement avec elle; nous arrêtames donc qu'aussitôt que la personne chez qui nous formions le projet d'aller, auroit répondu à Monsieur de St. Dreux, qui lui écrivit à ce sujet, nous partirions sans délai pour nous rendre chez elle. En

attendant je ne m'occupai plus que du soin de faire remettre très-exactement à Monsieur de Valnel tout ce que j'en avois reçu. Il refusa d'abord de le reprendre ; mais le Comte, qui avoit bien voulu se charger de cette commission, l'y contraignit, en l'assurant que rien au monde ne me pourroit déterminer à le garder, & que tout ce qu'il pourroit faire à cet égard seroit inutile.

Cette affaire finie, ainsi que toutes celles que je pouvois avoir à Paris, & la réponse que nous attendions reçue, nous ne songeames plus qu'à nous préparer à notre voyage.

J'eus avant mon départ la petite satisfaction d'apprendre que l'indigne la Fond, qui dans tous les temps & toutes les circonf-

tances avoit ſi cruellement abuſé de ma confiance & de mon amitié, n'avoit pas, à beaucoup près, recueilli tout le fruit qu'elle avoit eſpéré de ſes perfidies & de ſes noirceurs ; qu'on lui avoit mal tenu parole ſur la récompenſe promiſe pour le mariage de Monſieur de Valnel ; que lui-même, dont la ſanté ſe rétabliſſoit tous les jours, à la ſollicitation de la famille de ſa femme, lui avoit ignominieuſement fait refuſer ſa porte ; que privée des ſecours qu'elle en tiroit, & ſe trouvant ſans aſyle & ſans reſſource, elle avoit été forcée, ne ſachant que devenir, de retourner dans ſa Province, qu'elle fut obligée peu d'années après d'abandonner, ainſi que le Royaume, pour ſe ſouſtraire au juſte reſſentiment d'une famille reſpectable, qui

séduite par son esprit & touchée de sa misere, l'en avoit généreusement tirée, & dans le sein de laquelle, pour prix de ses bienfaits, elle porta cruellement la honte & le désespoir, en facilitant la perte & le deshonneur d'une fille charmante confiée à à ses soins : mais c'est trop s'arrêter à cette malheureuse, dont je n'ai plus entendu parler depuis, poursuivons l'aveu de mes foiblesses. Hélas ! quand je fuyois de Paris, j'étois bien loin d'imaginer que le moyen que je croyois le plus sûr pour m'en garantir, étoit précisément celui qui m'y exposeroit davantage !

Comme l'infidélité de Monsieur de Valnel avoit plus offensé ma vanité qu'elle n'avoit intéressé mon cœur, & que, contre

peut-être l'ordinaire des femmes; j'étois plus ſenſible à ce qui affectoit l'un, qu'à ce qui ne pouvoit que bleſſer l'autre, les premiers momens de dépit & de colere paſſés, je pris mon parti: c'étoit d'ailleurs un mal ſans remède, à quoi m'auroient ſervi les regrets & le déſeſpoir? Notre voyage ſe fit donc avec plus de tranquillité que n'avoit ſemblé devoir en promettre la ſituation où j'étois; la conduite du Comte avec moi y fut toujours réſervée & reſpectueuſe, je l'en eſtimai d'autant plus, que je penſois être fondée à croire que peu d'hommes, inſtruits comme lui de mes égaremens paſſés & de mon embarras préſent, euſſent négligé, à ſa place de tenter l'occaſion de s'aſſurer de l'avenir: pour lui il pouſſa ſi loin l'honnêteté & la dé-

licateſſe, que ſi je m'apperçus que ſes ſentimens étoient encore ce qu'ils avoient été à Clermont, ce fut plutôt par cette ſorte d'inſtinct qui nous eſt particulier, que par aucune remarque qu'il me donna lieu de faire.

Avant d'arriver chez ſa Parente, il jugea devoir m'inſtruire de quelques anecdotes qui la regardoient, dont il redoutoit l'impreſſion, ſi je venois à les découvrir ſans qu'il m'en eût prévenue: voici ce qu'il m'en apprit. Madame de Séve, c'étoit ſon nom, étoit une Fille de Condition de Provence, des environs de Marſeille, très-pauvre, & que ſon pere & ſa mere avoient mariée malgré elle à un vieux & riche Négociant: cette union ſi mal aſſortie, que la cupidité d'un côté, & la vanité de l'autre

avoient uniquement fait former; ſans nul égard de convenance, eut le ſort de la plûpart de celles de cette eſpéce. L'irréguliere conduite de la femme fit bientôt naître des regrets au mari, que ne tarda pas de ſuivre le plus ſcandaleux divorce. Pour l'intelligence des événemens qui me reſtent à raconter je ſuis obligée de m'étendre ici un peu davantage.

Le Chevalier de Luſanne, cet ami intime du Comte dont j'ai déja parlé, étoit de Provence, & d'une de ſes plus anciennes Maiſons; il étoit auſſi mal partagé des dons de la fortune qu'il l'étoit libéralement de ceux de la nature: deux ſœurs, un peu plus âgées que lui, compoſoient toute ſa famille, ayant perdu ſon pere & ſa mere dans ſa plus ten-

dre enfance : un petit bien de Campagne, relevant d'une des terres de Meſſieurs de St. Dreux, ſituée dans les environs de Marſeille, faiſoit tout leur patrimoine, & par ſon extrême médiocrité ſuffiſoit à peine à leurs plus preſſants beſoins. Monſieur de St. Dreux le pere, retiré depuis peu de la Cour, vivoit dans cette terre ; ſenſible & bienfaiſant, quoique Grand Seigneur & riche, il fut touché du malheur des jeunes orphelins, abandonnés au ſoin d'un ancien Fermier à qui Madame de Luſanne, qui avoit ſurvécu ſon mari, les avoient recommandés en mourant ; le Marquis réſolut de ſuppléer à l'injuſtice du ſort, en les faiſant élever lui-même, il vécut aſſez pour exécuter en entier ce généreux projet, & en recueillir

tout le fruit; il fit des heureux qui se trouvérent dignes de l'être: c'étoit le seul prix dont il avoit souhaité de voir un jour payer ses bienfaits, il eut le bonheur d'en jouir. Mesdemoiselles de Lusanne en âge de prendre un état, préférérent celui de Chanoinesses & entrérent dans le Chapitre de ***; leur Frere fut fait Chevalier de Malthe. Le crédit de son Bienfaiteur lui fit obtenir des bénéfices, & lorsqu'il fut une fois connu dans le monde, son mérite personnel lui acquit les bontés d'un grand Prince qui, d'abord son Protecteur, l'honora par la suite du titre de son ami.

J'en reviens à Madame de Séve: Ses parens qui l'avoient fait élever à Marseille dans un Couvent, l'en retirérent lorsqu'elle eut at-

teint ſa quinziéme année ; le Marquis de St. Dreux pere, mort alors, la terre où il avoit paſſé les dernieres années de ſa vie étoit tombée en partage au Comte ſon fils, qui d'ordinaire y faiſoit tous les ans, avec le Chevalier de Luſanne, un ſéjour de pluſieurs mois. Madame de Séve, nommée alors Mademoiſelle de Valincour, dont le pere étoit parent & voiſin du Comte, eut donc occaſion de voir ſouvent le Chevalier. Il n'étoit point de créature plus aimable que lui, il n'en étoit point de plus tendre qu'elle : jeune, ingénue, ſans uſage, elle n'imagina point de riſque à lui laiſſer pénétrer tous les ſentimens qu'il lui inſpiroit ; il y répondit avec une ſenſibilité & une reconnoiſſance, qu'elle prit aiſé-

ment pour de l'amour & que lui-même crut en être.

Le peu d'expérience de l'amant, assez heureusement né pour n'en avoir point encore acquis à dix-sept ans qu'il avoit alors, & tous les préjugés de Couvent dont Mademoiselle de Valincour étoit encore hérissée, firent soutenir cette intrigue les deux premieres années, sans que de part & d'autre on eût rien d'essentiel à se reprocher ; mais la confiance qui naît de l'habitude, sentimens aussi dangereux en amour que l'amour même, produisit avec le tems son effet. Les désirs de l'un augmentérent, les scrupules de l'autre s'affoiblirent ; les faveurs accordées & surprises, quoiqu'innocentes encore, commencérent à faire rougir ; preuve que bientôt

elles alloient ceſſer de l'être, & c'eſt préciſément ce qui ne tarda pas d'arriver.

Après le tribut ordinaire de larmes & de regrets qu'il faut néceſſairement payer à un heureux amour coupable, nos amans inſenſiblement s'accoutumérent au leur ; la prudence de leur conduite en déroba la connoiſſance pendant près de trois ans à tout ce qui les entouroit ; le Comte de S. Dreux, même, malgré ſon intimité avec Monſieur de Luſanne, n'eneut que de légers ſoupçons ; mais la fortune enfin ſe laſſa de les favoriſer. Le premier des malheurs qu'elle leur fit éprouver, fut la confirmation des craintes qui tourmentoient depuis quelque mois Mademoiſelle de Valincour, ſur l'état où elle ſe ſoupçonnoit être, dont il

ne lui fut plus poſſible de douter. Pour mettre le comble à ſon déſeſpoir, ſon mariage avec Monſieur de Séve, propoſé depuis long-tems, malgré la ferme réſiſtance qu'elle avoit oſé y oppoſer, fut arrêté & remis à très-peu de jours pour être conclu. Dans cette affreuſe extrémité, privée de tous conſeils, de toute conſolation, (ſon amant étoit à Paris) redoutant avec raiſon ſon pere dont le caractere dur & inflexible, quoique vertueux, l'auroit rendu capable, ſur le plus léger ſoupçon de l'état de ſa fille, de ſe porter contr'elle aux dernieres violences, Mademoiſelle de Valincour réſolut de s'adreſſer à ſa mere, dont elle étoit tendrement aimée, d'aller ſe jetter à ſes pieds, & de lui confier ce funeſte ſecret. Madame de Va-

lincour penſa expirer de colere & de douleur en l'apprenant ; mais la fureur du premier moment paſſée, la ſoumiſſion de ſa fille, ſes larmes, ſon repentir, la touchérent ; ſa grace donc lui fut accordée, à condition toutefois qu'elle ne s'oppoſeroit plus à ſon mariage avec Monſieur de Séve, qui, ſous différens prétextes qu'on eut l'adreſſe de faire approuver au pere, fut différé de quelque tems.

Par le courage de Mademoiſelle de Valincour & les ſages précautions de ſa mere, cette avanture ſe termina le plus heureuſement du monde : quoique dans ſa propre maiſon, ſous les yeux d'un pere ſévére, & de domeſtiques curieux, tout s'y paſſa dans le plus grand ſecret ; Mademoiſelle de Valincour au

terme prescrit par la nature, y donna le jour à un fils qui, à ce que lui dit sa mere, le perdit peu d'heures après l'avoir reçu : la honte de sa naissance, consola la sienne de sa mort.

Lorsqu'elle fut parfaitement rétablie, il fallut se résoudre à son mariage, que Madame de Valincour fut la premiere à presser alors très-vivement, & qu'elle fit enfin très-promptement conclure.

Le changement d'état de Madame de Séve n'en apporta point à ses sentimens, au contraire ils acquirent une nouvelle force par les nouveaux obstacles qu'ils rencontrérent. Le Chevalier de Lusanne, qu'elle avoit eu soin d'instruire de tout ce qui lui étoit arrivé pendant son absence, revint en Provence comme à son

ordinaire, avec le Comte de St. Dreux, au commencement de la belle saison. Dès que Madame de Séve les sçut de retour, elle pressa si vivement le Chevalier de la venir voir à Marseille, où elle demeuroit depuis son mariage, qu'il fut obligé de céder à ses instances ; n'osant multiplier trop souvent ses visites chez elle, dans la crainte que son mari inquiet & jaloux n'en prît ombrage, il fallut recourir aux expédiens pour se procurer le moyen de se voir en particulier ; ils réussirent d'abord, mais peu-à-peu s'étant négligés sur les précautions, M. de Séve eut des soupçons, fit épier sa femme, & parvint à la convaincre ; heureusement pour elle qu'elle se déroba à la fureur du premier mouvement ; mais, en redoutant les suites, elle se retira

chez ſes parens, qui, après d'inutiles tentatives pour la raccommoder avec ſon mari, travaillérent à l'engager au moins à une ſéparation à l'amiable. Cette affaire terminée, Madame de Séve ayant eu le malheur de perdre ſa mere, & ſon pere qui ne pouvoit lui pardonner l'éclat de ſon aventure, la rendant très-malheureuſe, elle ſe ſauva un jour de chez lui, quitta la Provence & vint s'établir en Bourbonnois, dont ſon mari étoit originaire, où il avoit une Terre de ſept à huit mille livres de rente qu'elle avoit déſiré d'avoir, & qu'en ſe ſéparant d'avec elle il avoit bien voulu lui abandonner.

Quand je connus Madame de Séve, il y avoit ſix ou ſept ans qu'elle y vivoit très-retirée; ſon amour pour Monſieur de Luſanne conſtamment

conſtamment le même, étoit le ſeul tort qu'on lui pût reprocher. A ſuppoſer que la conduite la plus réguliere m'eut juſqu'alors autoriſée à lui en faire un crime, hélas! mon cœur ne m'auroit fourni par la ſuite que trop de raiſons pour l'excuſer.

Le Comte au reſte en me détaillant toutes ces particularités de la vie de ſa Parente, me peignit ſi avantageuſement ſon cœur & ſon caractére, que dès-lors il me diſpoſa à prendre pour elle ces tendres ſentimens que les plus ſinguliéres circonſtances & les plus propres à les détruire, ont pû à peine altérer dans quelques momens.

Je doute que ce qu'il me reſte à rapporter à ce ſujet, ſoit jugé vrai par beaucoup de mes Lecteurs. Il eſt bien quelques exem-

ples d'amis qui ont ſacrifié à ce titre celui d'amant; mais je crois qu'il n'y a point encore eu de femme capable d'un ſi grand ſacrifice. Je vais me hâter de le donner, ſans me mettre en peine du peu de vraiſemblance qu'on pourra y trouver.

Arrivée à la Terre de Madame de Séve, j'y fus reçue ainſi que me l'avoit fait eſpérer le portrait que le Comte m'avoit fait de cette aimable femme; la part qu'elle a dans le reſte de ces Mémoires, exige que j'en peigne quelques traits.

Quoique Madame de Séve, à l'inſtant de notre connoiſſance, eut près de vingt-huit ans, elle conſervoit encore toute la fraîcheur & le brillant de la premiére jeuneſſe. Dans cet avantage conſiſtoient principalement les char-

mes de sa figure, peu régulière d'ailleurs, mais si remplie de graces, qu'elle n'auroit pû que perdre à l'être davantage. Son esprit étoit comme son visage, c'est-à-dire qu'il ne falloit pas plus approfondir l'un, qu'éxaminer l'autre, qui, au reste, en ne le sortant point du cercle étroit où l'avoit peut-être resserré l'éducation négligée de la Province, étoit à-peu-près ce qu'est celui de la plûpart des femmes; mais ce qu'elle n'avoit de commun avec aucune, c'étoit son ame & son caractére; on jugera de l'une & de l'autre par ce qu'il me reste à dire d'elle.

Il nous fallut peu de temps pour nous connoître & nous aimer. Sa façon de penser, sur-tout celle de sentir, se trouva si conforme avec la mienne,

que bientôt nous primes l'une pour l'autre, le plus tendre & le plus ſincére attachement. Un événement auquel je ne m'attendois pas, me fit former le projet de fixer mon ſort auprès d'elle, le Marquis de Preſſac, ce parent chez lequel s'étoit fait mon mariage, & qui étoit mon Tuteur, mourut à Clermont ſans enfans, & ſans d'autres héritiers que mon Frere & moi. Sa ſucceſſion, qui ſe trouva conſidérable, me mit en état de me paſſer de ma famille, & éloigna l'idée de me raccommoder avec elle.

Monſieur de St. Dreux toujours plus amoureux que jamais, ſaiſit avec empreſſement cette occaſion de me ſervir; il voulut abſolument ſe charger de mes affaires, & fit un voyage à Clermont pour les arranger. J'accep-

tai ſes ſoins avec reconnoiſſance, & quitte de tout embarras pour le préſent & de toute inquiétude pour l'avenir, je ne penſai qu'à jouir tranquillement auprès de mon aimable amie, du bonheur ineſpéré que venoit de me procurer la fortune.

Plus je connoiſſois Madame de Séve, plus mon attachement pour elle augmentoit ; ſa douceur, ſon égalité, ſa candeur, ſes tons même, tout en elle contribuoit à la rendre l'objet le plus intéreſſant. Son amour pour le Chevalier de Luſanne étoit ſi tendre, ſi délicat, ſi ſoutenu, &, d'après ce que je lui entendois dire de ſon amant, me ſembloit ſi bien mérité, que je ne pouvois m'empêcher de lui avouer ſouvent, que je la trouvois heureuſe

d'avoir rencontré un objet digne de le lui inſpirer. Mais s'il eſt vrai que vous jugiez que ce ſoit un bonheur, me dit-elle un jour à la ſuite d'une aſſez longue converſation à ce ſujet, il ne dépend que de vous, de vous en procurer un ſemblable. Le Comte de St. Dreux vous adore, il eſt peut-être après mon amant le ſeul homme dans l'univers, qui mérite le mieux l'attachement d'un cœur comme le vôtre: vous avez ſur moi l'avantage d'être libre; qui peut donc vous empêcher de répondre à ſes vœux & de couronner ſa conſtance? Comme je n'avois rien caché à Madame de Séve de mon aventure avec Monſieur de Valnel, je ne lui cachai point non plus les raiſons de délicateſſe que je me figurois être les ſeules

qui s'oppoſoient dans mon cœur à l'amour du Comte ; elle eſſaya de les combattre, & eſpéra de pouvoir avec le tems parvenir à les détruire. Cependant nous ménions à ſa Terre la vie du monde la plus retirée, Madame de Séve ne voyoit perſonne de ſon voiſinage ; Monſieur de St. Dreux, que comme on imagine bien elle avoit eu peu de peine à déterminer de partager notre retraite, faiſoit notre unique ſociété : on ſçait l'effet que produit la ſolitude ſur une ame ſenſible, & combien elle ajoute aux diſpoſitions à la tendreſſe ; les miennes un peu affoiblies par le tumulte des plaiſirs où j'avois été livrée, ſe réveillérent avec force dès que je me trouvai rendue à moi-même. Le bonheur d'aimer & de l'être que me peignoit ſans

ceſſe mon amie avec toutes les couleurs que pouvoit lui fournir la paſſion qu'elle reſſentoit, en me rappellant celle qui m'avoit occupée dans les premiéres années de ma jeuneſſe, renouvellérent le regret de la perte que j'y avois faite, ainſi que le déſir de la réparer. Madame de *Séve*, à qui je ne diſſimulois pas ce qui ſe paſſoit dans mon ame, en tira un heureux augure pour l'amour du Comte; cependant pluſieurs mois s'écoulérent encore, ſans qu'il parut faire de plus grands progrès ſur mon cœur; je lui marquois de l'eſtime, de l'amitié, de la confiance même, mais rien n'annonçoit de l'amour; le ſien au comble ne lui permit plus de garder de meſure. Pour me déterminer entiérement, il me fit d'abord propoſer par Ma-

dame de Séve un mariage secret, que je refusai, & en vint ensuite lui-même à m'en proposer un public. Quoique sincérement touchée du sacrifice du préjugé qu'il se déterminoit à me faire, la crainte qu'il ne vint un jour à s'en repentir, m'empêcha de l'accepter. Il réitéra ses instances, Madame de Séve y joignit ses sollicitations, & j'aurois peut-être cédé à la fin, si le Comte, malgré son absence de la Cour & sa négligence à en solliciter les graces, n'eût été nommé alors à l'Ambassade de ***. Plus occupé du soin de son amour que de celui de sa fortune, il en reçut la nouvelle avec plus de chagrin que de plaisir, & sembla même résolu de refuser, si je ne consentois auparavant à m'unir à lui par un lien indissoluble. Il fallut tout

l'empire que je m'étois acquis sur son esprit, pour lui faire comprendre le tort que ne manqueroit pas de lui faire, dans la circonstance où il se trouvoit, un mariage public qui sans doute seroit désapprouvé, & l'inutilité d'un mariage secret qui ne me donneroit pas la liberté de le suivre; qu'il étoit bien plus simple de laisser les choses dans l'état où elles étoient; que je lui engageois ma parole, qu'au retour de son Ambassade, qui devoit être de trois ans, j'accepterois sans balancer l'honneur qu'il me vouloit faire, par la raison que sa constance à le vouloir me seroit alors une preuve qu'il ne pourroit jamais par la suite se repentir de l'avoir voulu. Après bien des discours de part & d'autre, je parvins à le persuader, moins

par la force de mes raisonnemens, que par l'impossibilité de me faire changer de résolution. Toutefois je ne me pus dispenser de consentir à une promesse respective de mariage qu'il me proposa, & sur laquelle il insista avec des instances si opiniâtres, qu'il me contraignit de céder. Ce point obtenu, il se disposa avec moins de peine à son voyage.

Quoiqu'il fût vrai que je n'eusse point d'amour pour lui, la reconnoissance que je devois au sien, me rendirent très-sensible à notre séparation; nos adieux furent tendres, & il est très-certain que malgré la passion qui peu après s'empara de mon cœur, j'aurois toujours respecté mes engagemens avec lui; il est très-certain encore que lorsque sa mort arrivée en pays étranger m'en affranchit, je

ſentis moins le prix de la liberté qu'elle me rendoit, que la perte qu'elle me faiſoit faire; que je le regrettai amérement & que ſa mémoire m'a toujours été chére.

Lorſque Monſieur de St. Dreux partit, nous étions ſur la fin de l'hiver, c'étoit le tems où le Chevalier de Luſanne avoit coutume de venir en Province chez ſa Maîtreſſe, où il paſſoit ordinairement une partie de l'été; une maladie dangereuſe ſurvenue au Prince, au ſervice duquel il étoit attaché, l'arrêta à Paris. Mme de Séve, dont l'impatience de ſon retour égaloit la tendreſſe qui le lui faiſoit ſouhaiter, fut au déſeſpoir de ce retardement; peu contente de ce qu'elle lui écrivoit à ce ſujet, elle s'aviſa un jour, par une de ces fatalités inévitables, de me prier de lui

faire un modèle de lettre ; je m'en défendis en vain, elle l'éxigea ſi abſolument qu'elle m'y contraignit : la lettre faite, elle la copia & la fit partir. Je ne ſçais quelle différence le Chevalier put y trouver de celles qu'il avoit coutume de recevoir ; mais il en parut ſurpris & enchanté, en fit à ſa Maîtreſſe les plus tendres remercimens, en l'accablant des éloges les plus flateurs. Madame de Séve, perſuadée qu'il ne découvriroit jamais à qui réellement il les devoit, m'engagea de continuer d'écrire : j'y conſentis d'abord par complaiſance ; mais ce fut bientôt, je l'avoue, pour le ſeul plaiſir de lire les lettres de Monſieur de Luſanne, que Madame de Séve étoit forcée de me communiquer, pour m'y faire répondre, & dont, avec rai-

ſon, je jugeois le tour ſpirituel, délicat & paſſionné, au-deſſus de tout ce que j'avois jamais lu en ce genre.

On ne badine point impunément avec l'Amour, il n'eſt jamais plus à craindre que lorſqu'on le craint le moins! Ce dangereux commerce dura près de trois mois, ſans que je crus y avoir d'autre part que celle que l'amuſement de l'eſprit m'y faiſoit prendre; mais l'inſtant approchoit qui devoit me dévoiler toute celle qu'y prenoit mon cœur.

Monſieur de Luſanne, débaraſſé de quelques affaires qui, après le rétabliſſement de la ſanté de ſon Prince, avoient encore différé ſon départ de Paris, en partit enfin ſans nous en prévenir, & arriva à l'inſtant où nous l'attendions le moins. Un des gens de

Madame de Séve, ayant apperçu de loin sa voiture, & l'ayant reconnu, vint en diligence en avertir sa maîtresse, qui, avec l'empressement qu'on imagine, vola au devant de lui; pour moi je courus m'enfermer dans mon appartement, moins dans la vue de ne point gêner leurs transports, que dans celle de m'éviter l'embarras d'en être témoin.

La bonne foi que je me suis engagée d'avoir, exige que je convienne que dès ce moment je commençai à démêler ce qui se passoit dans mon ame.

Un mouvement inquiet & jaloux, dont je ne pus me défendre, fut le premier trait de lumiere qui m'éclaira sur un sentiment déjà assez fort, quoique je n'en eusse point encore vu l'objet, pour me faire prévoir tout

le danger que j'allois courir en le voyant, s'il étoit vrai qu'il pût remplir l'idée que m'en avoit fait prendre ſon ami, ſa maîtreſſe, & ſes lettres. Quelqu'effrayée toutefois que je fuſſe, l'engagement de Monſieur de Luſanne avec Madame de Séve, le mien avec Monſieur de St. Dreux, me raſſurerent; je tenois à l'un & à l'autre par l'amitié & la reconnoiſſance; le Chevalier, de ſon côté, ami de mon amant, & amant de mon amie, leur tenoit auſſi par les mêmes ſentimens, pouvois-je craindre que tous deux nous fuſſions capables de les trahir? je crus trop bien connoître mon cœur, & devoir trop d'eſtime à celui de Monſieur de Luſanne, pour l'appréhender: tranquilliſée donc à cet égard, & remiſe de mon émotion, je fus

enfin rejoindre Madame de Séve.

Je ſupprime ici bien des détails que le ſeul ſentiment auroit droit de rendre intéreſſans, & qui par cette raiſon le paroîtroient à peu de perſonnes; je me contenterai ſimplement de dire que Monſieur de Luſanne ſe trouvant réellement tout ce que je m'étois figuré qu'il étoit, il fit ſur moi toute l'impreſſion que j'avois redouté; qu'une figure ſéduiſante, un eſprit plus ſéduiſant encore, eut cependant moins de part à ſon entier triomphe, que mille vertus que j'eus le tems de connoître & d'approfondir; qu'en un mot, après l'avoir jugé, au premier coup d'œil, la créature du monde la plus aimable, je fus fondée à le juger enſuite le plus digne d'être aimé.

Mon attention à lui cacher mes

ſentimens, auroit ſans doute ſuffi pour lui en dérober la connoiſſance, s'il ne s'étoit trouvé dans les ſiens, des raiſons pour les démêler; mais, ainſi que moi, entraîné par un penchant invincible & une forte ſympathie, malgré le déſaveu de notre raiſon, agiſſant puiſſamment ſur nos cœurs, mon ſecret lui fut bientôt connu, & je ne tardai pas de pénétrer le ſien.

On peut ſe figurer combien cette découverte, ſi intéreſſante pour des amans qu'aucun lien n'auroit retenu ailleurs, ou qui ſe ſeroient fait moins de ſcrupule de les rompre, rendit notre ſituation pénible, & tout ce qu'il dût nous en couter d'efforts à l'un & l'autre, pour réſiſter aux occaſions dangereuſes que nous fourniſſoit ſans ceſſe la liberté de la re-

traite où nous vivions, & l'entiere confiance de Madame de Séve qui, s'appercevant chaque jour d'un changement ſenſible dans l'humeur du Chevalier, me tourmentoit continuellement pour lui aider à en découvrir la cauſe. Je ne me ſuis jamais fait illuſion juſqu'à un certain point, me diſoit-elle triſtement un jour, ſur la façon de penſer de Monſieur de Luſanne, je l'ai toujours vue bien loin de la mienne; la reconnoiſſance qu'il a cru devoir à mes ſentimens, a contribué, peut-être plus que le goût, à déterminer les ſiens; mais comme j'avois la certitude qu'aucun objet ne lui en inſpiroit de plus tendres, j'étois tranquille & ſatisfaite, & dans le nombre d'années qui ſe ſont écoulées depuis que je l'aime, aucun mouvement inquiet & ja-

loux n'avoit encore troublé la douceur de notre union : il n'en eſt plus de même aujourd'hui, continua-t-elle en ſoupirant, le changement que je remarque dans ſon caractère, ne m'en annonce que trop dans ſon cœur ; il a un ſujet eſſentiel de chagrin, qu'il me cache. Ah ! puiſqu'il manque de confiance, ſans doute qu'il m'aime moins, & ſi cela eſt, bientôt il ne m'aimera plus ; au nom de notre amitié, ajouta-t-elle en m'embraſſant, aidez-moi à pénétrer cet important myſtere, quel qu'il puiſſe être, j'en veux être éclaircie ; Monſieur de Luſanne a trop appris à me connoître, pour ignorer que ſon bonheur eſt eſſentiellement ce qui m'intéreſſe il n'eſt point de ſacrifice que pour le lui procurer, je ne ſois capable de faire, fallut-il lui immoler

non-seulement ma vie, mais ce qui m'est infiniment plus cher qu'elle, tout l'amour qu'il me connoit pour lui.

On pense bien avec quel embarras je soutenois de semblables conversations qui, quelle que fût mon adresse à les éviter, se renouvelloient cependant tous les jours; à la fin, appréhendant que mon inquiéte amie ne vînt à s'appercevoir du trouble qu'elles me causoient, & qu'il ne lui aidât à pénétrer le secret qu'elle souhaitoit si ardemment de découvrir, je résolus de la quitter, de retourner à Paris, de m'y mettre dans un couvent, de lui laisser ignorer, ainsi qu'à Mde Lusanne, celui que j'aurois choisi, & d'y vivre inconnue jusqu'au retour du Comte de St. Dreux. Rien n'étoit mieux concerté, sans doute, que ce projet;

je comptois qu'il me restoit encore assez de force pour l'exécuter; mais la lenteur des préparatifs de mon départ, que je n'avois pas le courage de presser, ayant fait transpirer mon dessein, il parvint jusqu'à Madame de Séve: le vif chagrin qu'elle m'en marqua, la tendresse de ses reproches, ses larmes, ses prieres, ébranlerent ma résolution, ou pour parler plus juste, fournit à mon foible cœur un prétexte d'en manquer; je restai donc, & je me crus d'autant mieux fondée à le pouvoir sans risque, que de six mois que Monsieur de Lusanne devoit être en province, cinq s'étoient déjà écoulés, & qu'après notre conduite si bien soutenue, à l'un & à l'autre, je n'imaginai pas, tout bien examiné, devoir rien craindre du court espace de tems qu'il lui restoit en-

core à demeurer avec nous : Raſſurée donc ſur l'avenir, par le paſſé, après une aſſez foible réſiſtance, j'engageai ma parole à Madame de Séve, que je ne me ſéparerois point d'elle ; les tendres careſſes dont elle m'accabla, pour m'en marquer ſa reconnoiſſance, me firent rougir plus d'une fois de la mériter ſi peu.

Au reſte je me tins fidellement ce que je m'étois promis au ſujet de Monſieur de Luſanne ; ferme dans la réſolution de me taire, & d'éviter les occaſions qui auroient pû lui fournir celles de parler, l'inſtant de ſon départ arriva, ſans que je me fuſſe rendue coupable de rien de plus, que de mes ſecrets ſentimens pour lui ; hélas ! je penſois que le moment de notre ſéparation ſeroit le dernier ſup-

plice où ces mêmes ſentimens devoient m'expoſer; je ne prévoyois pas les nouveaux combats que je devois avoir encore à ſoutenir, & ce que me couteroit d'efforts, l'abſolue néceſſité de vaincre; cependant le changement inattendu qui ſe fit tout à coup dans l'état de Madame de Séve auroit dû m'y préparer.

Très-peu de jours après le départ de Monſieur de Luſanne, Madame de Séve reçut une lettre de ſon pere, la premiére qu'il lui eût écrite depuis leur ſéparation, par laquelle il lui annonçoit la mort de ſon mari, & lui enjoignoit de partir ſur le champ, pour aller faire valoir les droits conſidérables que les avantages qu'il lui avoit fait en l'épouſant lui donnoient ſur ſa ſucceſſion.

Il eſt ſans doute inutile de détailler

tailler l'effet que cette nouvelle produiſit ſur Madame de Séve & ſur moi, nos ſentimens à l'une & à l'autre ſuffiſent pour en faire juger; je me contenterai ſimplement de dire que quoiqu'elle fit naître à Madame de Séve les plus flatteuſes eſpérances pour l'avenir, ſa joie cependant fut modérée & décente.

Que pour moi, l'inquiéte douleur que j'éprouvai, fut également déſavouée de mon cœur & de ma raiſon!

Animée du plus vif deſir de terminer ſes affaires, Madame de Séve ſe diſpoſa avec diligence à ſon voyage; elle auroit bien ſouhaité paſſer par Paris, pour annoncer elle-même à ſon amant ſon heureux changement d'état, & juger, par l'effet qu'il feroit ſur lui, de ce qu'elle en devoit attendre; mais

toutes reflexions faites, cette démarche lui paroiſſant peu convenable dans la circonſtance où elle ſe trouvoit, elle ſe contenta de lui écrire, & partit après avoir exigé ma parole qu'elle me retrouveroit chez elle à ſon retour. Je la lui donnai, quoique fermement déterminée à ne la pas tenir, l'événement dont je me figurois que ce retour devoit être ſuivi, & dont je craignois d'être témoin, m'avoit fait prendre la réſolution de profiter de ſon abſence, pour me ſéparer d'elle.

Plus d'une année, alors, s'étoit écoulée depuis le départ du Comte de St. Dreux; excepté depuis quinze jours, il m'avoit toujours très-exactement écrit, & le déſir d'unir, à ſon retour en France, ſa deſtinée à la mienne, étoit conſtamment le même: pour mettre

mon cœur dans les diſpoſitions où il devoit être pour cette union, & perdre de vue l'objet qui me la faiſoit craindre, je réſolus de m'affranchir pour jamais du danger de le revoir, jugeant qu'une eſpace conſidérable entre lui & moi pouvoit ſeule m'en garantir, je formai de nouveau le deſſein de me raccommoder avec ma famille. Le caractère doux & tendre que je connoiſſois à la Comteſſe d'Oville, me fit naître l'idée de m'adreſſer à elle : quel que pût être le tort que m'avoit dû faire dans ſon eſprit & ſon cœur mes égaremens paſſés, je crus qu'un repentir ſincere ſuffiroit pour les faire oublier ; je ne fus point trompée dans mon attente, l'aimable Adelaïde étoit trop véritablement vertueuſe, pour n'être pas indulgente.

Les femmes exemptes de foiblesse ne sont pas celles qui les pardonnent le plus difficilement ; celles, au contraire, dont la conduite a le plus besoin de grace, sont en général celles dont on doit le moins en attendre.

La réponse de ma belle-sœur fut telle que je l'avois espéré ; sans entrer dans aucun éclaircissement, elle me marquoit qu'elle m'attendoit avec impatience ; qu'un des plus heureux jours de sa vie, seroit celui où elle me reverroit ; qu'elle pouvoit m'assurer que ce plaisir seroit tendrement partagé de toute ma famille, qui la chargeoit de me prier de ne le lui retarder que le moins qu'il me seroit possible.

Il n'y avoit plus à balancer, il falloit nécessairement me résoudre à mon départ ; je m'y prépa-

rai avec courage, & je n'attendois, pour en fixer le jour, que des nouvelles de Monſieur de St. Dreux, dont alors, depuis un mois, je n'avois pas entendu parler, & dont j'étois très-véritablement inquiéte.

Une après midi, que j'étois allée me promener ſeule en caroſſe, ſur le chemin de Paris, en traverſant un petit village, j'apperçus à la porte d'une auberge un ancien domeſtique du Comte, qu'il avoit emmené avec lui. Cet homme, pendant que je l'examinois, m'ayant reconnue, cria à mon Cocher d'arrêter, &, m'abordant les larmes aux yeux, me donna bientôt un juſte ſujet d'en répandre, en m'apprenant le malheur qu'il avoit eu de perdre ſon maître à***, il y avoit environ un mois.

L'amitié que j'avois eue pour le Comte, & ce que je lui devois de reconnoiſſance, exigeoit de ma part des regrets ſincères de ſa perte, & un tendre ſouvenir de ſa mémoire. Je m'acquitai des uns dans le tems, & aujourd'hui encore, je lui conſerve l'autre.

Le Domeſtique du Comte, après m'avoir fait, à ma priere, le détail de la maladie & de la mort de ſon maître, me dit que ſon premier Valet de Chambre, qui étoit ſon frere, qu'une chute dangereuſe de cheval, en courant la poſte, arrêtoit en chemin, étoit chargé de me remettre un pacquet que Monſieur de St. Dreux lui avoit confié en mourant, ſous le ſerment qu'il avoit exigé de lui qu'il me le rendroit à moi-même. Me figurant que ce

ne pouvoit être que mes lettres, contente de les ſçavoir en mains ſûres, je m'en inquiétai peu.

Pendant que je m'entretenois avec cet homme, une chaiſe de poſte paſſa auprès de nous; mon cœur treſſaillit ſans trop ſçavoir pourquoi; tout à coup, cette chaiſe s'arrêta, un homme en deſcendit, qui vint à moi: qu'on juge de mon trouble, en reconnoiſſant Monſieur de Luſanne! Voyant avec moi un des gens du Comte, qu'il reconnut aiſément, il ne douta point que je ne fuſſe déjà informée de la triſte nouvelle à laquelle il venoit me préparer; également émus, embarraſſés & affligés l'un & l'autre, nous ne pûmes d'abord que répandre des larmes, ſans avoir la force de nous parler; il me préſenta une lettre, je la pris & la lûs: elle étoit de

Madame de Séve, qui, ayant appris en Provence la mort du Comte, écrivoit à Monſieur de Luſanne de faire l'impoſſible pour me venir joindre, & ne me point laiſſer ſeule livrée à la douleur que cet événement devoit me cauſer ; qu'elle étoit au déſeſpoir d'être ſi long-tems arrêtée par les affaires de la ſucceſſion de ſon mari ; mais que forcée de les finir, & ignorant quand elles pourroient l'être, elle le conjuroit au moins, de la tranquilliſer ſur ſes inquiétudes pour ce qui me regardoit, & de faire enſorte de ne me point quitter juſqu'à ſon retour. Je ſuis, ſans doute, très-ſenſible à l'attention de Madame de Séve, dis-je, en rougiſſant, au Chevalier ; mais elle devoit ce me ſemble, Monſieur, vous épargner la fatigue & l'embarras d'un

voyage inutile, & que, me ſçachant ſeule chez elle, elle devoit même juger peu convenable; j'oſe eſpérer, ajoutai-je, que la remarque que je vous en fais faire, ſera ſuffiſante pour y régler votre ſéjour, & que vous ne me forcerez point à vous rien dire de plus.

Monſieur de Luſanne, ſans me répondre, s'inclina profondément, attacha ſur moi un inſtant ſes yeux remplis de larmes, me quitta bruſquement enſuite, gagna ſa chaiſe, s'y précipita, & je lui entendis donner l'ordre de retourner à Paris.

C'en étoit fait ſi j'eûſſe eu le courage de le laiſſer partir; mais malheureuſement ſa chaiſe ayant paſſé près de moi, & nos regards s'étant rencontrés, un mouvement que je ne pus réprimer, me

le fit appeller: il arrêta, revint; &, comme on imagine bien, ne ſe fit pas preſſer pour accepter l'offre que je lui fis, en tremblant, de venir ſe repoſer quelques jours. Il ne fut d'abord queſtion que du malheureux Comte de *S. Dreux*, dont nous regrettâmes la perte avec un attendriſſement auquel ajoutoit peut-être la circonſtance de le regretter enſemble.

Cependant, malgré mes réſolutions, quelques ſemaines s'écoulerent; Monſieur de Luſanne oublia qu'il devoit partir, & je ne m'aviſai pas de l'en faire ſouvenir; il n'étoit toujours point queſtion du retour de Madame de Séve, encore moins de mon départ. Ce paquet, que le Comte, à ſa mort, avoit ordonné qui me fût remis, & que je n'avois pas reçu, me paroiſſoit une rai-

ſon ſuffiſante pour me juſtifier à moi-même ce retardement. Un mois ſe paſſa de la ſorte, le tems s'écouloit avec une rapidité ſurprenante, à peine nous appercevions-nous qu'il y eut un intervalle entre le commencement des jours & leur fin : quoique Monſieur de Luſanne & moi fuſſions ſincèrement affligés de la mort du Comte de St. Dreux, c'étoit toujours un obſtacle de moins au penchant qui nous entraînoit l'un & l'autre, &, malgré nous, ce motif de conſolation agiſſoit ſur nos cœurs; mais il nous en reſtoit un inſurmontable en Madame de Séve : quel que fût pour moi l'amour du Chevalier, j'étois certaine, & lui même m'avoit aſſez eſtimé pour me le faire claîrement entendre, qu'il ne ceſſeroit jamais de reſpec-

ter ſes engagemens avec elle ; & qu'il lui conſerveroit toujours les tendres égards qu'éxigeoit tout ce qu'elle avoit fait pour lui, & la reconnoiſſance qu'il penſoit lui en devoir ; ſeul ſentiment, au reſte, m'aſſuroit-il, qu'il eut jamais reſſenti pour elle, mais qui ayant eu toutes les apparences & les ſuites de l'amour, ne l'obligeoit pas moins à la fidélité des ſermens auxquels elle avoit eu la confiance de s'abandonner. Quelque contraire que me fût cette façon de penſer, ſi loin de celle des hommes d'aujourd'hui, & quoique mon cœur en murmurât en ſecret, j'avois le courage non-ſeulement de l'approuver, mais même de convenir que Madame de Séve la méritoit par ſa tendreſſe ſi bien ſoutenue, dont le ſeul dédommagement &, en quel-

que ſorte, la juſtification de l'éclat qu'elle lui avoit fait faire, ne ſe pouvoit trouver que dans la conſtance de ſon amant.

Un mois de plus s'écoula encore, chaque jour M. de Luſanne ſe faiſoit moins craindre, parce que chaque jour il ſe faiſoit aimer davantage; cependant, toujours en garde contre moi-même, plus dans la frayeur de perdre ſon eſtime, que dans celle, peut-être, de ceſſer de la mériter, je n'avois à me reprocher que l'imprudence de ma conduite; mais quels que fuſſent les dangers qu'elle me faiſoit courir, je me perſuadois que mes réſolutions ſeroient ſuffiſantes pour m'en préſerver.

Je regrette que la crainte de trop prolonger ces mémoires, ne me permette pas de m'étendre ſur

tout ce qu'avoit alors de ſingulier notre ſituation. A combien de ſcenes, bizarement intéreſſantes, n'a-t-elle pas donné lieu! Seule avec mon amant, comme ſi lui & moi l'euſſions été dans l'univers, le cœur rempli l'un & l'autre de la plus vive paſſion, en continuelle oppoſition avec nous-même, toujours trop, ou trop peu de vertu, n'ayant ni le courage de vaincre, ni la foibleſſe de céder, expoſés ſans ceſſe aux plus dangereuſes occaſions, les fuyant & les recherchant tour à tour, nous applaudiſſans moins que gémiſſans de notre réſiſtance; tel fut à peu près notre état pendant deux mois entiers. Ces combats perpétuels, où notre raiſon, chaque jour plus foible, portoit plus de crainte que de déſir de la victoire, auroient eu à la fin, ſans

doute, le succès que s'en promettoit l'amour, si le retour de Madame de Séve ne fût venu très-à-propos nous sauver du regret & de la honte de nous trouver aussi coupables que nous le pouvions être, & que nous désirions, peut-être, de le devenir.

Quoiqu'elle nous eut prévenus de son arrivée, nous en fûmes aussi troublés que si chaque jour nous n'eussions pas dû nous y attendre; mais quelque visible que fut notre embarras, tendre, sans défiance, & uniquement occupée du plaisir de nous revoir, Madame de Séve n'y fit aucune attention. Très peu de jours après ce retour, je reçus une lettre de ma belle-sœur, à qui, sous différens prétextes, j'avois eu soin d'excuser mon peu d'empressement à l'aller joindre; elle me marquoit

que la Marquise de Clarcy, dont, dans la crainte de m'inquiéter elle m'avoit caché l'état, étoit malade depuis un an, d'un cancer au sein; que les Médecins de Clermont venant de décider qu'il falloit nécessairement lui faire l'opération, & sa famille s'opposant qu'elle fut faite en Province, elles se rendroient incessamment ensemble à Paris avec leurs maris, & Monsieur de Fargenne qui les vouloit accompagner; qu'ainsi elle me prioit de les attendre, qu'elles me prendroient en passant, la terre de Madame de Séve, où elles me sçavoient être, étant précisément sur leur chemin. Cela étant, me dit Madame de Séve, à qui je communiquai cette lettre, je vais m'arranger pour vous suivre; que feroisje ici seule, après avoir pris la

douce habitude d'y vivre avec vous ? Pourrois-je m'accoutumer à ne vous y plus voir ? Quoique je ne doutai point que ſa tendreſſe pour moi n'eût part à cette réſolution, je vis bien que ſon principal objet étoit de ne ſe point ſéparer de Monſieur de Luſanne, que les ordres de ſon Prince rappelloient auprès de lui, ordres auxquels il ne trouva plus de raiſons à oppoſer, dès que Madame de Séve fut de retour, & que la contrainte dans laquelle nous vivions, depuis cet inſtant, lui auroit fait promptement exécuter, s'il eût pu, avec bienſéance, ſe refuſer aux inſtances qui lui furent faites de différer au moins de quelques ſemaines encore.

Cependant je fus attentive à éviter les occaſions de le voir & de lui parler ſeule ; quelle que fût

ma paſſion pour lui, il ne m'étoit pas poſſible de n'être point touchée de l'amitié & de la confiance que me témoignoit Madame de Séve, auſſi-bien que de la douleur vive & tendre dont je voyois que la pénétroit la froide conduite de Monſieur de Luſanne, dont elle ne commençoit que trop à s'appercevoir, à ſoupçonner même la véritable cauſe.

C'en eſt donc fait, me diſoit-elle un jour, il eſt donc vrai que l'ingrat ne m'aime plus, & qu'il me livre aux vains & inutiles regrets de l'avoir trop aimé ! dès ſon dernier voyage ici, j'avois, il eſt vrai, remarqué du changement dans ſon cœur; mais que j'étois loin de le croire ce qu'il eſt réellement !... Eh quoi ! reprit-elle, en s'interrompant, n'étoit-il qu'un ſentiment que j'ai cher-

ché à lui inſpirer ? Que ſont donc devenus les autres ? Ai-je pu les perdre tous ? Ah ! qu'il me faſſe jouir au moins de ceux qu'il a dû me conſerver ! que je ſois ſon amie, ſi je ne ſuis plus ſa maîtreſſe ! qu'en m'aſſurant que jamais je ne ceſſerai d'être l'une, il ait la confiance de m'avouer pour qui j'ai ceſſé d'être l'autre : car il ne me trompe qu'à demi, continua-t-elle, j'ai trop étudié ſon cœur pour me méprendre à ſes mouvemens, une grande paſſion l'occupe, j'ignore ſeulement quel eſt l'heureux objet qui la lui inſpire ; mais enfin, pourſuivit-elle en me fixant, je parviendrai à le découvrir, & ce ne ſera point, je vous le jure, une inquiéte jalouſie qui m'y fera employer tous mes ſoins : par une ſuite de la connoiſſance que j'ai de l'ame & du caractère de

Monſieur de Luſanne, je ſuis certaine que ſon amour, tout violent qu'il eſt, ſe trouve gêné par celui qu'il ne peut douter que je reſſens pour lui, & que ſi je ne l'enhardis à le trahir entiérement, il ne l'oſera jamais; mais c'eſt à quoi je travaillerai, ajouta-t-elle en ſoupirant, & j'eſpere par la ſuite, trouver dans ſon bonheur le dédommagement de ce qu'il m'aura coûté; en achevant ces mots, elle ſe leva, vint m'embraſſer, & voyant entrer Monſieur de Luſanne, elle ſortit précipitamment pour lui dérober ſes larmes.

On peut ſe figurer l'effet que ce diſcours avoit produit ſur moi; il n'eſt pas douteux que, ſuppoſé que Madame de Séve n'eut eû juſqu'alors que quelque ſoupçon de la vérité, mon trouble & ma

confusion durent suffire pour lui en donner la certitude.

Le Chevalier, allarmé de l'état où elle lui avoit paru être en sortant, & de celui où il me voyoit, s'informa, avec inquiétude, de ce qui venoit de se passer entre nous; je lui en rendis compte, avec tout l'attendrissement dont me pénétroit l'intéressante douceur de Madame de Séve. Je la reconnois à ces traits, me répondit-il en baissant tristement les yeux, ah! si vous n'étiez mon excuse, que je serois criminel. Vous ne le serez pas long-tems, lui dis-je avec émotion, ce regret en est une preuve; c'est vous qui me rendez coupable, reprit-il en soupirant, puis-je jamais cesser de l'être? Le repentir que vous en marquez, me le persuade, repliquai-je. Serois-je assez malheu-

reux, me demanda-t-il d'un air affligé, pour qu'il fût poſſible que vous en fuſſiez vraiment perſuadée? Un bruit de caroſſe qui ſe fit entendre, m'empêcha de lui repondre; je courus à la fenêtre, pour voir ſi ce n'étoit point ma famille, que j'attendois, qui arrivoit; ce l'étoit en effet. Madame de Séve r'entra pour m'en avertir & me propoſer d'aller au devant d'elle: mes yeux, en ſortant, s'étant fixés ſur Monſieur de Luſanne, je vis dans les ſiens tant d'inquiétude, que je me reprochai l'injuſte mouvement de jalouſie qui venoit de l'allarmer; un tendre regard le déſavoua; il fut entendu, & un leger ſerrement de main, en me la préſentant pour me conduire, m'en marqua ſa reconnoiſſance. Ce ne fut pas ſans quelque ſentiment de

honte que je revis ma famille; mais les careſſes dont elle m'accabla, l'eut bientôt diſſipé. Madame de Séve lui fit les honneurs de chez elle, avec les graces dont elle étoit capable; elle fut, ainſi que moi, éblouie de la figure brillante de ma belle-ſœur, que je trouvai conſidérablement embellie, & enchantée de celle de deux enfans charmans, qu'elle nous préſenta, un fils & une fille; ſa fille ſur-tout, âgée de cinq ans, me frappa par ſon étonnante reſſemblance avec la malheureuſe Lucie, il n'y en a jamais eu de plus parfaite. Pour Madame de Clarcy, quoiqu'elle fût tourmentée des plus cruelles douleurs, ſa patience & ſon courage à les ſouffrir, en laiſſoit à peine appercevoir quelque légére trace ſur ſon viſage, & elle me ſembla

à peu près, ce qu'elle étoit à mon départ de province.

Quoique le projet de Meſſieurs d'Oville & de Clarcy, fût de continuer leur route avec leurs femmes, ils ne purent refuſer aux inſtances de Madame de Séve, de leur permettre qu'elles ſe repoſaſſent quelques jours chez elle; pour eux, ils la ſupplierent de trouver bon qu'ils ſe rendiſſent à Paris, où Monſieur de Fargenne les avoit devancé pour leur faire préparer un logement; & appréhendant de lui cauſer de l'inquiétude, s'il ne les voyoit point arriver au jour marqué, ils partirent dès le ſoir même.

Livrée toute entiere au plaiſir de me retrouver avec les deux femmes du monde que j'aimois le plus, & que j'eſtimois davantage, je fus d'abord peu occupée de

de Monſieur de Luſanne, que j'imaginois d'ailleurs ne s'être retiré que pour nous laiſſer la liberté de nous entretenir; mais ne le voyant point paroître le ſoir, & m'en étant informée, j'appris qu'auſſitôt l'arrivée de ma famille, il étoit parti pour Paris, ſans voir, ni parler à perſonne; je ne fus pas fâché que par ce moyen, il nous eut mis à couvert l'un & l'autre, des nouvelles remarques auxquelles les premieres faites n'auroient ſans doute pas manqué de donner lieu.

Le tems que Meſdames de Clarcy & d'Oville avoient déterminé de paſſer chez Madame de Séve, étant écoulé, nous nous diſpoſâmes à notre départ; depuis l'inſtant où cette derniere m'avoit fait connoître ſes ſoupçons ſur le Chevalier & ſur

moi, je ne l'avois point vue seule : on penſe bien que loin d'en chercher l'occaſion, je l'évitois avec ſoin; Madame de Séve, ſans paroître la craindre, ne la cherchoit point non plus; mais ſa conduite avec moi étoit conſtamment la même, & je n'y appercevois aucune marque du plus léger refroidiſſement.

Il en eſt des vertus comme des vices : on croit difficilement dans les autres celles ou ceux dont nous ne nous ſentons point capables. Cette douleur, ſi paiſible de Madame de Séve, ſur l'inconſtance de ſon amant, dont il ne lui étoit preſque plus poſſible de douter, me perſuada que le tems & l'habitude avoient à peu près fait ſur elle l'effet que l'un & l'autre avoient produit ſur Monſieur de Luſanne, & que les

premiers mouvemens de chagrin qu'elle avoit reſſenti, appartenoient plus à la vanité qu'à l'amour; j'adoptai d'autant plus aiſément cette idée, qu'elle me mettoit plus à mon aiſe ſur mes ſentimens, que la ſinguliére généroſité de ma rivale, à la ſuppoſer ce que d'abord je l'avois cru être, auroit extraordinairement gênés, par la loi qu'elle me ſembloit impoſer de l'imiter, & que je ne me croyois pas le courage de ſuivre; on verra, par la ſuite, que je préſumois trop peu de mes forces, auſſi-bien que de celles de ma généreuſe amie.

L'inſtant de notre départ arrivé, je mis plus de contrainte que de ſenſibilité dans nos adieux; pour elle, toujours la même, elle nous embraſſa tendrement à pluſieurs repriſes, promit de nous

venir voir auſſitôt ſon arrivée à Paris, où elle nous aſſura qu'elle ne tarderoit pas de nous ſuivre, & nous nous ſéparâmes enfin. Mon frere, Meſſieurs de Fargenne & de Clarcy vinrent au-devant de nous, & nous les rencontrâmes à ſept ou huit lieues de Paris. Mon entrevue avec Monſieur de Fargenne, dont on peut ſe ſouvenir que j'avois été aimée, ne ſe paſſa pas ſans quelqu'embarras de part & d'autre; mais, par la ſuite, l'honnêteté de ſa conduite m'inſpira pour lui autant de confiance & d'amitié qu'il me parut en reſſentir pour moi.

Cependant quelque ſenſible que je fuſſe au bonheur de me retrouver avec une famille charmante, qui m'accabloit ſans ceſſe de nouvelles preuves de tendreſſe, celle que je reſſentois pour Monſieur

de Lusanne, troubloit toute la douceur de ma vie, & m'empêchoit d'en jouir; mille réflexions cruelles, que l'enchantement où m'avoit tenu la puissance de ce que j'aimois, ne m'avoit pas encore permis de faire, vinrent m'accabler dès que je l'eûs perdu de vue; je ne vis plus dans cet amour si tendre, dont l'enyvrement du moment m'avoit montré l'excès justifié par l'excès même, qu'une aviliſſante intrigue, dont une heureuse conclusion ne seroit jamais le dénouement, la façon de penser de Monsieur de Lusanne pour Madame de Séve, y mettant un obstacle insurmontable: il ne comptoit point devenir son époux, mais il étoit resolu de lui épargner la mortelle douleur de le voir celui d'une autre. Que me feroit-il donc? Mon

amant. Mais pouvois-je consentir, par cette nouvelle foiblesse, à renouveller la honte de la premiere, & à me confirmer pour toujours dans le mépris & le blâme public qu'elle m'avoit attiré; la juste crainte de l'un & de l'autre me fit, en frémissant, envisager l'absolue nécessité d'arracher de mon cœur une passion inutile, & dont les suites ne pouvoient que m'être déshonorantes; j'en formai cependant le dessein, & pour ne me point donner l'air d'un tort ou d'un caprice avec Monsieur de Lusanne, j'eûs soin de l'instruire par une lettre, des raisons qui me faisoient le conjurer de ne me revoir jamais: il en fut au désespoir, mais n'ayant rien à opposer à une résolution dont je faisois dépendre mon repos, & que je l'assurois

avoir prise sans retour, il crut devoir la respecter, & ne point inutilement tenter de la combattre ; en convenant de toute la douleur que me fit éprouver le peu d'effort qu'il employa pour la vaincre, n'est-ce pas convenir qu'il ne lui auroit pas été impossible d'y réussir ? Quoiqu'il en soit, un mois se passa sans que j'en entendisse parler davantage, je recevois toutes les semaines des lettres de Madame de Séve, toujours dattées de sa terre du Bourbonnois, je venois même d'en recevoir une un jour, lorsque le hazard m'ayant fait sortir le matin pour affaire, j'apperçus dans un carosse arrêté à une des portes du Palais de ***, où demeuroit Monsieur de Lusanne, Madame de Séve, que je reconnus très-distinctement, & qui ne me vit

point : surprise qu'elle fût à Paris, sans nous en avoir fait avertir, je fis arrêter à quelques pas d'elle, & j'ordonnai à un de mes gens, qu'elle ne connoissoit point, de la suivre, & de s'informer combien il y avoit de tems qu'elle étoit arrivée. J'appris qu'il y avoit plus de trois semaines ; étonnée non-seulement qu'elle ne fût pas venue nous voir, mais encore du soin qu'elle prenoit de me persuader qu'elle étoit toujours en province, par ses lettres qu'elle y faisoit passer, & ne doutant point que cette conduite ne renfermât quelque mystére ; tourmentée de cette curiosité fatale, qui toujours fait si ardemment désirer d'apprendre ce qu'on devroit le plus souhaiter d'ignorer, je fis épier sa conduite : le compte en étoit facile à rendre, elle ne sor-

toit jamais, & ne voyoit que Monsieur de Lusanne. Il ne m'en fallut pas davantage pour me persuader qu'elle avoit sans doute repris, sur son amant, ses anciens droits; quoique je fusse résolue de ne les lui plus disputer, je ne pus pardonner au Chevalier de les lui avoir si promptement rendus, & le chagrin jaloux que je ressentis à ce sujet, fut, je l'avouerai, un de ceux que je supportai le plus impatiemment.

L'agitation continuelle dans laquelle j'étois, & la violence qu'il me falloit faire pour la contraindre, prit bientôt sur ma santé, & me fit insensiblement tomber dans une langueur dangereuse, qui causa à ma famille les plus vives allarmes; quoique sensible à son inquiétude, & touchée de ses soins, comme il est un état

de mélancolie, où les plus tendres attentions fatiguent plus qu'elles ne soulagent, pour me soustraire quelque tems à l'importunité qu'elles me faisoient souffrir, je me fis ordonner, par les Médecins, l'air de la campagne. L'opération qu'on venoit de faire à la Marquise de Clarcy, en retenant ma belle-sœur à Paris, me procura la liberté de m'en retirer seule. Monsieur de Fargenne & mon frere s'offrirent de m'accompagner; mais démêlant que je ne voulois pas l'être, ils cesserent de m'en presser, & se contenterent de me promettre de me venir voir souvent : je choisis à trois lieues de Paris une jolie maison qu'on m'indiqua, & pour satisfaire l'empressement que j'avois d'y être, je la louai toute meublée, & je partis pour m'y ren-

dre. Il y avoit au plus huit jours que j'y étois, lorſqu'un matin, étant encore couchée, & tout fermé dans mon appartement, j'entendis ouvrir ma porte, & quelqu'un accourir à mon lit, qui, ſans me parler, m'embraſſa avec vivacité, à pluſieurs repriſes: il faiſoit trop obſcur pour diſtinguer qui ce pouvoit être; mais comme je reconnus que c'étoit une femme, je ne doutai point que ce ne fût ma belle-ſœur: Quelle fût ma ſurpriſe, lorſqu'ayant ordonné qu'on donnât du jour, je me vis dans les bras de Madame de Séve! Mon premier mouvement fut de la repouſſer; mais l'ayant fixée, je lui vis un air ſi abbatu, & elle me ſembla ſi prodigieuſement changée, que je me ſentis malgré moi attendrie: je lui rendis donc ſes ca-

reſſes, & lui reprochai, avec douceur, le ſecret qu'elle m'avoit fait de ſon arrivée à Paris. J'en viens épier le tort, me répondit-elle en ſoupirant: alors, s'aſſeyant ſur mon lit, & me prenant les mains qu'elle ſerra tendrement dans les ſiennes, voyant que je paroiſſois toujours embarraſſée: Banniſſez une injuſte contrainte, me dit-elle, après m'avoir quelques momens examinée en ſilence; aimez-moi encore, & jugez ſi je le mérite: Tous vos ſentimens me ſont connus, continua-t-elle, & l'aveu qu'enfin j'ai arraché à Monſieur de Luſanne, n'étoit peu néceſſaire pour confirmer l'idée que je m'étois faite de votre façon de penſer pour lui.... Au moins, interrompis-je avec émotion, & d'un air piqué, j'eſpere qu'il n'a pas ou-

blié, dans les confidences qu'il vous a fait, une lettre que je lui ai écrite depuis mon arrivée à Paris, & la conduite que j'y ai tenue. Il m'a tout dit, reprit avec douceur Madame de Séve; mais avant que de lui faire un crime de sa confiance, daignez m'entendre. Dès les premiers jours de mon retour auprès de vous, poursuivit-elle, il m'a été facile de pénétrer votre amour par les précautions mêmes que vous preniez pour le cacher; l'indifférence n'affecte rien & ne se remarque pas; je jugeai la vôtre peu naturelle, puisqu'elle me frappoit; je vous examinai avec plus d'attention, & bientôt je découvris vos véritables sentimens; la froideur de Monsieur de Lusanne avec moi, me fit soupçonner les siens, & votre trouble, lorsque

je vous en parlai, acheva de m'en convaincre; le premier projet que je formai, lorſque j'eus acquis cette cruelle certitude, fut de renoncer à l'ingrat, de fuir au fond de ma Province, d'y aller gémir le reſte de ma vie de la foibleſſe de l'avoir aimé, & de celle, ſans doute, de l'aimer toujours; mais un mouvement de curioſité m'ayant fait écouter à la porte de l'appartement où je vous laiſſai enſemble le jour que votre famille arriva, & ayant entendu quelques propos que vous tint le Chevalier, qui marquoient de la ſenſibilité & du regret de ſon inconſtance, je me perſuadai que peut-être il ne ſeroit pas impoſſible de l'en faire revenir, & je réſolus au moins de le tenter.

Je ne vous ferai point le détail de tout ce que j'ai employé

pour réuſſir ; il ſuffit de vous dire que, trompée d'abord par les égards, l'eſtime, la tendreſſe même que me marquoit Monſieur de Luſanne, & par ſon attention à ne me point parler de vous, imaginant enfin qu'il étoit ce que je ſouhaitois qu'il fût, je haſardai, il y a huit ou dix jours, de lui propoſer ma main : il en reçut l'offre avec beaucoup d'embarras, & cependant avec reconnoiſſance ; mais voyant qu'il cherchoit à éluder une réponſe déciſive, mes craintes ſe renouvellerent, & cédant à la violence d'un premier mouvement, je l'accablai des plus vifs reproches : loin de ſe juſtifier, il eut la barbare franchiſe de convenir qu'il les méritoit, m'avoua enfin tout l'excès de ſa paſſion pour vous, & l'impuiſſance de ſes efforts pour

étoit que m'aimant autant qu'il m'eût jamais aimé, je n'avois point de reproche à lui faire s'il en aimoit davantage une autre. Quelle ſinguliére juſtification, ajouta-t-elle, en levant triſtement les yeux au ciel! l'ingrat, croyoit-il paroître moins coupable en avouant qu'il n'avoit jamais eu d'amour, qu'il n'auroit cru le paroître en convenant qu'il n'en avoit plus?

Quoiqu'il en ſoit, la honte & le regret de m'y être mépriſe ſi long-tems, me ſaiſit moins que l'idée de l'éloignement de ce que j'aimois, & l'affreuſe crainte de ne le revoir jamais; à cela ſe joignit une tendre compaſſion de ce que lui feroit ſouffrir un amour malheureux & ſans eſpérance, qui n'étoit, après tout, l'un & l'autre, que parce qu'il penſoit

devoir à ſes engagemens avec moi, le ſacrifice de ceux que ſa nouvelle paſſion auroit pû lui faire prendre ; mais de quelle utilité ce ſacrifice me pourroit-il être ? en ſerois-je moins malheureuſe, parce qu'il ſeroit plus à plaindre ? Cette réflexion acheva le triomphe de l'amour, ſur l'amour même ; j'écrivis à Monſieur de Luſanne que j'exigeois pour preuve des ſentimens dont il m'aſſuroit, qu'il vînt me voir encore une fois ; que je voulois déterminément lui parler : il vint, & après bien des raiſons de part & d'autre, qu'il eſt inutile de vous rendre, je le fis conſentir aux nouveaux arrangemens que je lui propoſai. Il ne s'agit donc plus que d'un mot pour fixer ſon ſort, le mien & le vôtre ; c'eſt à vous à le prononcer : oubliez ce que

j'ai été, ce que vous pouvez me croire encore, ne voyez que ce que je veux être; & devenez enfin, ajouta-t-elle en m'embraſſant, ce que je conſens que vous ſoyez.

Je laiſſe à imaginer les mouvemens qui m'agiterent pendant ce diſcours, & tout ce que la concluſion me fit éprouver d'émotion & de ſurpriſe; mais quelque frappée que je fûſſe de la poſſibilité d'être heureuſe, qu'elle me laiſſoit entrevoir, le courage de Madame de Séve à me preſſer de le devenir, me frappa davantage encore.

Celui qui donne un grand exemple, de quelque vertu que ce ſoit, s'en honore moins que ne s'en humilie celui qui le reçoit.

Le ſacrifice auquel ma généreuſe amie ſe déterminoit, & ce

qu'il étoit visible qu'il lui coûtoit d'efforts, me toucha vivement; & jugeant par l'effet qu'il faisoit sur moi, de celui qu'il avoit dû faire sur Monsieur de Lusanne, le desir de lui paroître digne d'autant d'estime, & un peu de jalousie, peut-être, de celle que lui devoit inspirer Madame de Séve, me fit refuser, avec fermeté, le bonheur qu'elle venoit m'offrir, & appuyer même ce refus de toutes les raisons que, de bonne foi, je crus les plus propres à en démontrer la nécessité; elle tenta vainement de les détruire, je restai inébranlable dans ma résolution, & nous nous séparâmes pénétrées de l'admiration réciproque que nous inspiroit notre mutuelle résistance. Cependant le courage soutenu de cette femme, auroit enfin, sur le

mien, remporté l'avantage, ſans l'événement imprévu qui la contraignit de me le céder; mais avant que d'éclaircir cette avanture, une des plus intéreſſantes & des plus douloureuſes de ma vie, il faut, pour mettre en état de juger de tout l'effet qu'elle produiſit, donner une juſte idée de notre ſituation à l'inſtant où elle arriva.

J'étois de retour à Paris, où m'avoient forcé de revenir les preſſantes inſtances de ma famille; Madame de Séve, toujours occupée de ſon deſſein, l'avoit inſtruite de mon amour, de celui de Monſieur de Luſanne, du ſien même; mais elle n'avoit parlé de ce dernier, que comme d'une ancienne foibleſſe, dont elle étoit abſolument revenue, & qui, par conſéquent, ne de-

voit point être un obſtacle à l'heureuſe union qu'elle m'avoit propoſée, & que par une fauſſe délicateſſe, dont elle étoit l'objet, je m'obſtinois opiniatrément à refuſer. D'après cet expoſé, & les allarmes que faiſoit naître l'état de langueur où j'étois, dont alors il fut aiſé de deviner la cauſe, ma famille avoit facilement conſenti d'entrer dans les vues de Madame de Séve, & lui avoit promis de les appuyer: elle, de ſon côté, pour l'y engager davantage, ſur des ſentimens que Monſieur de Luſanne étoit fait pour inſpirer, lui avoit fait lier connoiſſance avec mon frere, qui, enchanté de ſon eſprit, & ſur-tout de ſon caractére & de ſon cœur, avoit bientôt pris pour lui la plus tendre amitié, & lorſque j'arrivai à Paris, après un

mois d'abſence, je la trouvai auſſi ſolidement établie de part & d'autre, que ſi elle eût été le fruit d'une ancienne habitude, & d'une longue ſuite d'années. Son premier effet fut de retarder le voyage de Malthe, que Monſieur de Luſanne étoit toujours réſolu de faire, & qu'à la priere de mon frere, il différa juſqu'à ce qu'il eût entiérement perdu l'eſpoir de me faire accepter la main que Madame de Séve l'avoit mis en poſſibilité de m'offrir, par l'entier abandon de ſes droits, auxquels elle lui avoit formellement déclaré qu'elle renonçoit, ſoit que ſon amour pour moi eût, ou n'eût pas le ſuccès qu'elle lui ſouhaitoit; & elle continua cependant de travailler à le lui procurer, avec tant d'ardeur, & même d'importunité, qu'elle y réuſſit enfin, après

après trois mois toutefois de sollicitations de sa part, & de persécutions de celle de ma famille.

Fatiguée d'une résistance cruelle pour moi-même, désespérante pour mon amant, & que je jugeois inutile pour mon amie; j'accordai donc ce consentement tant désiré, & qui me coûtoit tant à refuser; dès qu'il fut obtenu, les mesures se prirent pour mon mariage; Madame de Séve les vit prendre avec tant d'apparence de tranquillité, que je ne doutai absolument plus qu'elle ne fût entiérement guérie de son ancienne passion.

Des raisons de délicatesse, dont Monsieur de Lusanne étoit l'objet, m'ayant fait souhaiter de tenir notre union secrette à Paris, où mon avanture avec Monsieur de Valnel n'étoit que trop con-

nue, j'exigeai que la célébration s'en feroit à la campagne, dans cette maiſon de mon amant où Monſieur de St. Dreux m'avoit conduite avant mon départ pour le Bourbonnois; que tout le tems que la ſanté de la Marquiſe de Clarcy nous forceroit de reſter à Paris, on ne la déclareroit point, & que je ne changerois de nom qu'en Auvergne, où nous avions deſſein d'aller nous établir auprès de ma famille, lorſqu'elle y retourneroit. Ces choſes convenues, on ne ſongea plus qu'à terminer; le jour fut pris pour mon mariage; la veille, le contrat paſſé & ſigné, ſur le ſoir, mon frere & Monſieur de Luſanne ſe rendirent à la campagne pour y faire préparer les choſes néceſſaires pour le lendemain; Madame de Séve, ſous prétexte d'affaire,

se retira de bonne heure ; pour moi, l'esprit & le cœur remplis de cette joie douce, qu'inspire la certitude d'un bonheur prochain, je me mis au lit : que j'étois loin de prévoir le coup dont je serois frappée à mon réveil !

Je reposois encore, lorsque le matin une de mes femmes vint m'éveiller, pour me dire qu'un homme, qu'elle croyoit reconnoître pour avoir appartenu au Comte de St Dreux, demandoit à me parler ; j'ordonnai qu'on le fit entrer : c'étoit ce même domestique qui, le premier, m'avoit appris la mort de son maître ; il me présenta un paquet qu'il me dit être celui qu'il m'avoit annoncé alors, & dont n'ayant point entendu parler depuis, j'avois entiérement perdu l'idée ; me dit que son frere, que le Comte en

avoit chargé, étant mort en route d'une chute de cheval, ſes effets étoient reſtés chez ſes hôtes, faute de quelqu'un qui les reclamât; que pour lui, ayant ſuivi dans un grand voyage le Marquis de St. Dreux, au ſervice duquel il étoit entré à ſon arrivée à Paris, ce n'avoit été qu'à ſon retour qu'il avoit été informé de la mort de ſon frere; qu'inquiet de ce que pouvoit être devenu ce paquet, que les expreſſes recommandations du Comte de me le rendre à moi-même lui avoit fait juger d'une grande conſéquence, il avoit pris le parti d'aller ſur les lieux lui-même s'en informer; qu'il l'avoit retrouvé, & que ſon premier ſoin, en arrivant, étoit de me l'apporter. Après avoir remercié cet homme de ſon zèle, de ſon exactitude, &

l'en avoir libéralement récompensé, je le congédiai. Soit pressentiment, ou simplement effet du triste souvenir du Comte, que cette circonstance me rappelloit, je fus quelques momens le cœur serré à tenir & à examiner ce paquet, sans avoir la force de l'ouvrir; il fallut bien cependant à la fin s'y déterminer: j'y trouvai, ainsi que je m'y attendois, les lettres que j'avois écrites à Monsieur de St. Dreux, depuis son départ de France, & mon portrait qu'alors je lui avois donné; & dans ces lettres, je trouvai encore un autre paquet cacheté avec soin, dont le dessus étoit de l'écriture même du Comte, que je reconnus, quoique tremblée & à peine lisible; sans sçavoir pourquoi, je l'ouvris en frémissant: qu'on juge, s'il est possible, en la lisant, de l'effet

que dût produire ſur moi, le ſecret fatal qu'elle contenoit : la voici.

Lettre de Monſieur de St. Dreux, à Madame de Blémon.

» Par les ſentimens dont a dû » vous perſuader tout le cours de » ma vie, vous devez être ſûre, » Madame, de ceux qui m'ani- » ment dans cet inſtant ; ce ne » ſont donc point de nouvelles aſ- » ſurances d'amour que je crois » vous devoir, elles n'ajouteroient » rien à l'idée que j'oſe eſpérer que » vous vous en formez ; le tems » m'eſt cher, je n'en ai point à » perdre, il s'agit d'une nouvel- » le preuve d'eſtime & de con- » fiance qui me reſte à vous don- » ner ; je ſaiſis l'occaſion de vous » convaincre qu'il n'eſt point de

» ſentimens que je n'aie réuni
» pour vous, & que je vous les
» ai conſervé juſques dans les bras
» de la mort. Les papiers que je
» joints à cette lettre, vous inſ-
» truiront d'un ſecret que la mere
» de Madame de Séve, qui con-
» noiſſoit toute ma tendreſſe pour
» le Chevalier de Luſanne, m'a
» confié en mourant, & que je
» vous confie, certain qu'il ne
» peut être en de plus dignes & de
» plus ſûres mains; l'extrême diſ-
» proportion de l'âge de Madame
» de Séve, à celui de ſon mari,
» peut vous mettre un jour dans
» l'heureuſe néceſſité de le révé-
» ler, & c'eſt-là encore une des
» principales raiſons qui m'enga-
» ge à vous en rendre dépoſitai-
» re : voici donc dequoi il eſt
» queſtion.

» Le fruit de l'amour de Mon-

» ſieur de Luſanne, n'a point
» perdu le jour; la mere de Ma-
» dame de Séve imagina de le
» faire croire, pour ſouſtraire tou-
» tes les preuves du déshonneur
» de ſa fille, & prévenir la réſiſ-
» tance qu'elle n'auroit pas man-
» qué d'oppoſer aux vues d'éta-
» bliſſement qu'on avoit pour el-
» le, ſi elle eût ſçu cet enfant
» vivant: il eſt élevé au Collége
» des Jéſuites, à la Fléche, ſous
» le nom de Dorval; c'eſt une jo-
» lie créature, remplie de graces,
» & qui annonce de l'eſprit & de
» l'ame; à moins qu'un événe-
» ment ne lui rende ſon pere & ſa
» mere, je penſe qu'il ſera bien
» de leur éviter les regrets que
» leur feroit naître l'impoſſibilité
» de l'avouer; au reſte, j'ai mis
» ſon ſort à couvert de tout in-
» convénient, avec l'extrait bap-

» tiſtaire, qui conſtate ſa naiſſan-
» ce, & la déclaration de ſa grand-
» mere, vous trouverez un con-
» trat de rente viagére de deux
» mille francs ſur ſa tête; ce ſe-
» cours, & vos bontés, le met-
» tront en état de n'en avoir pas
» beſoin d'autres.....

Je ſupprime le reſte de cette lettre, que l'écriture mal formée, & preſque entiérement effacée, me permit moins de lire, peut-être, que l'étonnement & le trouble qu'elle me cauſa; je ne m'étendrai point ſur les ſentimens cruels dont elle déchira mon cœur, on les doit aiſément imaginer; hélas! c'étoit pour la ſeconde fois de ma vie, que je me voyois arrachée à ce que j'aimois, à l'inſtant d'y être unie pour toujours; une mort prématurée m'avoit enlevé Monſieur de Clarcy,

preſqu'aux pieds des Autels ; un enfant, après dix ans, ſembloit revivre pour m'enlever Monſieur de Luſanne ; car on penſe bien, ſans-doute, que je ne balançai pas ſur ce que je devois faire ; mais comment l'annoncer à mon amant ? quel coup j'allois porter à ſon cœur ! mais, après tout, le ſentiroit-il auſſi vivement que moi ? n'avois-je pas un dédommagement précieux à lui offrir, qui aideroit à le lui faire ſupporter, & à le conſoler peut-être ? J'allois le rendre à une femme aimable, qu'il eſtimoit, dont il avoit été ardemment aimé, dont ſans doute il le ſeroit encore ; j'allois mettre dans ſes bras un enfant charmant qui, d'après le portrait que je m'en faiſois, méritant d'en être adoré, ne pouvoit manquer de l'être ; les plus

doux ſoins de la nature, ceux de l'amitié, alloient l'occuper, le diſtraire; il ne me verroit plus, n'entendroit plus parler de moi, pourrois-je n'en pas être bientôt oubliée? Cette idée, je l'avoue, étoit une de celles qui me tourmentoit le plus; mais pendant que je m'en occupois, ce moment, qui ſembloit n'avoir été marqué pour le bonheur de ma vie, que pour en faire à jamais le ſupplice, approchoit. Ma belle-ſœur, qui devoit m'accompagner à la campagne, avec Meſſieurs de Clarcy & de Fargenne, étant venue pour m'avertir que tout étoit prêt, & qu'on n'attendoit plus que moi pour partir, fut étrangement ſurpriſe de me trouver au lit, & dans l'état que, d'après ce que je viens de dire, on peut ſe repréſenter: frappée

du déſeſpoir qui ſe peignoit ſur mon viſage, elle m'en demanda d'un air effrayé le ſujet. Ma confiance en elle ne me permit pas de lui en faire myſtere ; comme elle avoit été inſtruite par Madame de Séve même, de ſon intrigue avec Monſieur de Luſanne ; la lettre de Monſieur de St. Dreux, que je lui donnai à lire, ſuffit pour la mettre au fait de cette avanture, & des ſuites cruelles qu'elle devoit avoir pour mon amour : elle s'en affligea avec moi, & mêla ſes larmes aux miennes ; mais enfin, après en avoir bien répandu l'une & l'autre, il fallut s'occuper des moyens qu'il y avoit à prendre pour préparer mon amant à cet événement. Meſſieurs de Fargenne & de Clarcy, que nous ne pûmes nous diſpenſer de mettre dans

notre confidence, après y avoir rêvé, n'en imaginerent point d'autre, que de me ſuppoſer tombée malade de la nuit, & dans l'impoſſibilité de me tranſporter à la campagne, d'autant plus que cette maladie, qu'il ſeroit aiſé de prolonger autant de tems qu'elle ſeroit néceſſaire, donneroit tout celui de s'informer du jeune Dorval, & de conſtater ſon exiſtence. La lettre du Comte de St. Dreux étoit à plus de dix mois de date; ne pouvoit-il pas ſe faire que dans cet intervalle, il fût arrivé un malheur à cet enfant? Il fut donc arrêté que juſqu'à ce que nous euſſions reçu des nouvelles certaines de ſon ſort, nous n'en parlerions point à ſon pere; que Meſſieurs de Clarcy & de Fargenne ſe chargeroient d'aller l'avertir de ma prétendue maladie, & de

l'obſtacle qu'elle apportoit à mon mariage. On peut juger du vif chagrin qu'il en reſſentit, & avec quel inquiet empreſſement il accourut à Paris, ajouter de nouvelles douleurs à celles que j'éprouvois, par les tranſports de la ſienne.

Cependant nous étions tous ſi fort occupés de l'événement du jour, & Monſieur de Luſanne, qui l'ignoroit ſeul, l'étoit tant de mon état, que l'affreux changement dont j'étois lui perſuadoit être très-dangereux, que ce ne fut que ſur le ſoir de cette triſte journée, que nous remarquames n'avoir point vu Madame de Sève depuis la veille qu'elle s'étoit retirée, immédiatement après la ſignature du contrat; mais comme elle étoit convenue qu'elle ſe rendroit de chez elle le lendemain

à la campagne où ſe devoit célébrer mon mariage ; qu'il y avoit ſix lieues de diſtance de Paris ; que pour en revenir cela faiſoit douze ; perſuadés qu'elle y avoit été, ce ne fut que fort tard que nous commençames à nous inquiéter de ne la point voir, & de n'en point entendre parler ; j'allois même envoyer chez elle, lorſque le Chevalier, qui n'avoit pas quitté le chevet de mon lit, étant pour quelques momens deſcendu chez mon frere qui venoit de le faire appeller, un de ſes gens, qui le croyoit dans mon appartement, entra pour lui rendre un billet, qu'il me dit être de Madame de Séve ; je le demandai, dans le ſeul deſſein de le lui remettre lorſqu'il rentreroit. Cet homme en fit d'abord quelque difficulté, ſur la recommandation

expreſſe qu'il avoua lui avoir été faite par celui qui venoit de l'apporter de la maiſon de campagne de ſon maître, de ne le donner qu'à lui ; cependant, n'oſant me le refuſer, il le poſa ſur une table auprès de mon lit, & ſe retira.

Cet air de myſtere me fit naître le plus vif deſir de lire ce billet, j'y réſiſtai quelques inſtans, & y cédai à la fin ; j'étois ſeule, je le pris & l'ouvris, & voici ce qu'il contenoit.

Billet de Madame de Séve, à Monſieur de Luſanne.

» C'en eſt fait, votre bonheur » eſt aſſuré, il eſt mon ouvrage... » Je vous laiſſe au moment d'en » jouir... Vous en jouirez même » quand vous recevrez ce billet...

» Je vous ſuis donc déſormais inu-
» tile... Adieu, je pars, je m'é-
» loigne de vous vraiſemblable-
» ment pour jamais; il faudroit,
» pour m'en rapprocher, que mon
» cœur pût changer un jour...
» Ah! n'en doutez point, c'eſt
» un adieu éternel que je vous
» dis.

Il me fut aiſé de juger par l'expreſſion de ce billet, combien je m'étois trompée, en croyant Madame de Séve guérie de ſa paſſion; tout ce qu'avoit dû lui coûter ſa conduite avec moi & avec ſon amant, depuis quatre mois, me pénétra d'admiration; mais ne m'empêcha point, je l'avoue, de gémir de la cruelle néceſſité où je me trouvois de l'imiter. Monſieur de Luſanne, qui avoit pour elle tous les ſentimens de la plus tendre amitié, & de la plus par-

faite eſtime, fut réellement affligé de ſon départ, & tout ſon amour pour moi ſuffit à peine pour l'en conſoler.

Enfin, pour abréger d'inutiles détails, & en venir à la douloureuſe concluſion de cette avanture, mon frere, qui avoit écrit à la Fléche pour s'informer du jeune d'Orval, n'eut pas reçu des nouvelles certaines de ſon ſort, qu'il partit à ma priere pour l'aller chercher; de mon côté, après avoir fait les plus exactes perquiſitions ſur la route qu'avoit priſe Madame de Séve en ſortant de Paris, aſſûrée que c'étoit celle de Provence, je lui écrivis que mon mariage étoit différé, & ſans lui en expliquer la raiſon, je lui marquai ſimplement que ſon retour à Paris étoit indiſpenſablement néceſſaire, qu'elle eût à par-

tir ſur le champ, que le bonheur de tout ce qu'elle aimoit dépendoit de ſa diligence; & j'adreſſai cette lettre chez ſon pere, auprès duquel je ne doutai point qu'elle ne ſe fût retirée.

Je paſſe ſur les combats qu'il me fallut livrer, & ſur tout ce que me faiſoit ſouffrir le déſeſpoir dont ſe laiſſoit accabler Monſieur de Luſanne, qui ne commençoit que trop à s'appercevoir que les retardemens qu'on apportoit à mon mariage, avoient une raiſon ſecrette dont ma maladie n'étoit que le prétexte; enfin, mon frere, qui avoit été huit jours abſent, revint heureuſement me prêter de nouvelles forces; hélas! il ne falloit pas moins pour les ranimer, que la vue de l'intéreſſant objet qu'il me préſenta.

Tout ce qu'on peut imaginer

de nobleſſe & de grace, compoſoient la figure du jeune Dorval, âgé alors de près de dix ans; c'étoient les traits de ſon pere, ſur leſquels ſe peignoit la tendre douceur de ſa mere, & je connus par la ſuite, que l'aſſemblage heureux des vertus de l'un & de l'autre, formoient ſon caractère & ſon cœur. Monſieur de Luſanne étoit préſent lorſqu'il arriva; malgré l'émotion où j'étois, je fus attentive à examiner l'impreſſion que feroit ſur lui cette premiere vue, & je n'en remarquai point d'autre, que celle que devoit naturellement faire un enfant aimable, que pour ajoûter à l'intérêt qu'il inſpiroit, nous avions annoncé pour être malheureux, & dont de ſecrettes raiſons nous engageoient à nous charger.

Mais bientôt, ſoit que Mon-

sieur de Lusanne fût réellement instruit par la nature, ou soit que ses sentimens pour le jeune Dorval fussent uniquement le fruit des soins réunis de ma famille pour les lui inspirer, il est certain qu'il prit pour lui la plus vive tendresse, & que l'enfant y répondit avec autant de sensibilité & de respect, que s'il se fût connu pour son fils.

Cependant Madame de Séve s'étoit en effet retirée en Provence, chez son pere, & répondit à la lettre que je lui avois écrite; mais, sans me parler ni de mon mariage différé, ni de Monsieur de Lusanne; elle me marqua simplement que son pere, à l'extrémité, & sa santé, à elle, très-languissante, étoient des obstacles insurmontables au voyage que je lui proposois; que d'ail-

leurs, quoiqu'il pût arriver, elle étoit réſolue de ne revenir jamais à Paris. Cela étant, me dit mon frere, qui étoit préſent lorſque je reçus cette lettre, il n'y a plus à balancer, & peut-être point de tems à perdre, il faut remettre à Monſieur de Luſanne *ſon fils*, & le preſſer de partir avec lui pour aller joindre Madame de Séve; qui ſçait à quoi d'inutiles & de dangereuſes lenteurs pourroient expoſer Dorval? Il vous intéreſſe, ajouta mon frere, ſongez, ma chere Laure, qu'il eſt poſſible qu'il perde ſa mere. La crainte de ce malheur, & ce qu'il coûteroit à cet enfant, que je ſentois chaque jour me devenir preſqu'auſſi cher qu'à ſon pere, me détermina à ne plus différer à l'en faire connoître.

Le matin du jour que j'avois

marqué pour cette reconnoiſſance, je crus néceſſaire d'y préparer le jeune Dorval, ce fut toutefois ſans l'éclaircir entiérement; je me contentai ſeulement de l'informer que ſon pere & ſa mere, qu'on lui avoit dit être morts, vivoient encore. Ils vivent, & je ne les ai jamais vu, me dit-il d'un air chagrin! eſt-ce que j'aurois le malheur d'en être haï? Vous en ſerez, au contraire, tendrement aimé, lui répondis-je en l'embraſſant, ſoyez à cet égard ſans inquiétude; & pour prévenir d'autres queſtions, auxquelles, pour le moment, je ne voulois pas répondre: Dites-moi, mon cher Dorval, lui demandai-je, ſi le Ciel avoit mis à votre diſpoſition le choix de vos parens, quels ſeroient, dans le nombre des perſonnes que vous connoiſ-

ſez, celles que votre cœur préfé-
reroit ? Vous pour ma mere, me
dit-il, en me baiſant la main, ou
du moins une qui vous reſſem-
blât. La réponſe eſt honnête, lui
dis-je, & ſans doute méritée par
mes ſentimens pour vous; & après
moi, qui choiſiriez-vous ? Mon-
ſieur de Luſanne, pour mon pe-
re, répondit-il avec vivacité ;
& voyant que je le regardois d'un
air attendri, ſans lui répondre :
Ah ! Madame, reprit-il vivement,
ſeroit-il vrai qu'il ſeroit... ? Ses
pleurs l'empêcherent d'achever :
j'eus toutes les peines du monde
à retenir les miennes, ainſi que le
reſte de mon ſecret; mais croyant
qu'il ſuffiſoit, pour l'inſtant, de
le lui laiſſer entrevoir, je me bor-
nai ſimplement à lui promettre
qu'avant peu il ſeroit entiérement
éclairci de ce qu'avec tant de rai-
ſon

ſon il ſouhaitoit d'apprendre, & je lui fis entendre que juſques là, il m'affligeroit, s'il me preſſoit davantage; il ne m'en parla plus, mais à ſon air triſtement inquiet, on démêloit aiſément ſon impatience, & la violence qu'il ſe faiſoit pour la contraindre.

Monſieur de Luſanne, que quelques affaires avoient occupé toute la journée, n'arriva que ſur le ſoir; j'étois ſeule à l'attendre, mon trouble fut extrême lorſque je le vis paroître, & quelque préparée que je fuſſe ſur ce que j'avois à lui dire, peut être n'en aurois-je pas eu la force, ſi le jeune Dorval, ayant appris qu'il étoit chez moi, n'y fût accouru pour le voir: les careſſes que lui fit cet enfant, l'air de timidité qui les accompagnoit, & les regards embarraſſés qu'il me

jettoit de tems en tems, & qui ſembloient me demander la certitude de ſes ſoupçons, me fit enfin ſouvenir de ma réſolution. Monſieur de Luſanne, lui-même, me fournit l'occaſion de l'exécuter, en me preſſant vivement, ſelon ſa coutume, ſur mon mariage. Plus j'y penſe, & moins je comprends, me dit-il, quelles peuvent être vos raiſons pour le différer? ah! vous ne m'aimez plus! celle-là ſeule peut vous rendre inſenſible à tout ce que me font ſouffrir vos cruels *retardemens*. Ce doute, j'en ſuis ſûre, eſt bien loin de votre cœur, lui répondis-je ſans *oſer le* regarder; mais à ſuppoſer qu'il y fût, ce ſeroit en ne m'en juſtifiant pas que je me vengerois de ſon injuſtice. Eh bien! prouvez moi donc que c'en eſt une, reprit-il d'un ton ani-

mé, ou consentez à mon bonheur, ou instruisez moi au moins, pourquoi ces lenteurs désespérantes que vous y apportés; elles ont, je ne le vois que trop, un motif secret que vous me cachés: quel peut-il être? Depuis quinze jours je presse votre frere, que j'en soupçonne instruit, de me l'apprendre; ce qu'il me dit, pour me rassurer, ne fait que m'allarmer davantage. Au nom de Dieu, Madame, continua-t-il, en me prenant une main, qu'il serra avec ardeur dans les siennes, expliquez-moi ce funeste mystère? Que m'anonce l'air d'embarras que je remarque à toute votre famille, & le trouble où je vous vois sans cesse? pourquoi vos yeux inquiets & distraits semblent-ils me craindre & m'éviter? pourquoi l'expression de la dou-

leur y a-t-elle ſuccédé à celle de la tendreſſe ? pourquoi ne me dites-vous plus que vous m'aimez, & paroiſſez-vous m'entendre à peine, quand je vous dis que je vous aime ? pourquoi enfin, ajouta-t il en ſoupirant, du plus heureux des hommes que j'étois il y a un mois, en ſuis-je devenu le plus malheureux ? Eh ! penſez-vous, lui répondis-je, en laiſſant couler quelques larmes, que je ſois moins à plaindre que vous ? ... Eh qui peut donc nous le rendre, interrompit-il, quand je vous aime plus que jamais ? S'il eſt vrai que vous m'aimez encore, l'impoſſibilité d'être l'un à l'autre, repris-je à demi voix. Monſieur de Luſanne, vivement frappé de ce peu de mots, laiſſa aller ma main qu'il tenoit dans les ſiennes, pâlit, & reſta les yeux fixément

attachés sur moi, sans me répondre; quoique dans un état à peu-près semblable au sien, j'eus toutefois la force de profiter de ce premier moment de surprise, pour achever de l'instruire. C'est trop vous laisser dans l'erreur, lui dis-je d'un ton plus ferme; c'est avec désespoir que je me vois forcée de vous en tirer; mais votre honneur, le mien, & celui de tout ce qui doit vous être cher, l'exigent. Aprenez donc ce terrible secret, qui nous sépare pour toujours.... Vos engagemens avec Madame de Séve, ne sont point rompus, & voyez, ajoutai-je, en lui présentant la lettre du Comte de St. Dreux, s'il est possible qu'ils puissent l'être. Il prit la lettre, la lût: je laisse imaginer l'étonnement, le trouble qu'elle fit naître; mais malgré les divers mou-

vemens qui combattoient dans ſon cœur, le premier qui ſe déclara fut celui de la nature. Son fils étoit préſent, je l'avois fait éloigner à quelques pas de nous pendant cet entretien; les yeux troublés & remplis de larmes de Monſieur de Luſanne, ſe fixerent ſur lui, je le remarquai, & me levant précipitamment, je fus à cet enfant, & le prenant par la main: Venez, mon cher Dorval, lui dis-je, venez aux pieds de votre pere reclamer tous vos droits. Ce nom de pere fut à peine prononcé que Dorval m'échapant, s'élança avec vivacité aux genoux de Monſieur de Luſanne, & les embraſſa avec tant de tranſports & de forces, que celles de ſon pere furent à peine ſuffiſantes pour le relever. Je m'étendrois davantage ſur cette intéreſſante

ſituation, s'il étoit des expreſſions capables de la bien rendre; mais comme je n'en trouve point, je laiſſe aux ames ſenſibles à ſe la repréſenter, & me contente de dire que tout ce que la nature peut inſpirer de ſentimens vifs & tendres, & tout ce qu'un amour malheureux peut faire éprouver de douleurs & de regrets, partagea nos ames & les déchira tour-à-tour; que cependant l'amour gémiſſant céda ſans balancer la victoire; que le prix de celle que je venois de remporter, fut le courage néceſſaire pour achever de vaincre; qu'enfin après avoir travaillé à calmer le déſeſpoir de Monſieur de Luſanne, non-ſeulement je le preſſai de partir pour aller joindre Madame de Séve, mais que je reſolus, pour payer le ſacrifice qu'elle avoit voulu me

faire de ſon amant, d'aller moi-même mettre dans ſes bras un époux adoré, & un enfant digne de l'être.

Les actions du plus grand éclat, & celles qui ſemblent mériter le plus de gloire, ſont ſouvent, lorſqu'on les examine, celles qui en méritent le moins, ſur-tout s'il eſt vrai que ce ſoit d'après ce qu'elles coûtent, qu'on les doive juger; l'amour propre s'applaudit de l'eſtime qu'elles font naître, eſt flatté des louanges qu'elles attirent, & alors ce n'eſt, à proprement parler, qu'une paſſion immolée pour en ſatisfaire une autre. La circonſtance de ma vie, qui va ſuivre, & qui ſans doute m'a valu plus d'éloges, eſt, d'après ce que je viens de dire, une de celles, je l'avoue, où il m'en étoit le moins dû, puiſ-

qu'il y entra bien plus de désir de paroître généreuse, que de vraie générosité; quoiqu'il en soit, déterminée de conduire le jeune Dorval à sa mere, je ne différai que le tems nécessaire pour nous préparer au voyage. La décence ne me permettant pas de partir avec Monsieur de Lusanne, mon frere, pour ne le point laisser seul, livré à ses réflexions, pendant la route, voulut l'accompagner; & par la même raison, on décida que je le ferois de Monsieur de Fargenne. Ces choses réglées, après être convenus que Monsieur de Lusanne & mon frere, qui nous devoient devancer d'un jour, nous attendroient à Marseille, pour, de là, nous rendre ensemble chez le pere de Madame de Séve, qui en étoit à cinq lieues, nous partîmes au jour marqué.

Quelles que fussent mes dispositions à la tristesse, la joie vive & pure du jeune Dorval, les graces naïves & touchantes dont il l'exprimoit, & la tendre reconnoissance dont il payoit mes soins, faisoient souvent diversion à mes chagrins, & je fis la route avec beaucoup plus de tranquillité que n'avoit semblé m'en promettre le but & la fin de mon voyage.

Nous n'avions plus qu'une journée à faire pour arriver à Marseille, lorsque la veille, au soir, à quatre lieues d'une petite ville où nous devions aller coucher, la flêche de mon carosse rompit dans un petit hameau composé de dix ou douze chaumiéres de Payſans, tous hors d'état de nous loger. Ces bonnes gens, voyant notre embarras pour passer la nuit & le jour suivant, notre voiture,

par l'éloignement des secours, ne pouvant être réparée que celui d'après, s'offrirent de la mettre à couvert dans une de leurs granges, & de nous conduire à un quart de lieue, chez une femme veuve à qui ils nous dirent qu'appartenoit la terre où nous étions, & dont ils nous assurerent que nous serions bien reçus. N'osant nous en fier entiérement à leur parole, nous envoyames un de nos gens s'informer si, en effet, on voudroit bien nous donner l'hospitalité; elle nous fut accordée de bonne grace, & nous nous disposâmes à en profiter: chemin faisant, je m'informai de mes guides, s'ils n'avoient pas vû une chaise que je leur désignai; ils me répondirent qu'il en étoit passé une le matin, & d'après ce qu'ils m'en dirent, ne pouvant

douter que ce ne fût Monſieur de Luſanne & mon frere, pour prévenir l'inquiétude que notre retardement pourroit leur cauſer, j'ordonnai à un de nos gens de continuer la route, en poſte, & d'aller à Marſeille les inſtruire du petit accident qui nous arrêtoit en chemin:

Nous fumes reçus de la maîtreſſe du château, & de deux filles qui nous parurent compoſer ſa famille, mieux encore qu'on ne nous l'avoit fait eſpérer; elles nous conduiſirent, en arrivant, dans un appartement propre & commode, & ſe retirerent pour nous laiſſer la liberté de nous repoſer juſqu'à l'heure du ſouper, qu'on fit ſervir dans ma chambre: la mere n'y parut point, elle m'en fit faire des excuſes par ſes filles, qui me dirent qu'elle étoit reſtée

auprès d'une de leur parente arrivée chez elle depuis huit jours, & qui depuis quatre étoit tombée très-dangereusement malade.

Un accès de fièvre que j'eus la nuit du jour que nous devions nous mettre en route, me contraignit de différer jusqu'au lendemain; ce délai donna lieu à plus d'une découverte, à une entr'autre à qui Monsieur de Fargenne dût, par la suite, tout le bonheur de sa vie.

Le matin de la nuit où j'avois été incommodée, la nouvelle s'en étant répandue dans le château, une grande & belle fille, âgée d'environ vingt ans, que nous n'y avions point encore apperçu, vint dans mon appartement de la part des maîtresses de la maison, qu'à son extérieur je jugeai être

les ſiennes, pour s'acquiter de je ne ſçais qu'elle commiſſion; Monſieur de Fargenne étoit auprès de moi: nous fûmes également frappés de ſa taille, de ſa phyſionomie, de toute ſa figure enfin, que ne pouvoit déparer l'habillement moins que ſimple qu'elle portoit. Lorſqu'elle ſe fut retirée, nous en parlâmes avec éloge; une des femmes de la maiſon, qui étoit préſente, ne put s'empêcher de ſe mêler à notre converſation; & de nous dire qu'Angélique, c'eſt ainſi qu'elle nomma cette belle fille, méritoit bien plus de louanges encore pour ſon caractère que pour ſa beauté. C'eſt la bonté & la douceur même, continua-t-elle; tout ce qui eſt ici l'aime, excepté ce qui devroit le plus l'aimer; il n'y a pas un domeſtique qui ne donnât ſa

vie pour elle, & qui ne souffre de la voir dans l'état où elle est. Et sans nous donner le tems de la questionner sur cet état, elle nous apprit que cette Angélique étoit fille d'un premier lit de Madame de Montval, c'est le nom de la Dame chez qui nous étions; que le pere d'Angélique avoit été un des plus fameux négociant de Marseille; que tant qu'il avoit vêcu, on l'en avoit cru un des plus riches, & que, sans sçavoir comment, s'étant trouvé ruiné à sa mort, sa veuve ayant eu l'adresse de cacher quelque tems le dérangement de ses affaires, un gentilhomme, d'une des meilleures maisons de Provence, quoique jouissant d'une fortune honnête, tenté de celle qu'on lui supposoit, l'avoit épousé, & laissé veuve une seconde fois, peu

d'années après ce mariage ; qu'elle en avoit eu les deux filles que nous connoissions, qui, jalouses à l'excès de la beauté de leur sœur du premier lit, & méprisant sa naissance, contribuoient, par l'ascendant qu'elles avoient pris sur l'esprit de leur mere, qui les adoroit, à rendre leur aînée la plus malheureuse personne du monde, à qui elles faisoient vendre bien cher les besoins de la vie les plus indispensablement nécessaires.

Ce recit, auquel cette femme ajouta beaucoup d'autres circonstances, nous intéressa tendrement pour la belle Angélique, Monsieur de Fargenne, sur-tout, m'en parut vivement touché.

Cependant l'accès de fiévre qui nous avoit retardé d'un jour, n'ayant eu aucune suite, nous

ordonnâmes notre départ pour le lendemain. Le matin, tout préparé, nos adieux, nos remercimens faits, & au moment de monter en caroſſe, ne voyant point le jeune Dorval, je le fis appeller ; comme on le chercha inutilement par tout où on imagina qu'il pouvoit être : Ne ſeroit-il point, dit Madame de Montval, qui nous accompagnoit, dans l'appartement auprès du vôtre, dont je l'ai vu ſortir hier ? Voyez, ajouta-t-elle en s'adreſſant à une de ſes filles, chez Madame de Séve.... Madame de Séve, interrompis-je avec ſurpriſe & émotion : Oſerois-je vous demander, Madame, ajoutai-je, ſi c'eſt celle de Marſeille ? Celle-là même, répondit-elle, & cette parente dont j'ai eu l'honneur de vous parler : elle a perdu ſon pere il y a quin-

ze jours, est ici depuis dix ; & depuis six, dans un état à nous faire craindre à chaque instant de la perdre elle-même. Elle achevoit à peine ces mots, qu'on vint me prier, de la part de la malade, de monter seule chez elle. Je laissai à Monsieur de Fargenne le soin de satisfaire, ainsi qu'il le jugeroit à propos, la curiosité de la mere & des filles sur ma connoissance avec leur parente, auprès de laquelle je courus me rendre. Quel fut mon étonnement de trouver près d'elle Dorval fondant en pleurs ! je ne lui avois point nommé sa mere ; il ne me paroissoit pas possible qu'il pût ni la connoître, ni en être connu ; d'où pouvoit donc naître l'attendrissement où je les voyois tous deux ? La nature seule avoit-elle pû suffire à les instruire ?

Tandis que cette idée, & la douloureuſe ſenſibilité que me fit éprouver l'affreux changement de Madame de Séve, à peine reconnoiſſable, m'arrêtoient à ſa porte, elle m'apperçut; & après un inutile effort pour ſe lever de deſſus un lit de repos, où elle étoit couchée: Ah! Madame, me dit-elle, en me tendant la main, venez de grace m'expliquer cet incompréhenſible myſtère, ce que cet enfant vient de me dire, eſt-il poſſible?... Monſieur de Luſanne, ſon pere!..., Mais, puis-je en douter?... Son étonnante reſſemblance ne le prouve-t-il pas?.... Le perfide!... Il m'a donc toujours trompé?... Et dans quel tems!... Mais, vous, pourſuivit-elle, après un moment de ſilence, vous, qu'il a auſſi ſi indigne-

ment abuſé, quel événement, au moment de lui être unie, a pû vous dévoiler ce ſecret engagement ? Comment ſon enfant ſe trouve-t-il entre vos mains ? Et quel motif vous peut enfin obliger à aller, vous-même, le remettre dans celles de ſa trop heureuſe mere.

Il me fut aiſé de comprendre, par ce diſcours, que le jeune Dorval, malgré les expreſſes défenſes que je lui avois faites de parler à qui que ce fût de ſa naiſſance & de ſon pere, en avoit révélé tout ce qu'il en ſçavoit à Madame de Séve, qui, imaginant ſon enfant mort depuis dix ans, & ne pouvant, par conſéquent, ſoupçonner que Dorval le pût être, n'avoit pas héſité à le croire le fruit de l'amour d'une autre. Quelque cruelle que dût

lui paroître cette idée, vu l'âge de Dorval, préciſément celui que pouvoit avoir ſon fils, l'impreſſion qu'elle pouvoit faire étant faite, je crus moins dangereux de la lui laiſſer, qu'il ne le ſeroit de la détruire trop promptement, & je réſolus d'y employer à peu près le tems que pourroit mettre à ſe rendre auprès de nous Monſieur de Luſanne, à qui Monſieur de Fargenne avoit dépêché ſur le champ un exprès, pour l'inſtruire de notre rencontre, & le preſſer de faire la plus extrême diligence. Sans donc répondre aux queſtions de Madame de Séve, auxquelles cependant je lui promis de ſatisfaire lorſque l'une & l'autre, moins troublées, nous ſerions plus en état de nous parler & de nous entendre; je me contentai, pour

le moment, de l'assurer qu'après que je lui aurois entiérement dévoilé le secret de la naissance du jeune Dorval, elle trouveroit son pere bien moins coupable qu'elle ne se le figuroit; & sans lui donner le tems de me presser davantage, je la suppliai de me dire par quel hazard cet enfant avoit pû pénétrer jusqu'à elle. La proximité de nos appartemens l'a fait naître, me répondit-elle; il se méprit hier matin, & entra dans le mien croyant entrer dans le vôtre; j'étois seule, je fus frappée, au premier coup d'œil, de sa ressemblance avec Monsieur de Lusanne; de la surprise, je passai à l'intérêt, auquel succéda bientôt les plus doux sentimens; lorsqu'à ma priére il se fut approché, j'éprouvai un frémissement qui, jusqu'alors,

m'avoit été inconnu : Après l'avoir examiné avec autant de plaisir que d'attention, quelques momens, un mouvement involontaire me lui fit tendre les bras ; il se prêta & répondit à mes caresses avec un attendrissement qui ajouta encore au mien, & chaque fois que je le pressois contre mon sein, il me sembloit que mon cœur s'ouvroit pour le recevoir ; malheureusement, ces instans, les plus doux de ma vie, durerent peu, je l'entendis appeller, & je fus contrainte de m'en séparer ; ce ne fut pas sans me faire la plus pénible violence, mais comme je sçavois votre arrivée ici, & qu'il étoit avec vous, malgré le désir d'apprendre quel pouvoit être cet enfant qui me causoit une émotion si extraordinaire, ferme dans la résolution

de fuir le reſte de ma vie, Monſieur de Luſanne, & tout ce qui pouvoit avoir quelque rapport à lui, ne voulant pas que Dorval fût trouvé dans ma chambre, je le renvoyai, en lui deffendant de vous dire qu'il y fût entré, & je me contentai de lui faire promettre de revenir le lendemain à pareille heure ; il a été exact, continua-t-elle, & c'eſt alors qu'il m'a appris ſa naiſſance : ce n'eſt point un vain motif de curioſité qui me fait déſirer d'être inſtruite des particularités que j'ignore, l'intérêt ſeul de cet enfant m'anime, pourſuivit-*elle* en le regardant tendrement, je ne comprends pas la raiſon du charme ſecret qui, malgré moi, m'entraîne ; mais je ſens qu'il m'eſt impoſſible d'y réſiſter, ajouta-t-elle, en l'embraſſant. Comme

me elle achevoit ces mots, Monſieur de Fargenne & Madame de Montval entrerent. Madame de Séve me demanda d'un air troublé, en attachant ſes yeux ſur ſon fils, ſi nous allions partir; je compris le ſujet de ſa crainte, & la diſſipai, en l'aſſurant que rien ne me preſſant, je reſterois auprès d'elle autant qu'elle le déſireroit; pour toute réponſe, elle embraſſa encore Dorval.

Cependant elle parut ſe porter beaucoup mieux le reſte de la journée; mais ſur le ſoir, la fiévre redoubla avec tant de violence, & fut accompagnée d'accidens ſi fâcheux, que toutes nos craintes ſe renouvellerent; je paſſai la nuit auprès d'elle, à attendre, avec la plus extrême impatience, Monſieur de Luſanne, qui, quelque diligence

qu'il pût faire, n'arriva que le matin. J'appris alors à Madame de Montval la circonſtance où nous nous trouvions, & je la preſſai de nous mettre en état de conclurre l'affaire intéreſſante que je lui avouai être le but de notre voyage. Rien n'étoit plus facile; Madame de Séve, qui ſe ſentoit fort mal, avoit envoyé dans la nuit, chercher un Notaire à la ville la plus prochaine, pour quelques diſpoſitions qu'elle vouloit faire; il y avoit un Aumonier dans le château, il ne s'agiſſoit donc plus que d'un mot à la malade: ce ne fut pas ſans en redouter l'effet que je me chargeai *de le lui* dire; mais le péril évident où elle étoit, & ce qu'un inſtant de retard pouvoit coûter à ſon fils, ne permettoit plus de balancer. Tandis que j'étois à conſulter avec

mon frere & Monſieur de Luſanne, comment je m'y prendrois pour parer autant qu'il ſeroit poſſible à la dangereuſe révolution que lui pouvoit occaſionner un dénoument ſi imprévu, on vint me dire qu'elle me demandoit; je me rendis auprès d'elle, j'y trouvai le Notaire à qui elle achevoit de dicter ſes dernieres volontés : lorſqu'il eut fini, elle ſe les fit remettre, les lut elle-même tout bas, les ſigna, & me les tendant enſuite : Aidez-moi à achever de mourir avec plus de tranquillité, me dit elle, ſoyez dépoſitaire de ce papier, & promettez-moi d'en faire accepter l'effet à Monſieur de Luſanne, pour ſon aimable enfant. Donnez à vos bienfaits, Madame, lui dis-je en l'imterrompant, tout le prix qu'ils peuvent avoir, Mon-

ſieur de Luſanne eſt ici, permettez que ce ſoit directement de vous qu'il les tienne... Monſieur de Luſanne eſt ici, interrompit-elle à ſon tour, avec ſurpriſe: Eh! qu'y vient-il faire? Eſſayer ce que peut ſur une ame telle que la vôtre, lui répondis-je, le plus vif regret & le plus ſincere repentir. Quoi! me dit-elle, du ton le plus ému, l'ingrat prétend me voir?... Il prétend plus encore, interrompis-je, il eſpere vous toucher, & vous engager à vivre, ajoutai-je, en voyant entrer le jeune Dorval, pour l'intérêt de cet enfant, que votre perte plongeroit dans le plus grand malheur. Et de quelle utilité ma vie peut-elle lui être, me demanda-t-elle, avec vivacité? Conſultez bien votre cœur, lui répondis-je, & devinez-le aux

ſentimens qu'il vous inſpire. Madame de Séve fut quelques momens à me regarder fixement, ſans me répondre : Que je conſulte mon cœur, reprit elle enſuite, en attachant ſes yeux pleins de larmes ſur ſon fils, Ah ! que ne me dit-il pas ? ... Mais non, il me trompe .... ce que je penſe eſt impoſſible. Non, il ne vous trompe point, interrompis-je, en lui préſentant la lettre du Comte de St. Dreux, voyez la cauſe de ces mouvemens inconnus que vous éprouvez. Elle prit la lettre d'une main tremblante, la parcourut, & ne fut pas à l'endroit intéreſſant, que jettant un profond ſoupir, en tendant les bras à ſon fils, & en prononçant le nom du pere, elle s'évanouit. Les cris de Dorval & les miens firent accourir Monſieur de Luſanne,

mon frere, & Madame de Montval, qui étoient à la porte de l'appartement à attendre l'instant de paroître ; leur attendrissement fut égal à leur effroi, à la vue du spectacle que leur offrit la touchante douleur de Dorval, qui s'étoit précipité sur le lit de sa mere qu'il croyoit morte, & qui toute foible & évanouie qu'elle étoit, le tenoit si étroitement serré dans ses bras, que nous eûmes bien de la peine à l'en arracher : incertains si elle respiroit encore, nous commençâmes par faire éloigner cet enfant, & nous nous empressâmes ensuite à ranimer dans sa mere un reste de vie, qu'après les plus vives allarmes, nous découvrimes n'être pas entiérement perdue ; ses yeux s'ouvrirent enfin. Le premier objet qui les frappa fut Monsieur de

Luſanne auprès d'elle, appuyé ſur ſon lit, & fondant en larmes; elle lui tendit une main & le fixa quelques momens; enſuite ſes regards inquiets ſe promenerent ſur tous les objets qui l'environnoient, je démêlai aiſément ce qu'ils cherchoient, & donnai ordre qu'on fût chercher ſon fils. Dès qu'elle l'apperçut, elle ſe ſouleva ſur ſon lit avec plus d'apparence de force qu'il ne lui en reſtoit, l'embraſſa à diverſes repriſes, avec des tranſports qui nous firent craindre de la voir retomber dans l'état dont nous venions de la tirer. Pour prévenir cet accident, & peut-être un plus funeſte encore, après avoir prié, tout haut, Madame de Montval de faire venir ſon Aumônier: Ne conſentez-vous pas, dis-je à Madame de Séve, que

j'acheve mon heureux ouvrage ? ce ſeroit peu de vous rendre un fils ſi cher, ſi je ne vous rendois en même tems un époux digne de l'être. Je dois à Dorval un pere, répondit-elle, & une mere dont au moins il puiſſe ſe ſouvenir ſans rougir ; mais pour lui donner l'un & l'autre, mon conſentement ſeul ne ſuffit pas : Accordez-vous le vôtre, ajouta-t-elle, en regardant Monſieur de Luſanne ? Pour toute réponſe il prit une de ſes mains qu'il ſerra tendrement contre ſes lévres. L'Aumônier entra alors ; malgré tout le courage que j'avois fait paroître juſques-là, je ne pus m'empêcher de frémir & de changer de viſage, lorſque Madame de Montval, lui ayant expliqué en quoi ſon Miniſtére nous étoit néceſſaire, je le vis s'approcher du lit de

la malade : mes yeux, dans cet instant, ayant rencontré ceux de Monsieur de Lusanne, mon émotion augmenta ; mais remarquant que Madame de Séve nous examinoit l'un & l'autre, le desir de lui dérober le trouble qui m'agitoit, & la crainte de l'interprétation qu'il étoit simple qu'elle lui donnât, m'inspira la force de le contraindre, & d'entendre prononcer le mot fatal, avec assez d'apparence de tranquillité ; lorsque cette cérémonie cruelle fut achevée, & que le Notaire, par un acte qu'on lui fit dresser, l'eût revêtu d'autant de formalités que le pouvoit permettre la circonstance, Madame de Lusanne pria ceux qui étoit présents, de la laisser quelques momens seule avec son mari, son fils & moi. Ce que vous venez de faire, nous

dit-elle, après qu'on ſe fut retiré, ſuffit pour me répondre de ce que vous ferez par la ſuite, ne croyez donc pas qu'inquiéte du ſort de mon fils, je veuille employer le peu d'inſtants qui me reſtent, à vous implorer pour lui; je connois vos cœurs, je les juge comme ils méritent de l'être, & je ſuis aſſurée que Dorval trouvera dans tous deux, des ſoins pour ſon enfance, des ſecours dans ſa jeuneſſe, & des reſſources dans tous les tems; rendez-vous-en digne, mon cher Dorval, continua-t-elle en s'adreſſant à lui, je vous charge de ma reconnoiſſance, que les plus tendres ſentimens pour votre pere, & pour Madame de Blémon, l'acquite; ſi vous devez la vie à l'un, vous devez à l'autre de pouvoir en jouir ſans honte, vous ſçaurez un

jour de quel prix eſt cette obligation que je partage avec vous,... rappellez-moi quelquefois dans leur ſouvenir, & qu'ils me rappellent dans le vôtre :... puis, élevant les yeux & les mains vers le ciel : Que l'Etre Puiſſant, qui préſide à nos deſtinées, dit-elle, rende les vôtres, à tous trois, auſſi fortunées que je le ſouhaite, c'eſt le dernier de mes vœux. Hélas ! continua-t-elle, en fixant ſon mari, vous ſçavez ſi j'en ai jamais formé d'autres que pour votre bonheur, ma mort, dans peu d'inſtans, va vous l'aſſurer, ajouta-t-elle à demi voix, cette idée, loin de me la faire craindre, me la fait déſirer. Eh ! pourquoi ce cruel deſir, lui demanda Monſieur de Luſanne du ton le plus pénétré ? La réponſe à cette queſtion eſt au fond de votre cœur,

lui dit-elle en me regardant. Le ſens de ces paroles, & l'eſpece de reproche qu'elles contenoient, nous fit rougir & baiſſer les yeux; elle s'apperçut de notre embarras, & pour le faire ceſſer, elle tira un cordon de ſonnette, & donna ordre qu'on fit entrer. J'abrége ſur le reſte des détails de ſes derniers momens, que ſa tendreſſe pour ſon mari & pour ſon fils, remplirent également; elle vêcut vingt-quatre heures encore, & expira enfin dans les bras de l'un & de l'autre.

Ce déchirant & affreux ſpectacle, au-deſſus des forces d'un enfant, penſa devenir funeſte au jeune Dorval. Il lui fit une ſi vive impreſſion, qu'à l'inſtant même qu'on l'arracha de deſſus le corps de ſa malheureuſe mere, il lui prit une fiévre violente, &

un transport furieux, qui mit sa vie dans le plus grand danger : le désespoir de son pere est impossible à rendre, le mien étoit presque semblable ; heureusement nous en fûmes quittes pour nos allarmes & nos frayeurs ; mais, depuis ce tems, le caractère du jeune Dorval, naturellement porté à la gaieté, changea entiérement : il devint triste, & cette tristesse, par la suite, dégénéra en une mélancholie qu'il a toujours conservé depuis. La maladie de cet enfant, & sa convalescence, nous força de nous arrêter chez Madame de Montval près de six semaines. Dans cet espace de tems, Monsieur de Fargenne ayant eu celui de connoître & d'approfondir le caractere de la belle Angélique, prit pour elle une estime si tendre, qu'après lui avoir fait

agréer sa main, pour essuyer les larmes que l'injustice de ses parens lui donnoient sans cesse occasion de répandre, il la demanda à sa mere, qui, enchantée de s'en débarrasser, & de l'éloigner d'elle, donna sans balancer son consentement à ce mariage, qui se fit, sans éclat, dans le château même. Très-peu de jours après, le jeune Dorval se trouvant entiérement rétabli, après avoir témoigné à Madame de Montval toute notre sensibilité, pour les services que nous en avions reçu, nous reprimes tristement la route de Paris.

Mesdames de Clarcy & d'Oville reçurent Madame de Fargenne avec les plus tendres marques d'amitié, la premiere, surtout, parut enchantée que son beau-pere, à qui elle étoit ten-

drement attachée, eût enfin rencontré le dédommagement heureux qu'elle lui ſouhaitoit depuis ſi long tems, & qu'elle regrettoit toujours que j'euſſe refuſé d'être. Au reſte, la ſanté de la Marquiſe allant de mieux en mieux, ma famille, qui commencoit à s'ennuyer à Paris, ſongea à ſe préparer à retourner en Province. Comme il n'étoit plus queſtion de mariage entre Monſieur de Luſanne & moi, & qu'il ſembloit même que nous y avions entiérement renoncé, il me fut propoſé d'être du voyage; je m'étois voulu charger du jeune Dorval, que j'avois ſupplié ſon pere de me laiſſer, il n'étoit pas poſſible de mettre entre lui & cet enfant une eſpace ſi conſidérable; cette raiſon fut celle que je fis valoir à ma famille, pour me diſpenſer de

la ſuivre. Je laiſſe à juger ſi je n'en avois point d'autre au fond du cœur ; quoiqu'il en ſoit, comme celle-là ſeule auroit été ſuffiſante pour m'arrêter, elle fut trouvée bonne, & non-ſeulement on l'approuva, mais elle fournit à mon frere & à ma belle-ſœur l'occaſion de me donner une preuve de confiance, qui me toucha vivement, & à qui j'ai dû, en partie, par la ſuite, le courage de ſupporter le plus grand des malheurs.

J'ai dit que Monſieur & Madame d'Oville avoient deux enfans, un fils & une fille, le deſir de leur procurer une éducation plus utile & plus agréable que celle que peut donner la Province, détermina ma belle-ſœur à me prier, puiſque je reſtois à Paris, de garder auprès de moi ſa

fille, âgée alors de six à sept ans; pour son fils, qui n'en avoit que trois, elle décida que, trop jeune encore pour être appliqué à rien, elle le remmèneroit avec elle, & que dans quelques années elle me le renverroit: ce fut avec la plus tendre reconnoissance que j'acceptai ce précieux dépôt, & je m'en chargeai avec d'autant plus de plaisir que, dès-lors, de concert avec Monsieur de Lusanne, nous formâmes un projet pour Dorval & ma niéce, qui, de l'aveu de l'amour, s'exécuta heureusement par la suite. Julie, c'est le nom de ma niéce, passa donc des bras de sa mere dans les miens; cette séparation fut douloureuse, nous en adoucimes toutefois l'amertume en nous promettant de passer tous les deux

ans quelques mois enſemble, ſoit en Auvergne, ſoit à Paris.

Immédiatement après le départ de ma famille, voulant me ſouſtraire au tumulte & au fracas, qui m'étoient devenus inſupportables, je quittai la maiſon où j'étois, pour en prendre une dans un endroit écarté, où je fus m'établir avec mes deux jeunes éléves. Monſieur de Luſanne, que le monde, loin de diſſiper, ſembloit attriſter encore davantage, ayant obtenu du Prince, auquel il étoit attaché, la permiſſion de ſe retirer pour quelque tems, quitta le palais de***, & prit un petit appartement près de la maiſon que j'occupois; nous nous voyons donc ſans ceſſe, je comptois ſi fort ſur l'effet qu'avoit produit ſur ſon cœur & le mien, la

triſte fin de Madame de Luſanne, que je n'imaginai aucune eſpece de danger à le voir; le regret & même le remord d'avoir occaſionné la perte d'une femme charmante, dont nous ne pouvions nous diſſimuler que notre amour eût été cauſe, nous avoit fait former la réſolution d'en faire un ſacrifice à ſa mémoire, & de réduire nos ſentimens, l'un pour l'autre, à ceux de la ſimple amitié. Ma famille à qui, dans les premiers accès de ma douleur, j'avois communiqué ce deſſein, touchée de la deſtinée de la malheureuſe Madame de Luſanne, qu'elle avoit aſſez connue pour l'aimer & la plaindre, m'avoit fort approuvée. Mon frere même, que le ſort du jeune Dorval intéreſſoit très-vivement, n'avoit pû s'empêcher de faire entendre à ſon

pere, qu'il devoit épargner à cet enfant, après l'avoir privé de ſa mere, le chagrin d'en voir une autre remplir ſa place, qu'il ne pourroit s'empêcher de déteſter un jour, ſur-tout s'il lui voyoit des gages d'un nouvel amour, partager avec lui ſa tendreſſe; ces raiſons réunies, nous avoient donc entiérement fait perdre toutes idées d'union, & elles eurent même aſſez de puiſſance pour nous perſuader pendant un tems que c'étoit ſans aucun retour que nous y avions renoncé; mais, enfin, comme il n'eſt point d'image, qu'elle quelle ſoit, que le tems n'efface, ni d'affliction qu'il ne ſurmonte, le ſentiment de notre douleur s'étant d'abord affoibli, enſuite diſſipé, celui qu'il avoit, pour ainſi dire, abſorbé, reprit inſenſiblement ſon ancienne

force, & ce fut avec des progreſſions ſi imperceptibles que nous ne nous en apperçumes que lorſqu'il n'en eut plus à faire, & que par conſéquent, il fut monté à cet excès où il n'eſt plus de digue à lui oppoſer : il étoit dans notre deſtinée de trouver toujours quelques barriéres, que nous ne pouvions, ou que nous n'oſions franchir; nous avions, Monſieur de Luſanne & moi, ſi formellement affirmé que nous ne nous marierions jamais, que malgré toute la violence de notre paſſion, nous ne pûmes nous réſoudre d'encourir l'eſpece de blâme que nous attireroit notre manque de parole: on prévoit aiſément, ſans doute, où nous conduiſit le motif de vanité qui ſeul nous engageoit à la tenir, l'amour n'en voulut point être victime, & ſçut, dans un de

ces momens qu'il ſçait ſi bien faire naître, & dont il ſçait encore mieux profiter, ſe délivrer de la contrainte où, depuis plus d'un an, nous avions ſçu l'aſſujettir ; ſon triomphe, loin d'amortir ſes fœux, ſembla les allumer davantage, le miſtère dont ils étoient couverts, leur prêtoit de nouvelles forces & de nouveaux charmes.... Je n'oſe me rappeller ces dangereux momens, moins par la honte des remords qu'on peut croire qu'ils me cauſent, que par celle, je l'avoue, de faire connoître qu'ils ne m'en cauſent point.... Mais, éloignons de trop cruels ſouvenirs, qui, je l'avouerai encore, ne me paroiſſent tels aujourd'hui, que parce qu'il ne me reſte plus, hélas ! que la vaine image du bonheur qu'ils me retracent.

Quatre années s'écoulerent dans un continuel enchantement, & pour ajouter à notre félicité, nos jeunes éleves, créatures charmantes, s'élevoient & croiſſoient en graces, en talens & en vertus, ſous nos yeux, toujours plus dignes de nos ſoins & de notre tendreſſe. Dorval entroit dans ſa ſeiziéme année, Julie dans ſa treiziéme; nous remarquions, avec la plus douce ſatisfaction, que les ſentimens que, pour nos projets, nous avions déſiré de voir naître dans leurs cœurs, commençoient à s'y développer; mais l'appréhenſion qu'ils n'y fiſſent, avant le tems, des progrès dangereux, nous détermina, quoiqu'avec peine, à mettre Julie au Couvent. Je demeurois dans un endroit écarté du fauxbourg Saint Antoine, la proximité du prieuré de

B***, m'engagea à le préférer; avec d'autant plus de raison, qu'une illustre Prieure de cette maison, plus respectable par ses vertus que par sa naissance, lui avoit donné, avec justice, la plus grande célébrité pour l'éducation des jeunes personnes, que sa mémoire soutenoit encore.

La docilité de Julie, la fit; sans murmures apparens, consentir à ce qu'on exigeoit d'elle; Dorval parut plus sensible à cette séparation; mais, enfin, il fallut s'y résoudre. Julie fut donc mise au Couvent. Dorval, un an après, entra dans le Régiment de***, où son pere, qui y avoit servi, lui acheta une Compagnie; il fallut se disposer pour aller joindre. Monsieur de Lusanne, la veille du départ de son fils, m'annonça la résolution qu'il avoit

avoit prise de l'accompagner, & comme on étoit en tems de guerre, il me déclara qu'il prétendoit faire la campagne avec lui, en qualité de Volontaire dans le même Régiment. Qu'on se peigne mon effroi! je fis en vain parler mes larmes pour le détourner de ce dessein; il en fut tendrement touché, mais elles ne l'ébranlerent point; les dangers où son fils s'alloit trouver exposé, l'utilité dont il lui pourroit être dans ces mêmes dangers, l'emporta sur tout ce que je pus dire: ils partirent ensemble, le lendemain, & me laisserent livrée au plus vif désespoir. Ma seule ressource fut d'aller chercher Julie à son Couvent, elle chérissoit Monsieur de Lusanne comme un tendre pere, son fils commençoit à l'intéresser beaucoup plus qu'elle n'imaginoit, nos sentimens étant donc

à peu près les mêmes, notre douleur fut semblable, & la triste douceur de nous y livrer ensemble, en adoucit l'amertume.

Voulant cependant faire quelque diversion à nos inquiétudes, & pour que le tems marqué pour l'heureux retour de ce que nous aimions s'écoulât, sinon avec rapidité, du moins avec moins de lenteur, nous arrêtames que nous en irions passer une partie en Auvergne, chez mon frere & ma belle-sœur, que nous n'avions point vus depuis plus de deux ans qu'ils m'avoient amené leur fils, alors au Collége à Paris, & en effet peu de jours après nous partîmes. On imagine bien avec quel plaisir nous fûmes reçus; Julie, à tous égards, si digne de faire les délices de ses parens, en fut accablée de caresses.

Nous restâmes quatre mois en

Auvergne, pendant lesquels nous reçumes, avec exactitude, des nouvelles de Messieurs de Lusanne. Leur régiment étoit de l'armée de ***, une partie de la campagne se passa sans rien de remarquable, jusqu'à l'affaire de ***, où les nouvelles publiques m'apprirent que le régiment de ***, précisément celui où étoit mon amant & son fils, avoit prodigieusement souffert : allarmée de ne point recevoir de lettre, de l'un ni de l'autre, quoique pût faire & dire ma belle-sœur pour me retenir, me figurant qu'à Paris je serois plus à portée d'apprendre des détails, je voulus absolument partir. Monsieur & Madame d'Oville, à qui le silence du pere & du fils faisoit naître les plus vives craintes, voulurent m'accompagner, & nous revînmes ensemble à Paris.

Peu de jours après mon retour, je reçus enfin une lettre du jeune Dorval. Qu'on se peigne la mortelle inquiétude dont elle me pénétra; voici ce qu'elle contenoit.

Lettre.

» Mon pere, hélas! Madame, » est blessé; je suis au désespoir, » quoique l'on m'assure qu'il n'y » a point de danger à craindre. Il » m'ordonne de vous écrire, & » vous supplie de ne vous point » allarmer. Nous sommes pri- » sonniers l'un & l'autre, & ren- » voyés sur nos paroles; mais no- » tre état ne nous permet pas de » partir. Je ne vous dis rien d'u- » ne blessure que j'ai reçu, hélas! » ce n'est pas celle-là que je sens, » & qui m'inquiéte. Je vous re- » nouvelle l'assurance de mon » respect, vous sçavez s'il peut » y en avoir de plus tendre.

DORVAL.

Cette lettre, qui avoit été retardée en chemin, étoit à plus de trois semaines de datte. Il n'étoit que trop visible, puisqu'aucune autre ne l'avoit suivie, que quelque grand malheur étoit arrivé; les déchiremens intérieurs que j'éprouvois, ne sembloient que trop me l'annoncer. Mon frere & ma belle-sœur, qui n'en doutoient point, tâchoient de m'y préparer insensiblement; mais, malgré tout ce qu'ils purent me faire entendre, & les secrets avertissemens de mon cœur, tourmentée sans relâche par les plus noirs pressentimens, l'espérance, cette ressource ordinaire des malheureux, subsistoit toujours dans mon ame; mais, hélas! l'instant fatal qui devoit me la faire perdre arriva. Une nuit affreuse que je passai, m'ayant fait quitter le lit un matin plutôt qu'à l'ordinaire,

j'allois, pour me distraire des cruelles images que mon imagination troublée venoit de m'offrir dans un songe funeste, passer dans l'appartement de ma belle-sœur, quand, en sortant du mien, j'entendis au bas de l'escalier une voix que je crus reconnoître pour celle du jeune Dorval; je descendis avec précipitation, hélas! je ne me trompois pas, c'étoit lui en effet, qui arrivoit dans le moment: dès qu'il m'apperçut, il vola à moi; mais, Dieu! son lugubre habillement n'eut pas frappé mes regards, que tout mon sang s'étant figé dans mes veines, je me laissai aller dans les bras d'une femme qui m'accompagnoit; malheureusement ce fut sans perdre connoissance, elle me resta entiere, le seul usage extérieur m'en fut interdit. Mon frere & ma belle-sœur, qu'on fut

avertir, étant accourus avec leur fille, jugerent aiſément, au triſte équipage du jeune Dorval, & à ſes larmes, de la cauſe de mon état; ils ordonnerent qu'on me reportât dans mon lit, où leurs efforts pour m'exciter à une douleur apparente, furent long-tems inutiles. Un Médecin, qu'ils firent appeller, ajoûta à leur effroi, en leur aſſurant que le ſaiſiſſement où j'étois, me coûteroit immanquablement la vie, ſi on ne parvenoit très-promptement à m'arracher des larmes. Dorval & Julie, qui entendirent cet arrêt, accoururent comme de concert à mon lit, ſe jetterent à genoux, ſaiſirent chacun une de mes mains, les baiſerent mille fois, avec une expreſſion ſi vraie de déſeſpoir, que cet intéreſſant ſpectacle eut l'effet qu'on ſouhaitoit. Mes yeux s'étant attaché ſur ces aimables enfans, qui,

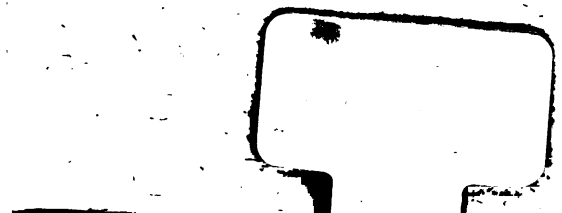
après Mr. de Luſanne, étoient ce que j'avois aimé le plus au monde, les traits adorés de l'un, les graces touchantes de l'autre, & les larmes de tous deux, ranimerent ma ſenſibilité; mes larmes coulerent enfin; mais comme je n'ignorois pas le ſecours dont elles me devoient être, je réſolus de le rendre inutile, par le refus de toute nourriture, & je paſſai deux jours entiers ſans en prendre. Mon frere & ma belle-ſœur ne tarderent pas à s'appercevoir de mon deſſein; n'imaginant que Dorval & Julie capables de m'en faire changer, mon frere crut devoir leur communiquer ſes ſoupçons: ils en frémirent, & volant tous deux à mon appartement, ils y pénétrerent malgré la réſiſtance qu'on leur oppoſa, ſuivant l'ordre que j'avois donné, le troiſieme jour, de ne les y plus laiſſer entrer. J'étois ſi af-

foiblie que je les reconnus à peine; mais la touchante voix de Dorval (hélas ! c'étoit celle de ſon pere) malgré les ombres de la mort qui commençoit à m'environner, ſe fit bientôt jour juſqu'au fond de mon cœur; il s'aſſit ſur mon lit, Julie s'y plaça de l'autre côté, & après m'avoir, tour à tour, ſerré tendrement dans leurs bras: Quel eſt mon ſort, dit enfin Dorval, d'une voix que ſes ſanglots entrecoupoient? Ma premiere enfance n'a jamais été flattée d'aucun regard careſſant de mes parens... Je n'ai été remis dans les bras de ma mere que pour la voir expirer... Mon entrée dans le monde... coûte la vie... à mon pere... Il ne me reſte qu'une reſſource,... je ſuis à l'inſtant de la perdre... Je vais donc me trouver comme ſi j'étois ſeul dans l'Univers !... ſans parens,... ſans

protecteurs ... Que faire ? que devenir à mon âge ? Il faut bien que je meure ... Ah ! Julie, ajouta-t-il, en s'adreſſant à elle, que nous ſommes malheureux ! Au moins, répondit-elle vivement, nous pourrons bientôt ne plus l'être, ... ma tante nous apprend comment on peut mourir ... Ah ! ſans ma tendreſſe pour elle, interrompit précipitamment Dorval, loin d'en recevoir d'elle l'exemple, je le lui aurois donné ; mais je vous aimois aſſez toutes deux, continua-t-il, en nous prenant à chacune une main, qu'il ſerra dans les ſiennes, pour me contraindre à vivre. Je ne peindrai point ce qui ſe paſſoit dans mon ame pendant cette attendriſſante ſcène ; qu'on juge de l'effet qu'elle produiſit, par le conſentement que je donnai aux ſoins qu'on prit pour me rappeller à la vie. Après trois

ſemaines de dangers évidens de la perdre, j'y fus enfin entiérement rendue ; le ſentiment qui en avoit ranimé le principe, aida à le conſerver; le bonheur de Dorval & de Julie devint l'unique objet de mes vœux. Aidée dans mes ſoins pour les en rendre dignes, par mon frere & ma belle-ſœur, qui ſe fixerent à Paris, nous réuſſimes, au-delà même de nos eſpérances ; vertueux autant qu'aimables, & s'adorant, une heureuſe union aſſura enfin leur félicité. Il y a un an qu'ils en jouiſſent, & qu'ayant, dès-lors ceſſé de leur être utile, je me ſuis retirée dans cette maiſon de campagne, à quelques lieues de Paris, qui a appartenu au malheureux Chevalier de Luſanne, & que cette ſeule raiſon m'a fait acheter de ſon fils. C'eſt là qu'après ſix ans qui ſe ſont écoulés, depuis la perte que j'ai faite,

je la pleure & la regrette encore ; rien n'a pû effacer, ni n'effacera jamais, l'impreſſion de douleur qu'elle m'a laiſſé : loin de chercher à m'en diſtraire, je me plais à l'entretenir ; mon frere, ma belle-ſœur, mes chers éléves, dont je ſuis aimée autant que je les aime, le Marquis de Clarcy devenu auſſi infortuné que moi, par la mort d'une femme adorée, Mr. & Madame de Fargenne, quand ils ſont à Paris : voilà mes amis, ma ſociété ; encore n'eſt-ce que rarement que je me permets d'en jouir ; la lecture, de triſtes réflexions, de tendres ſouvenirs, occupent mes momens, les rempliſſent, & j'attens le dernier de tous, ſans le déſirer ni le craindre.

Fin de la ſixième & derniére Partie.

920696